



MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU GLOBE TERRESTRE
AVANT LE DÉLUGE D'OGIGÈS.

TOME SIXIÈME.



ESSAI

SUR L'ORIGINE

DES ANCIENS PEUPLES,

SUIVI

D'une Théorie élémentaire des Comètes, appliquée à la Comète de 1807.

PAR M. DE FORTIA D'URBAN,

DE L'ACADÉMIE CELTIQUE, DE L'ATHÉNÉE DE VAUCLUSE, DE L'ACADÉMIE DE MARSEILLE, etc.



A PARIS,

Chez Xhrouet, Imprimeur, rue des Moineaux, n°. 16; Déterville, Libraire, rue Hautefeuille;

et à AVIGNON, chez Seguin frères, Imprimeurs-Libraires.

1808.







ESSAI
SUR L'ORIGINE
DES ANCIENS PEUPLES.

Opinions de Villiam Jones sur l'origine des anciens peuples.

Je ne voulais que faire une note sur Villiam Jones que j'avais déjà cité en parlant des Indiens et des Chinois ; c'est un volume entier que j'ai composé : on verra que ce volume n'est nullement inutile à l'histoire des Indiens comme à celle des Chinois, et qu'il ne sera pas le moins curieux de ceux que j'ai composés sur cet objet. Villiam Jones, mort en 1794, a trop peu vécu pour nous ; mais il a beaucoup vécu pour sa gloire ; et si je le combats quelquefois, c'est en fesant profession d'admirer ses talens et ses travaux.

I. *Sur Jacob Briant et la Mithologie ancienne.*

Art. 267. La publication des Recherches Asiatiques traduites dans notre langue, a rendu célèbre parmi nous le nom déjà très-connu de Villiam Jones, aux opinions duquel on attache peut-être une plus grande importance qu'on ne le devrait. Autant son autorité est grave sur tout ce qui tient au langage sanscrit et aux Indiens, autant il faut s'en défier sur ce qui est étranger à ces connaissances. Il n'avait bien étudié ni les Chinois, ni les Egiptiens, ni même les Grecs, comme il serait assez facile de le prouver. J'en donnerai un exemple au commencement de la description de la Chine que j'ai annoncée (*art.* 264).

Le suffrage de Villiam Jones est cependant encore tellement honorable, que l'on verra sans doute ici avec plaisir l'extrait de l'ouvrage qui l'a obtenu (1). Je le dois au savant M. de Luc.

Cet ouvrage, dont l'auteur est M. Jacob

(1) Considérations sur l'origine du globe, p. 365, ligne 20.

Briant (1), a été publié à Londres en 1776, sous le titre d'*Analysis of the ancient mythology*, Analise de l'ancienne mithologie. L'auteur y manifeste la connaissance la plus étendue de ce qu'ont écrit les Grecs et les Romains sur leurs traditions et leurs mithologies; et par une analise aussi lumineuse que profonde de ces opinions, en les comparant entr'elles, en les dépouillant de tout ce qu'elles avaient subi d'additions et de changemens entre les mains de ces peuples, il en a conclu celles qu'ils avaient originairement reçues, tant des premiers habitans de leur pays, que des divers fondateurs étrangers de leurs propres nations, ainsi que des peuples sur lesquels leur empire s'était étendu (2).

Dans sa marche analitique, dont les règles sont tirées du génie connu des Grecs et des Romains, M. Briant a rendu évident que l'origine immédiate de leurs mithologies était en partie Asiatique et en partie Egiptienne; que

(1) Les Anglais écrivent *Bryant.*

(2) Lettres sur l'histoire physique de la terre, par J. A. de Luc. Paris 1798. Discours préliminaire de l'auteur, p. lxxv.

celles-ci avaient elles-mêmes une origine Asiatique ; et que toutes, dans leur première essence avaient des rapports très-distincts avec l'histoire de Noé et de ses descendans immédiats : que la Théogonie originaire de ces peuples était partout mêlée d'allusions à des personnages sauvés des eaux, qui, sous différens attributs, étaient devenus pour eux des divinités ; que le tout était lié à une idée originelle, malheureusement défigurée ; que le monde avait été produit par quelque cause différente de lui-même ; enfin que leurs cultes, sous des formes très-variées, étaient en grande partie la commémoration d'un déluge universel, d'une arche, d'une colombe, de sept personnages sauvés dans un bouleversement du globe, et devenus la souche d'une nouvelle race d'hommes ; d'un premier sacrifice dès l'origine de cette race, du rétablissement de l'agriculture et des autres arts ; enfin d'une migration et d'une dispersion des premiers peuples de la première race (1).

(1) Lettres sur l'histoire physique de la terre, par J. A. de Luc. Paris 1798. Discours préliminaire de l'auteur, p. lxxv *et* lxxvj.

Art. 268. Telle est la conclusion de M. Briant : et ce que cet auteur Anglais, en parlant des mithologies des Grecs, des Romains et des Egiptiens, avait conclu des mithologies Asiatiques, comme source de celles-là, a reçu dès lors une confirmation directe par les Recherches de la société littéraire établie à Calcutta, dans le Bengale, sous la présidence d'un homme bien connu, dit M. de Luc, par son génie et sa grande érudition, le chevalier Villiam Jones. Cette société s'est appliquée à l'étude du sanscrit, langue dans laquelle sont écrits les anciens livres mithologiques des peuples de l'Inde, ainsi qu'au développement des emblêmes de leurs anciens monumens religieux ; et elle a publié déjà plusieurs volumes de ses découvertes, sous le titre d'*Asiatic researches.* M. de Luc ne connaissait que les trois premiers. Mais nous en avons déjà cinq qui ont été traduits en français. Dans ces trois premiers, se trouvent plusieurs discours du chevalier Jones, où, résumant ses découvertes, il montre directement dans la mithologie et le culte des Indiens, tout ce que M. Briant avait conclu à cet égard, et l'étend aux Persans, aux Arabes et aux Chinois. Enfin M.

Thomas Maurice, dans ses *Indian antiquities* et son *History of Hindostan*, rassemblant tous les documens déjà obtenus sur ce grand objet, l'établit avec les détails les plus satisfaisans et les plus curieux. En un mot, on ne saurait plus douter que les premières bases de ce que nous appelons le Paganisme, sous toutes les formes, n'aient été des allusions à l'origine de la race humaine qui peuple aujourd'hui la terre, et que ces bases ne lui soient communes avec celles de la religion du peuple Hébreu (1).

Afin de mieux développer les résultats de ce fait très-remarquable, examinons plus en détail l'opinion de Villiam Jones, le principal des trois auteurs Anglais qui viennent d'être cités.

II. *De Villiam Jones, et de ses opinions sur la Mithologie Indienne.*

Art. 269. Le nom de Calcutta est celui d'un établissement Anglais dans l'Inde, en remon-

---

(1) Lettres sur l'histoire physique de la terre, par J. A. de Luc. Paris 1798. Discours préliminaire de l'auteur, p. lxxvj *et* lxxvij.

tant celles des branches du Gange désignée sous le nom de la rivière d'Ougli. L'air de cette ville est mal sain ; cependant elle est fort peuplée, en même tems qu'elle est forte, riche et très-commerçante. Sa situation est à $106^d\ 8'$ de longitude, $22^d\ 34'\ 43''$ de latitude (1).

L'Académie de Calcutta, fondée le 15 janvier 1784 par le célèbre Villiam Jones, qui la présida le premier, attira dès ses commencemens les regards de l'Europe savante, par l'importance des travaux (2) auxquels se livrèrent ses membres, et par les espérances qu'ils firent concevoir. Nos savans virent avec plai-

---

(1) Dictionnaire géographique de l'encyclopédie méthodique. *art.* Calcutta, par Robert.

(2) Le premier volume de ses mémoires est intitulé : *Asiatick researches : or, transactions of the society, instituted in Bengal, for inquiring into the history and antiquities, the arts, sciences, and litterature, of Asia. Volume the first. Calcutta : printed and sold by Manuel Cantopher, at the honourable the Companys' printing-office, and sold at London by P. Elmsly.* 1788. in-4. L'impression est sur un papier fabriqué aux Indes. Les planches sont gravées à l'eau forte assez grossièrement.

sir et avec un certain amour-propre, une société Européenne transplantée sur le sol de l'Inde, pénétrer dans le sanctuaire de la religion et dans les archives des adorateurs de Brama, et faire tous les jours de nouveaux pas dans des connaissances que jusqu'alors nous avions cru inaccessibles pour nous. Si les travaux de l'académie de Calcutta n'ont pas encore enrichi l'histoire d'une grande quantité de faits inconnus, si elle n'est pas encore parvenue à découvrir quelque ouvrage véritablement intéressant, elle nous a du moins initiés dans la littérature de l'Inde et du reste de l'Asie; car ses recherches s'étendent sur toute cette vaste et belle partie du globe. Ses mémoires ont servi à rectifier en partie la géographie de l'Asie, et à faire mieux connaître le commerce et les arts de ces peuples dont l'origine se perd dans la nuit des tems (1), et dont l'histoire nous offre une antiquité qui effraie notre imagination resserrée par les préjugés de l'enfance.

---

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 224 et 225.

Au reste, ce n'était rien encore pour les savans qui composent l'académie de Calcutta, que de s'être transportés chez les peuples et dans les pays dont ils voulaient nous faire connaître la géographie, les sciences et les arts. La connaissance de leurs langues sacrées et profanes, mortes ou vivantes, était indispensable pour y puiser des notions exactes sur tous ces objets, soit dans la lecture des ouvrages originaux, soit dans la conversation des hommes les plus éclairés de l'Inde. Tous entrèrent à l'envi dans cette carrière pénible, où les succès n'étaient que des moyens. Sir Villiam Jones leur donna l'exemple (1).

Ce savant fut un de ceux qui se distinguèrent le plus dans l'étude des langues Asiatiques, et il a laissé de nombreux ouvrages traduits du sanscrit. M. Vilkins (2) est le premier Européen qui ait su cette langue sacrée des Brames (3) et son zèle a été couronné par

---

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 225.

(2) Les Anglais écrivent *Wilkins*.

(3) Les traducteurs Français des mémoires de Calcutta, écrivent *Calcuta*, *Brahma* et *Brahmanes*.

le plus grand succès : il est souvent parvenu à expliquer des inscriptions que ne comprenaient pas les *Pandits* les plus habiles, et l'on doit à M. Halhed une très-bonne grammaire de la langue du Bengale, et la traduction du code des Gentoux (1). Il faut distinguer cette langue du sanscrit, et c'est peut-être parce qu'on ne l'a point fait, que l'on a cru (*art.* 143) que c'était M. Halhed et non M. Vilkins, qui, le premier de tous les Anglais, avait acquis la connaissance du sanscrit. Cependant M. Castéra, en définissant le terme *pandit* qu'il dit servir à désigner les savans Indiens, ajoute que MM. Holvel, Charles Vilkins et quelques autres Anglais ont eu le même avantage que sir Villiam Jones, et ont connu les anciennes langues de l'Asie, aussi bien que le plus docte pandit de Bénarès (2).

Beaucoup d'autres membres de la société Asiatique ont rendu de grands services à l'astronomie, aux mathématiques, à l'histoire

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 226.

(2) Voyage dans l'intérieur de la Chine, par Macartney, traduit par J. Castéra. Paris 1804, t. 1, p. 21.

naturelle et aux arts, et leurs mémoires font partie des recherches Asiatiques (1). Je m'occuperai principalement ici des mémoires sur la littérature et la mithologie des Indes et de la Chine ; élevés avec les dieux des Grecs et des Romains et avec nos propres idées religieuses, nous aimerons à leur trouver des ressemblances et une espèce de parenté avec les divinités Indiennes, et cette comparaison pourra offrir quelques aperçus curieux (2) et qui donneront de plus grands développemens à ce que j'ai déjà dit sur cet objet.

Art. 270. Lorsque l'on s'enfonce dans les ténèbres de la mithologie, on reconnaît aisément que ses fictions ont eu des sources très-différentes et très-variées, quoique toutes en rapport avec les facultés et les penchans de l'esprit et du cœur humain. Une admiration bien naturelle divinisa les corps célestes ; les premiers astronomes expliquèrent leur cours par des allégories qui divinisèrent aussi les héros. La reconnaissance en plaça d'autres

---

(1) Archives littéraires de l'Europe, Paris 31 mai 1807, p. 226.

(2) *Id.* p. 229.

dans l'Olimpe ; la crainte , l'étonnement et l'ignorance déifièrent les principaux phénomènes de la nature ; les poëtes peuplèrent le monde d'êtres surnaturels ; enfin leurs allégories , celles des philosophes et des phisiciens , non moins heureuses que celles des astronomes , grossirent encore la céleste cour (1).

Ce serait donc s'exposer à de grandes erreurs , que de vouloir interpréter toutes les fables, en cherchant à remonter à une source unique , en se fesant un sistême exclusif ; et il paraît que le président de Brosses a raison lorsque dans son discours sur Sanchoniaton , il dit (2) :

« La contrariété est si grande dans les fables , elle y est si essentielle , qu'il faut que » les explications que l'on en donne s'en ressentent : peut-être... ces explications seraient moins bonnes sans cela , puisqu'elles » n'auraient pas une relation complète avec » leur objet. On peut assurer par théorie et » par expérience , qu'un sistême d'explica-

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807 , p. 232.

(2) *Id. ibidem.*

» tions mithologiques est faux, dès qu'on » n'y emploie qu'un principe uniforme. Comment » serait-il possible d'y rapporter avec » justesse des choses qui ont mille principes, » ou qui n'en ont pas du tout? Les antiquaires » qui ont cru, par de pareilles méthodes, » faire d'une infinité de parties monstrueuses, » un tout régulier, se sont fait illusion à eux-mêmes, » et n'en ont pas fait aux autres. Ce » n'est pas qu'on ne puisse avec grand succès » faire usage de ces sortes de méthodes; la » faute est de leur donner trop d'étendue, et » de vouloir s'en servir comme d'un instrument » universel qui convient à tout... Il y » a parmi les fables de vrais contes inventés » à plaisir, sans aucun fondement historique; » il y a de pures allégories poëtiques; » il y en a même de purement philosophiques » et métaphisiques, quoiqu'en petit nombre...; » enfin, il y a des faits véritables au » fond, mais toutefois si incertains, si équivoques, » qu'on peut les expliquer par diverses » méthodes d'une manière également plausible (1) ».

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 232 et 233.

En lisant le mémoire de sir Villiam Jones, on voit qu'il a la même opinion que le docte président, et qu'il n'adopte pas une méthode uniforme pour expliquer les différens rapports que l'on peut trouver entre les dieux de l'orient et de l'occident ; il fait une grande attention à la position géographique, et recherche avec sagacité les relations qui ont pu exister entre des peuples éloignés, et comment de proche en proche les mêmes idées ont pu se communiquer à de grandes distances. Quoique très-habile dans les langues anciennes et dans celles de l'orient, sir Villiam Jones fait peu d'usage des étimologies ; il s'en défie, et il faut qu'elles soient d'une évidence palpable pour qu'il admette leur témoignage. Il a plus de confiance dans les attributs semblables des différentes divinités ; il en a surtout dans les fonctions dont on les croyait chargées, et qui ont reçu des modifications en changeant de pays : ces changemens sont en effet une des choses les plus remarquables dans l'étude de la mithologie. On voit les Dieux, en passant d'un pays dans un autre, prendre la teinte du caractère et des mœurs des peuples qui les reçoivent et qui leur

prêtent leurs vices comme leurs vertus (1).

Les habitans des pays durs et sauvages, ne connaissant que la force et les cruels plaisirs de la guerre, n'imaginaient pas que l'on pût jouir d'un autre bonheur dans le ciel; leurs dieux qui, pour la plupart, avaient été des héros, aimaient le sang, et l'on ne croyait pouvoir se les rendre propices qu'en immolant sur leurs autels des victimes humaines. Les dieux de la Grèce avaient plus de douceur, et se ressentaient de la beauté du climat; vifs et légers comme leurs adorateurs, ils s'étaient souvent familiarisés avec les mortels. Ayant laissé des descendans dans toutes les grandes familles Grecques, il paraît que l'on devait s'adresser à eux avec plus de confiance, et les traiter de parens à parens. Ces peuples cependant ont aussi souillé leurs autels par des sacrifices humains; mais c'était presque toujours à l'honneur de dieux venus de pays barbares (2).

En passant chez les Romains, les dieux

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 233 *et* 234.

(2) *Id.* p. 234 *et* 235.

des Grecs y prirent, ce semble, plus de gravité; et si l'on peut ainsi parler des dieux, ils étaient d'un âge plus mûr et avaient jeté en Grèce les premiers feux de leur jeunesse; ils se respectaient davantage; aussi ne voit-on presque plus d'avantures avec les mortels; il est vrai que les Romains ne reçurent leurs dieux qu'assez tard; ils s'en tinrent aux histoires imaginées par les Grecs. Les Carthaginois, les Phéniciens, les Siriens avaient créé des dieux à leur ressemblance, auxquels ils donnaient leur amour pour le faste et leur cruauté. Les Indiens, nations assez douces et aimant beaucoup le repos, ont fait partager leurs goûts à leurs divinités. Presque toutes sont assises, les jambes croisées, et l'on voit que ce sont des dieux très-pacifiques, mais aussi difficiles à déplacer; c'est peut-être encore parce que les Indiens ont une plus grande idée de leurs dieux que de ceux des autres peuples, et qu'ils croient que par leur simple volonté, et sans quitter le ciel, ils peuvent secourir les hommes; mais si les idées que l'on s'est faites des dieux ont toujours varié suivant les caractères des différens peuples, leur nombre s'est aussi multiplié suivant les besoins ou la viva-

cité de l'imagination de leurs adorateurs. On eut peut-être d'abord l'idée d'un seul dieu, et les qualités qu'on lui attribuait, donnèrent naissance à autant de divinités. Jupiter ou mieux Ouranos, le Ciel, fut le père de presque tout l'Olimpe des Grecs, et Brama ou l'essence divine fut la source des divinités de l'olimpe Indien. Il paraît d'après les Védas, que le premier sistême religieux des Indous fut très-simple et très-pur. « Il existe », disent-ils, « un Dieu vivant et vrai, éternel, » incorporel, impalpable, impassible, tout » puissant, sachant tout, infiniment bon, » qui fait et conserve toutes choses ». Les Grecs et les Romains n'avaient pas une idée aussi élevée de leurs dieux, et si quelques philosophes le pensaient, ils ne communiquaient pas au peuple une religion aussi peu matérielle ; il ne s'en serait pas accommodé, et le vulgaire des Indous a fait de même (1).

La première cause de la corruption de ce culte primitif chez les Indous, selon M. Jones, paraît avoir été « la distinction qu'on a voulu

---

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 235 *et* 236.

» établir par le moyen des emblèmes entre les » trois grands actes de la divinité, la Formation, la Conservation et le Changement de » formes qui n'est pas la Destruction. Ces » idées produisirent Brama, Vichenou et Siva, » les trois personnes de la Trinité Indienne, » qui doivent probablement leur origine au » soleil personifié, nommé encore aujourd'hui *Tritêni*, à trois corps, d'après la triple » puissance qu'a cet astre de produire les » corps par sa chaleur vivifiante, de les con- » server par sa lumière, et de les détruire ou » décomposer par la force concentrée de sa » nature ignée ». C'était aussi, à ce qu'il paraît, une partie de la mithologie des Egiptiens, des Grecs et des Romains, et l'on retrouve le soleil et la lune sous les emblêmes d'une grande partie de leurs divinités (1).

« Ces trois dieux Indiens ont chacun plu- » sieurs femmes qui partagent avec eux les » honneurs divins, et ont les facultés de leurs » maris. De ces unions naquit une multitude » de divinités inférieures, qui ne jouent pas

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 236 *et* 237.

» un rôle très-important, et qui ont pour chef » *Indra*, le dieu du firmament; ce sont les » *Péris* des Persans, les Génies des Arabes, » et les Fées du nord (1) ».

On voit du premier abord que le Panthéon Indien doit être très-considérable; mais il le paraît encore plus qu'il ne l'est, par le grand nombre de noms et de surnoms que l'on donne à chaque divinité. Il est vrai qu'il en est de même chez les anciens, et que l'on trouve dans Lilio Giraldi plus de cent soixante-dix noms ou épithètes d'Apollon, et deux cens cinquante Jupiter, selon les lieus où ils étaient adorés, les actions qu'ils avaient faites, ou les graces que l'on en voulait obtenir; et les différens noms d'une divinité Indienne ne sont aussi que des épithètes qui désignent ses attributs et sa puissance (2).

Mais soit que l'Olimpe Indien fût ou ne fût pas plus nombreux que celui des Grecs, on ne peut pas s'y promener avec le même charme. Les divinités Indiennes, en mettant même à

---

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 237.

(2) *Id.* p. 237 *et* 238.

part les idées fort différentes que l'on se fait de la beauté, sont en général hideuses, et beaucoup plus propres à repousser qu'à attirer leurs adorateurs ; la terreur se mêle toujours à la vénération qu'elles inspirent (1).

Les Grecs et les Romains n'altéraient jamais dans leurs dieux cette beauté qui était un de leurs principaux caractères ; ils ne surchargeaient pas leurs statues d'attributs pour désigner leurs fonctions, et ils aimaient mieux changer les qualités des grands dieux en autant de divinités inférieures, que de chercher à représenter ces qualités par des additions qui eussent été incompatibles avec la beauté. La force phisique de Jupiter devint le dieu Mars ; sa sagesse fut Minerve ; Vénus représenta la beauté de ses œuvres ; les nimphes et les dieux de la terre, les soins multipliés qu'il prend pour la rendre féconde. Pluton fut l'emblême de sa justice dans une autre vie, et Neptune de son pouvoir sur les élémens. Il semble au moins que la mithologie peut aussi bien s'expliquer de cette manière que de toute

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 238.

autre ; mais les Indous, pour donner une idée de la puissance de leurs principaux dieux, ont eu recours à des assemblages bizarres ; ils les représentent avec plusieurs têtes et plusieurs mains qui portent différens attributs, emblêmes de leur pouvoir, et dont le sens est ordinairement mistérieux et caché. Nous voyons au reste qu'il en fut de même chez les Egiptiens et les Chaldéens, et que la plupart de leurs divinités étaient des réunions d'hommes et d'animaux, monstrueuses, mais allégoriques (1).

Après avoir considéré en masse le *Caïlassou* ou l'Olimpe Indien, je vais en passer les principaux habitans en revue (2).

Le dieu Ganésa paraît avoir beaucoup de ressemblance avec le Janus des Romains, inconnu aux Grecs ; il est comme le dieu de la sagesse et de la prévoyance. On sait que les Romains le représentèrent avec deux, et même quatre visages. Les Indous peignent Ganésa avec une tête d'éléphant, simbole d'un dis-

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 238 *et* 239.

(2) *Id.* p. 239.

cernement profond ; le rat qu'il a près de lui, passe pour être un animal doué de sagesse et de prévoyance. Les sacrifices, les cérémonies religieuses et même toutes les entreprises commencent chez les Indous comme chez les Romains, par des invocations au dieu de la sagesse. Il est chargé de la garde des portes, et l'on place sa statue, aux Indes comme à Rome, dans les endroits les plus fréquentés, « afin que tout le monde soit à portée », dit Sonnerat, « de l'invoquer avant de rien en-
» treprendre, et que les voyageurs puissent
» lui adresser leurs adorations et leurs offran-
» des, avant de continuer leur route ». Outre ces rapports entre les deux divinités, le nom de Janus, *Ganus*, prononcé gutturalement, est à peu de chose près le même que Ganésa (1).

Selon M. Jones, le Saturne des Latins ou le Kronos des Greçs se retrouve dans le Ménou ou Satiaurata des Indous, et il le croit le même que Noé. MM. Hamilton et Langlès

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 239 *et* 240.

n'admettent pas en entier cette opinion, et il est certain que Ménou qui a quelques rapports avec Saturne, en a d'autres avec Noé, et ne ressemble parfaitement ni à l'un ni à l'autre. Ménou n'est qu'un homme comme Noé; mais il est législateur comme Saturne, et si l'épithète de *Vitisator*, planteur de vigne, donnée par Virgile à Saturne, semble le rapprocher de Noé, l'histoire de ce dieu du paganisme, où le déluge n'entre pour rien, l'en éloigne bien davantage; c'est de ce côté là que Noé et Ménou semblent au contraire se confondre. Ce que l'on raconte de ce législateur des Indous, est mêlé d'une grande quantité de fables absurdes, au travers desquelles on aperçoit les traces d'une tradition sur le déluge universel. Plusieurs passages des Pouranas peuvent aussi servir à prouver que les eaux ont fait éprouver au globe terrestre une grande révolution, et la plupart des *avatars* ou métamorphoses et incarnations de Vichenou, paraissent avoir trait à ce cataclisme général. Toutes ces traditions orientales parlent d'une famille pieuse, sauvée de ce désastre par les soins d'un dieu qui lui envoie un vaisseau; voici le précis de cette histoire rapportée dans

un des livres sacrés qui a pour titre « le *Pouran* » du poisson (1) ».

Héri, le dieu de la nature, pour venger Brama du démon Hayagriva, qui lui avait dérobé les livres sacrés, résolut de poursuivre son ennemi et de l'ensévelir sous les ruines du monde. Il se manifesta au pieux roi Ménou ou Satiaurata, sous la forme d'un petit poisson nommé *Saphari*, qui s'accrut par dégrés, et finit par avoir quelques centaines de lieues de tour, et occuper presque toute la mer. Cet immense poisson annonce au monarque Ménou que dans sept jours le monde sera plongé dans un océan de mort, mais qu'il lui enverra un vaisseau où il se réfugiera avec sept saints, après y avoir rassemblé toutes les plantes médicinales et des couples de tous les animaux. Le dieu ne s'en tint pas à ces avis; il dit à Ménou que, pour empêcher le vaisseau d'être submergé, il devait l'attacher à sa corne avec un grand serpent de mer. Satiaurata exécuta tous les ordres du dieu, et se sauva du déluge avec les sept saints. Alors

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 240 *et* 241.

Héri

Héri s'élevant avec Brama du sein du déluge destructeur qui était appaisé, tua le démon Hariagrava, et rendit à Brama ses livres sacrés. Tout ceci ressemble beaucoup au déluge de la Genèse. D'un autre côté Héri qui tue le démon Hariagrava, rappelle Apollon exterminant le serpent Pithon ; et ces anciennes traditions méritent d'être comparées avec celles des Grecs et des Romains (1), ainsi qu'elles vont l'être dans la suite de cet ouvrage.

Le règne de Ménou fut l'âge d'or des Indous, comme celui de Saturne le fut pour l'Italie ; et de même que les Grecs et les Romains, ils ont donné les noms d'autres métaux aux âges suivans. Mais le dernier qu'ils disent être celui de la dispute et de la bassesse, et qui commença il y a cinq mille ans, est nommé l'âge de terre. Chacun de ces âges, ou *yougs*, est d'un nombre prodigieux d'années. Le règne de chaque Ménou dure soixante-onze de ces yougs, et cinquante règnes de Ménou ne font qu'un calp, un jour de la vie de Brama ou quinze milliards trois cens trente-six millions

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 241 *et* 242.

d'années humaines ; et cinquante de ces jours se sontécoulés depuisla création dumonde(1) ; ce qui est certainement une antiquité ridicule, et ne sert qu'à prouver une chose qu'il me paraît essentiel d'observer ici : c'est que le dogme de la création n'est, chez les Indiens, appuyé sur aucune connaissance historique, mais seulement sur d'absurdes calculs, et que chez cette nation comme chez toutes celles de l'orient, l'histoire ancienne se perd dans la nuit des tems sans avoir un commencement fixe et déterminé.

Il resteencore à dire un motsur lenom de Saturne. M. Langlès ne trouvepasjuste l'étimologie qui le fait venir de *Satu*, « l'action d'ensemencer » ou « de planter ». Il estvrai que les anciens ont donné au nom de Saturne plusieurs autres origines que l'on peut voir dans Lilio Giraldi; M. Langlès lui en cherche une nouvelle qu'il tire de *Tchatoucanama*, qui répond au *quadriformis* des latins, c'est-à-dire « à quatre visages »; cette épithète est particulière à Brama que l'on représente avec quatre têtes ; mais je ne sais

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 242.

si elle est applicable à Saturne, à qui on n'en a jamais donné autant (1).

La fille de Saturne, Cérès, la déesse de la fertilité, la grand'mère, la nourrice du genre humain, paraît se retrouver dans Lacshmi, déesse de l'abondance et femme de Vichenou; *Sri*, un de ses noms, a beaucoup d'analogie avec celui de Cérès, et on l'appelle aussi la grand'mère. Les feux que l'on allume en l'honneur de Lacshmi ressemblent aux flambeaux des fêtes de Cérès. On représente quelquefois la déesse Indoue tenant un enfant, et lui présentant le sein; et l'on sait que Cérès, pour rendre Triptolême immortel, le portait dans ses bras, et le nourrissait de son lait divin; voilà déjà bien des traits de ressemblance, et ce qui y ajoute encore, c'est de voir la vache, simbole de la fécondité, consacrée à Cérès et à Sri. M. Van Horne a, dans sa belle collection des dieux des Indes, une petite vache de bronze assez bien faite et qui porte au cou un riche collier. Elle est creuse, et a, sur le dos, une ouverture par laquelle on peut la remplir

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 242.

d'eau ; les pis sont percés de quatre petits trous pour la faire couler; cette eau devient alors *lustrale*, et sert dans les repas et aux cérémonies de famille. Ce simbole n'est pas le seul qui établisse une analogie entre Cérès et Sri. Celle-ci porte aussi sous le bras une grosse corne qui rappelle la corne d'abondance ; d'ailleurs, selon Strabon, Cérès était adorée en Cappadoce sous le nom de Camala ; et c'est aussi un de ceux de Lacshmi (1).

Quoique Cérès fût une divinité du premier rang, elle cédait le pas au plus jeune de ses frères, au grand Jupiter, dont j'aurais peut-être dû m'occuper d'abord, comme du plus grand dieu de l'antiquité. On sait qu'il était adoré sous différens noms, et que les Grecs le nommaient *Zeus*, *Zdéus*, *Dia*, d'où sont venus les mots *Déus*, *Dius*, Dieu. Jupiter, dont le pouvoir s'étendait sur toute la nature, était aussi regardé comme un de ses principes et de ses premiers agens ; c'était l'air, source de la vie, et qui remplit tout de son immensité. Sous ce point de vue phisique, il répond à l'*Indrá* des Indous,

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 242 *et* 243.

dieu de l'air, des cieux visibles, qui gouverne le vent et les pluies, rassemble les nuages et lance la foudre comme le maître de l'Olimpe; mais la puissance d'Indrâ est subordonnée à celle de la triple divinité Brama, Vichenou et Siva, attributs personifiés de Brama, qui existait seul dans l'éternité, et dans lesquels on retrouve les grandes fonctions de Jupiter, celles de Créateur, de Conservateur et de Destructeur. Les Grecs et les Romains, malgré leur imagination et la pompe de leurs langues, n'ont pas fait parler leur dieu avec plus de sublimité que les Indous. L'Etre suprême dit dans le Baghavat (1), ouvrage que j'ai déjà cité (*art.* 179) sous le nom de Bagavadam: (et dont je parlerai en détail à la fin de cet article.)

« J'étais, oui, j'étais dès le commence-
» ment, et nulle autre chose; celui qui existe,
» inaperçu, suprême; je suis de plus celui qui
» est, et qui doit rester. Je le suis encore (2) ».

Aucun des témoignages rendus à la divinité dans ces langues que nous appelons an-

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807. p. 243 *et* 244.

(2) *Id.* p. 244.

ciennes, le latin, le grec et même l'hébreu, n'est peut-être antérieur à celui-là.

Brama, créateur de la nature, a donné naissance à un grand nombre de dieux ; il est considéré comme l'eau, à laquelle, de même que Thalès, les Indous attribuent la puissance créatrice, et Jupiter, celui que l'on disait fils de l'Ether, était le père des dieux et des hommes. Suivant les Pithagoriciens, c'était l'essence éternelle, l'ame du monde, d'où s'émanaient d'une source commune les ames de tout ce qui existe, et où elles retournaient se confondre comme dans un océan sans bornes ; et c'est dans ce sens qu'Aratus disoit que tout était plein de Jupiter. Ce dieu qui avait appelé les êtres à la vie, les conservait de même que Brama, et rien ne finissait que par son ordre comme par celui de Siva (1).

Si l'on voulait s'en rapporter aux étimologies, on pourrait trouver que le nom de Siva offre quelque ressemblance avec celui du maître des dieux, prononcé différemment Zeus, Zev, Jov, Ziv ; mais ces rapports sont trop insignifians pour s'y arrêter. Ce qui mérite

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 244 *et* 245.

plus d'être remarqué, c'est que le chef des dieux Indous réside avec sa cour sur le mont Caëlasa, de même que Jupiter sur l'Olimpe, et que Guérour, oiseau fabuleux, qui a la tête d'un beau jeune homme, sert de monture à Vichenou, et remplace l'aigle du maître du tonnerre. Le dieu Indous est aussi nommé *Trilotchan*, ou à trois ieux, et Pausanias parle d'une ancienne statue de Jupiter *Triophtalmos*, à trois ieux, au piés de laquelle se réfugia Priam (1).

On sait aussi que Jupiter étendait son pouvoir jusque dans les enfers et au fond des mers, et Siva, ou le destructeur, a beaucoup de rapport avec Pluton et Jupiter Stigien; sous le nom de Mahadéva, il est armé du *trisoul* ou trident, et ressemble à Jupiter marin, ou Neptune.

La déesse de la beauté va maintenant attirer nos regards; soit qu'on l'ait regardée comme l'ensemble magnifique des œuvres de la nature, ou qu'on l'ait adorée comme la mère de l'amour, elle a eu partout des temples, et sous les noms d'Athor en Egipte, d'Allilat,

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807. p. 245.

de Mélita, d'Aphroditê ou de Vénus, la beauté mérita les hommages des mortels. Les Indous ont aussi leur Vénus ; ils en ont même deux comme les anciens. La belle Rembha, de même que la déesse d'Idalie, est la reine de l'enjouement et des ris ; elle est suivie de la troupe folâtre des *Apsaras* « filles de paradis », aussi belles, aussi légères, que les nimphes et les graces de la suite de Vénus. Rembha naquit de l'écume de la mer ; il est vrai qu'il n'est pas dit si c'est de la même manière que le raconte Hésiode au sujet de Vénus (1).

Bahvani, femme de Vichenou (2), a des traits de ressemblance avec Junon-Lucine et Vénus-Uranie, sur laquelle on n'est guère d'accord; car cette déesse préside aux plaisirs et aux jouissances épurées de l'ame, et en même tems à la génération des êtres ; et d'après Macrobe, les habitans de l'île de Chipre et les Siriens fesaient Vénus-Uranie hermaphrodite. Les attributs et les fêtes de Bahvani ne peuvent laisser aucun

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 246.

(2) Le texte écrit toujours *Vichnou*.

doute sur la puissance qu'on lui donne, et pourraient servir à expliquer pourquoi chez les anciens on représentait souvent Vénus-Uranie sous la figure d'un cône de marbre. Cama, dieu de l'Amour, est fils de la Vénus-Uranie Indoue, comme Cupidon ou Éros, de celle des Grecs. Il porte un arc fait d'une canne à sucre, et dont la corde est composée d'abeilles, emblême de ses plaisirs et de ses peines; il tient dans ses mains cinq flèches armées chacune d'une fleur de l'Inde, d'une nature très-chaude, et il se fait de mauvaises affaires avec les dieux du Ménou, comme Cupidon avec ceux de l'Olimpe. M. Jones compare aussi Junon et Mars son fils, à la déesse Parvati et à Cartiguéya, dieu de la guerre; la divinité Indoue a près d'elle un paon que monte son fils, et sa robe est semée d'ieux que l'on pourrait dire être ceux d'Argus, ce fidèle ministre de Junon, si méchamment mis à mort par Mercure. Cartiguéya naquit comme Mars, d'un simple désir de sa mère. Parmi les noms de ce dieu de la guerre, on trouve celui de *Scanda*; il paraît que les Indo-Scithes le firent connaître à ceux du nord de l'Europe, et qu'ils donnèrent son nom à la

Scandinavie. Ce qui appuie encore cette opinion, c'est de retrouver les dieux Bouddha et Ménou des Indous dans les dieux de cette contrée *Bout* ou *Vodin* et dans le *Mannus* dont parle Tacite (1).

Les Indous ont, ainsi que les Grecs, leur déesse des Beaux-arts; Sarésouati préside à la musique et aux productions de l'esprit, de même que Minerve, *Athéné*, surnommée *Musicé*. Il est assez naturel de trouver cette déesse chez des peuples qui ont eu de tems immémorial des poëtes et un grand nombre d'ouvrages d'imagination ; mais il est assez singulier d'y voir *Souradévi*, déesse du vin et des liqueurs fermentées, la religion des Indous leur en défendant l'usage, et l'on serait tenté de croire que ces peuples tirent leur origine de quelque pays où le vin était permis, et qu'ils ont conservé cette divinité dont ils n'ont plus besoin, en mémoire de leur ancienne patrie ; nous allons aussi retrouver Bacchus, considéré non comme le dieu du vin, mais

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 246 *et* 247.

comme un conquérant et un législateur qui fit sortir son peuple de la barbarie (1).

Rama, sixième incarnation de Vichenou, est, selon M. Jones, le même que le Bacchus, l'Osiris des Egiptiens, le Dionisios, (Dionusios) des Grecs; il n'en dit que peu de chose, et comme le but de cet article n'est pas seulement de faire connaître les opinions de Villiam Jones, mais encore de développer mieux que je ne l'ai fait jusqu'à présent, les détails de la mithologie Indienne, je me servirai des notes de M. Langlès, l'un de nos plus savans orientalistes, qui a commenté les Recherches Asiatiques avec beaucoup d'habileté. Il distingue les deux Bacchus, l'ancien et le jeune, l'un dans Rama, l'autre dans Siva. Plusieurs mithologues (*art.* 133) ont fait naître Bacchus sur le mont Méros près de Nisa dans l'Arabie, dont les bornes s'étendaient très avant dans les Indes. La fable de ce dieu renfermé dans la cuisse de Jupiter, vint probablement de ce que *Meros* signifiait cuisse en grec, et l'on sait que le mont Mérou, célèbre dans la mi-

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 248.

thologie Indienne est, selon les Indous, près de la ville de Nicha ou Dionisiopolis ; aussi Siva est-il appelé *Dionichi*, Dieu de Nicha, ce qui ressemble beaucoup au Dionisos grec (1). Pline dit formellement (2) que « la plupart » des auteurs placent dans l'Inde la ville de » Nisa et le mont Méros consacré au père Liber, » d'où est née cette fable qu'il naquit de la » cuisse de Bacchus » ; et s'il dit ailleurs (3) que Nisa est le nom d'une montagne de l'Inde, c'est que le nom de Méros étant apparemment moins connu des Latins que celui de la ville de Nisa, placée en Arabie par Diodore de Sicile, ce dernier nom a été quelquefois substitué à l'autre.

Je ne parlerai pas du nom de Sébasius donné à Bacchus, et que l'on pourrait tirer, sans trop de hardiesse, de celui de Siva ou Siba ; Baguis ou Vaguis, autre nom de Siva, a bien du rapport avec celui de Bacchus, qui ne s'est peut-être appelé ainsi qu'au retour de

---

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 248 *et* 249.

(2) Livre 6, ch. 21.

(3) Livre 8, ch. 39.

son expédition des Indes, et il paraît très-possible que le mot *Bachein* ou plutôt *Bakhein*, crier comme les Bacchantes, vienne de Bacchus, au lieu d'être l'étimologie du nom de ce Dieu; d'ailleurs, si l'on en croit Platon, il faut chercher l'origine des mots Grecs dans des sources étrangères, et ses conseils sont bon à suivre. Si Bacchus l'ancien se retrouve dans Siva d'après différens rapprochemens, Rama serait le Bacchus jeune, le Soleil, ce conquérant dont les exploits ont été célébrés par tous les poëtes, et entr'autres par Nonnus dans ses Diounsiaques, auxquelles M. Jones suppose beaucoup de ressemblance avec les Ramaïans, poëmes à l'honneur de Rama. Ce Dieu fut un grand guerrier, et dans ses expéditions, il fut suivi d'un cortège nombreux de grands singes (les Satires), de femmes nommées Dévanasis (les Bacchantes), commandées par le grand singe Hanuman et son fils Pavan, duquel on peut avoir fait Pan, et qui, de même que Pan, inventèrent plusieurs instrumens de musique; et si la suite de Rama porte des branches de palmier au lieu de pampre, c'est que l'on tire de cet arbre une liqueur spiritueuse nommée areç,

qui, douce lorsqu'elle est fraîche, enivre quand on la garde. Selden, au sujet de Rimnou, dieu Sirien, dit, d'après Hésichius, que *Rama*, en grec, signifie Très-haut, et cela pourrait très-bien s'appliquer à Rama, Bacchus jeune, Apollon ou le Soleil (1).

Mais on sait qu'Apollon n'est pas toujours considéré comme le Dieu du jour, et qu'il est aussi le Dieu des bergers, l'Apollon *Nomios*. On le retrouve sous ce nom et avec ces attributs dans *Crishna*, le Dieu favori des femmes Indiennes ; son surnom de *Govinda* signifie berger, et celui de *Césava*, à la belle chevelure, répond au *Chrisochaitès* des Grecs, au *flavi-comus* ou à l'*auri-comus* des Romains (2).

Ce Dieu est appelé *Quisehena* dans un manuscrit fait aux Indes, par un Jésuite, et enrichi d'une grande quantité de figures de dieux peints en 1780 par un brame nommé Sami. Il y a aussi une peinture Indienne représentant Crishna monté sur un éléphant

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 249 *et* 250.

(2) *Id.* p. 250 *et* 251.

formé par un groupe très-singulier et très-élégant des neuf *gopias* dans différentes attitudes (1).

Malgré la confiance que mérite l'opinion de M. Langlès, surtout pour ce qui concerne l'orient, il sera difficile d'être de son avis sur une partie de sa note 130 (2), où il dit 1°. que Crishna est noir parce que, selon les Indiens, cette couleur est la plus belle de toutes; 2°. que l'idée de la beauté attachée au noir se trouve exprimée dans l'Ecriture, où l'épouse du cantique des cantiques dit: « Je » suis noire, mais je suis belle »; 3°. que plusieurs images de la sainte Vierge, entr'autres celle de Lorette, que l'on a vue, dit M. Langlès, à la bibliothèque nationale, sont aussi noires. Et comme l'Afrique est le seul pays où la couleur noire puisse raisonnablement passer pour un attribut de la beauté, ce goût général pour le noir sert à M. Langlès de preuve ou d'une forte présomption en faveur

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 250.

(2) Au premier volume des Recherches Asiatiques, traduites en français. Paris 1805.

de son opinion, que la civilisation et la religion de l'Egipte et de l'Inde sont d'origine Ethiopienne. — Mais il paraît que les remarques de M. Langlès manquent de justesse sur plusieurs points (1).

1°. Crishna n'est pas noir; il est d'un bleu d'azur, ou plutôt de ce que l'on appelle bleu lapis foncé. C'est du moins de cette manière qu'on le voit peint dans une grande quantité de peintures Indiennes, et comme Crishna n'est qu'un des *avatars* ou incarnations de Vichenou le Conservateur, peut-être est-ce par allégorie qu'on donne à ce Dieu la couleur de l'éther, de l'air, où se meuvent tous les êtres, et sans lequel ils ne pourraient vivre.

2°. « Je suis noire, *mais* je suis belle », dit l'épouse du cantique. — Elle ne veut pas dire par là qu'elle est belle parce qu'elle est noire, mais simplement: « je suis belle, quoique je » sois noire. » Ce qui le prouve, c'est qu'elle dit dans le verset suivant: « ne considérez » pas que je suis noire; car c'est le soleil qui

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 250 *et* 251.

» m'a ôté ma couleur ». Elle n'était noire que par accident et parce qu'on lui avait fait garder les vignes, et elle se serait trouvée plus belle si elle eût été blanche comme auparavant. Cette opinion est aussi celle de dom Calmet et de plusieurs autres commentateurs (1).

3°. Quant à la statue de Notre-Dame de Lorette, elle n'a pas été faite noire, et l'est devenue comme l'épouse du cantique. Elle est de bois de cèdre, naturellement brun rouge; et si elle est noire, ce n'est que de vétusté et à cause de la fumée des lampes qui brûlent sans cesse et en grand nombre dans la petite chapelle où elle est placée. Il en est ainsi de plusieurs Madones d'Italie, de Suisse et d'Allemagne. Il y a près de Bologne une image de la sainte Vierge, qu'on dit avoir été peinte par saint Luc, ce qui n'est pas un article de foi hors de la chapelle, et qui est toute noire. Elle n'a certainement pas été peinte ainsi; mais les couleurs et surtout le blanc de plomb aura porché et noirci, ce qui marque même qu'originairement elle était très-

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 251.

blanche. Au reste, la véritable Madone de Lorette n'a pas été apportée à Paris ; celle que l'on y a vue, en différait beaucoup, même par sa couleur, qui était moins foncée. Son enfant était très-près du corps, tandis que celui de la Madone de Lorette en est éloigné, afin que l'on puisse habiller la sainte Vierge et son fils. Ces détails ont été donnés par un homme très-digne de foi et qui mérite d'autant plus qu'on le croie, qu'étant protestant, il n'a aucun intérêt à déguiser la vérité (1).

Quoique cette preuve donnée par M. Langlès ne paraisse conséquemment pas exacte, je n'en partage pas moins son opinion, que la civilisation et la religion de l'Egipte et de l'Inde, viennent de l'Éthiopie avant la submersion de l'Atlantide qui en fesait partie ; et je crois en avoir donné une véritable preuve (*art.* 184 et 248). Mais c'est de l'Apollon des Indous qu'il faut nous occuper ici.

Crishna est fils d'Ananda-Vasoudéva, dieu de l'Éther, de même qu'Apollon est fils de Jupiter ; il échappa aux poursuites du géant

---

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 251 *et* 252.

Causa, qui écrasait les enfans de sa sœur contre des pierres; les brames frappaient le tambour et jouaient des instrumens pour que les cris de l'enfant ne parvinssent pas aux oreilles du tiran. Ainsi qu'Apollon, Crishna garda les troupeaux, et pour mettre sa divinité à l'épreuve, on les lui vola, comme Mercure déroba les bœufs confiés à la garde d'Apollon. Il tua le terrible serpent Kaliya, aussi redoutable que Pithon; il purgea la terre d'une multitude de géans et de monstres. Les neuf *gopias*, qui ressemblent aux neuf muses, suivent partout le beau Crishna; on l'appelle le Sauveur, le Médecin; et l'on sait qu'Apollon était le dieu de la médecine (1).

La mithologie des Indous ne nous offre pas de déesse que nous puissions comparer à la sœur d'Apollon, à Diane, considérée comme déesse de la chasse; mais Câli, divinité cruelle, à laquelle on sacrifiait autrefois des hommes, ressemble à Diane Stigienne ou Hécate que l'on confond souvent avec Proserpine, à qui on immolait aussi des victimes humaines. M.

---

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 251 *et* 252.

Langlès n'est pas de cet avis, parce que M. Jones n'ayant pas trouvé de divinité analogue à Diane dans le Panthéon des Indous, Hécate qui, dit-il, n'est qu'une forme de cette déesse, ne doit pas non plus s'y trouver. Cependant plusieurs mithologues, entr'autres Lilio Grégorio Giraldi, qui cite Hésiode et d'autres anciens, distinguent Hécate de Diane, et ne la font pas fille de Jupiter et de Latone, mais de Bacchus et de Cérès (1), de Persée et d'Astérie, ou de Persès dont elle épousa le frère Aétès, qui la rendit mère de Circé et de Médée. D'ailleurs Hécate était aussi regardée comme la nuit, non cette nuit naturelle qui succède au jour, mais cette nuit éternelle qui précéda la lumière et qui existait, dit-on, avant que le tems eut commencé. Les Egip-

(1) Le texte dit *de Jupiter ou de Cerès*. C'est apparemment une faute d'impression. On lit dans Hérodote, c. 158, que les Egiptiens fesaient Bubastis, l'Artémis des Grecs, et la Diane des Latins, fille de Bacchus et d'Isis, la même que Cérès. Il ajoute que selon eux, Latone était seulement mère nourricière d'Apollon et de Diane. Voyez un mémoire de M. de la Barre dans ceux de l'Académie des Inscriptions, t. 16, p. 55. Cicéron distingue trois Dianes.

tiens la révéraient comme l'origine des dieux et des hommes, sous le nom d'Athor. Les Grecs en firent leur Vénus-Uranie, en l'embellissant de tous les charmes de leur imagination brillante. On crut devoir honorer par des sacrifices humains cette nuit éternelle d'où sortaient tous les êtres, et où ils étaient replongés. Il est important d'observer que le nom de la déesse Indienne signifie le tems, ou selon M. Holvell, noir, ce qui serait en faveur de sa ressemblance avec Hécate, déesse de la nuit. Ce même mot *Câli* veut dire aussi noir dans le Dévonshire, s'il faut en croire encore M. Holvell. J'ajouterai que *Kari* en Russe signifie noir, et que l'on trouve beaucoup de mots de cette langue et du Polonais dans les langues de l'Inde (1).

On pourrait nommer d'autres dieux des Indous qui auraient des rapports avec ceux de la Grèce ou de l'Italie ; mais ce n'est pas ici le lieu de pousser plus loin ces rapprochemens. On n'est pas assez instruit sur les mithologies de l'Inde, de la Grèce et de l'Italie,

---

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 252 *et* 253.

pour résoudre les difficultés qui se présentent en foule à chaque pas. Peut-être ces pays ont-ils emprunté leurs histoires fabuleuses et la plupart de leurs idées mithologiques de l'Egipte, cette antique mère des sciences et des erreurs. Mais de qui les Egiptiens avaient-ils reçu leur doctrine ? l'avaient-ils inventée eux-mêmes, ou empruntée de peuples plus anciens ? Si l'on en croit les livres Indiens, les sages du pays de Mesra-stan, c'est le nom qu'ils donnent à l'Egipte, et qui rappelle le Mesraïm de la Genèse, étaient venus s'instruire aux écoles de la ville de Varanès, la même que nous appelons Bénarès. Ce sont-là de ces problêmes historiques qui resteront peut-être toujours sans solution, et que jusqu'à présent on a vainement cherché à résoudre. C'est un vaste labirinte dont les tours et les détours nous sont inconnus, et où, faute de fil et de flambeaux, on reste dans une obscurité profonde que rien ne peut éclaircir, et qui augmente à mesure qu'on s'y enfonce. Au reste, si l'on tombe dans quelques erreurs en traitant de pareilles matières, elles ont bien peu d'importance et ne peuvent avoir aucun danger, lorsqu'à l'exemple de M. Jones on s'abstient

de mêler le sacré avec le profane. Ce savant illustre est loin de l'opinion de quelques écrivains qui veulent trouver l'origine de la religion Chrétienne dans celle de l'orient ; et s'il se présente dans les Pouranas, et surtout dans l'histoire de Crishna, des traits qui ont quelque ressemblance avec ce qu'on lit dans la Bible Hébraïque, il croit qu'il ne faut l'attribuer qu'à des intercalations faites aux Pouranas et tirées des évangiles apocriphes qui parurent dans les premiers siècles du christianisme, et dont plusieurs ont pu être portés aux Indes (1).

Il n'est pas douteux en effet que les rois d'Egipte successeurs d'Alexandre ont eu de grandes relations avec les Indes, et que ce commerce a dû exercer une influence réciproque entre les deux peuples. L'église Juive et l'église Chrétienne qui se sont succédées à Alexandrie, ont nécessairement éprouvé quelque effet de cette influence. C'est ce qui nous occupera dans la suite. Mon objet principal n'est ici que d'étudier les antiquités des In-

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 mai 1807, p. 253, 254, 255.

diens et des Chinois. Celles des Hébreux ont été réservées pour la fin de cette histoire du monde avant le déluge d'Ogigès. Tant d'auteurs s'en sont occupés, que loin de les éclaircir, on les a embrouillées au point qu'elles exigent une plus grande masse de connaissances.

Au reste, puisque je suis revenu ici sur le chapitre de mon ouvrage que j'ai consacré à la connaissance de l'Inde, j'avertis qu'il vient de paraître sur ce sujet un ouvrage important, intitulé : Essai historique, géographique et politique sur l'Indoustan, avec le tableau de son commerce ; ce dernier, pris dans une année moïenne, depuis 1702 jusqu'en 1770, époque de la suppression du privilège de l'ancienne compagnie Française des Indes orientales; par M. Legoux de Flaix, ancien officier du Génie, de la société Asiatique de Calcutta et de plusieurs sociétés littéraires et savantes; 2 volumes in-8°. et un atlas composé d'une carte de l'Indoustan et quatorze planches. A Paris, chez Pougin, Libraire.

Le Bagava ou Bagavadam, dont je vais parler, est l'un des Pouranas, et contient dix-huit mille stances.

Sur

Sur le Bagavadam et l'antiquité des Indiens.

Art. 271. En parlant des livres Indiens, je n'ai rien dit du Bagavadam, ou Doctrine divine, ouvrage canonique des Indous, dont la traduction Française par M. d'Osonville, a été publiée à Paris en 1788, en un volume in-8°. Des manuscrits précieux de ce traducteur sont entre les mains de M. B*** d'après lequel j'en ai parlé (*art.* 155).

Dans sa préface, M. d'Osonville regarde comme incontestable l'existence de Chrisnen dont la mort a fixé le commencement de l'ère célèbre du *Caliougam*, qui, en 1787, remonte à 4888 ans (1), et place conséquemment le commencement de cette ère sous l'an 3102 avant l'ère Chrétienne; il semblerait que ce ne devrait être que 3101; mais ayant déjà placé cette ère sous l'an 3102 (*art.* 200) d'après le savant Bailli, je suppose que M. d'Osonville parle de 4888 ans terminés et de la 4889e commencée. Afin de constater l'autenticité de cette ère, je vais répéter ici ce que dit ce traducteur (2).

(1) Bagavadam. Paris 1788. Préface, p. lij.
(2) *Id.* p. l. *et* suivantes.

L'époque et les grands événemens de la vie de Chrisnen sont étayés d'un concours de preuves que l'on chercherait en vain dans l'histoire Grecque et Romaine. Entrons à cet égard dans quelques détails.

Les auteurs Indiens qui ont écrit sur l'histoire ancienne de leur pays, s'accordent avec la mithologie sur le fond de cette grande révolution, dont Chrisnen fut l'ame et le mobile. Or des faits qui, de proche en proche, tiennent à ce qui subsiste encore, les aveux des sectes ennemies, des monumens dont tout constate la haute antiquité, une tradition non interrompue, un culte répandu dans une vaste contrée où toute innovation est impraticable sans un bouleversement complet, tout cet ensemble pourrait suffisamment déposer en faveur des exploits de ce héros.

Je viens de parler du témoignage des sectes ennemies en faveur de Chrisnen. Je vais m'expliquer. Des auteurs Persans, Mahométans ont prétendu que Chrisnen, né peu de tems après le déluge de Noé selon leur manière de compter, fut le premier monarque de l'Inde; qu'il perfectionna la langue sanscrite, et en inventa les caractères; enfin que, sous sa di-

rection, Brama, son ministre, redigea les Védam. Ces assertions, quoique confuses et non fondées, indiquent néanmoins la haute opinion que les peuples voisins ont recueillie ou conservée de ce héros législateur.

Ces écrivains Mahométans ont traduit et extrait plusieurs anciens ouvrages Indiens. On leur fait plusieurs reproches, mais surtout d'avoir retranché, élagué et plié quantité d'objets, pour tout faire cadrer avec leurs préjugés nationaux et religieux.

Leur reconnaissance de l'existence de Chrisnen est donc d'un grand poids. Mais voici quelques preuves d'une espèce plus tranchante.

La mort de Chrisnen, l'ère du Caliougam qui remonte à l'an 3102 avant la nôtre, et le règne du successeur immédiat de Djadoustéren, nommé Paricchitou, coïncident ensemble. Cependant l'époque où a commencé une nouvelle période de siècles et d'événemens, ne date réellement que de la fin du règne de ce dernier souverain. Ainsi je dois à la précision, d'observer qu'entre l'époque de cette ère et la mort de Chrisnen qui la précéda, il a existé un intervalle de quelques années.

Le Bagavadam y fait allusion ; il insinue en son stile mithologique, que cette espèce de petit intervalle ou répit pour le commencement du quatrième âge, qui est celui d'infortune, fut accordé aux mérites de Paricchitou. Ce prince sage et religieux, au retour d'une grande expédition militaire, eut, selon l'auteur, à combattre un énorme géant. C'était le *Caliougam*, cet âge personifié. Le géant fut vaincu et relégué hors de l'empire, avec défense d'y paraître pendant le règne de ce prince. Dans le vrai il est sensible qu'une grande ère chronologique ne peut avoir eu pour principe et pour base que de notables événemens phisiques ou politiques. Or, selon les prétentions de ces peuples, l'arrivée et la fin des différens âges doivent être marquées par des conjonctions de toutes les planètes ; phénomène qu'ils prétendent avoir eu lieu à l'époque du Caliougam. Il s'ensuit que dans de telles circonstances, sans avoir égard à de légères différences d'années, les événemens qui ont été mobiles immédiats d'une insigne révolution, appartiennent à la même coïncidence. Mais ces grandes conjonctions de planètes ont-elles alors réellement existé ? Avant

d'examiner le sentiment des astronomes sur ce sujet, j'observerai que le fait paraît plus que probable par une raison simple, c'est que ceux de nos savans qui ont une connaissance approfondie des phénomènes du ciel, semblent à-peu-près convenir que ceux dont il s'agit peuvent avoir été observés, et avoir servi d'époque au commencement d'une ère quelconque.

J'ai déjà dit (*art.* 202) que cette conjonction avait été observée à la Chine. Voici le passage du Tong-kien-kang-mou à ce sujet: « lorsque l'empereur Tchuen-hio fit le calen- » drier, il établit le commencement de l'an- » née au commencement du printems. Cette » année, le premier jour de la première lune, » on était entré dans le printems, cinq planè- » tes s'assemblèrent au Ciel : on avait passé la » constellation *Ché* : alors vint le dégel, les » vers cachés se remuèrent ; les coqs chan- » tèrent trois fois, etc. (1) ».

Pour la vérification de ce passage, dit avec

(1) Histoire générale de la Chine, trad. du Tong-kien-kang-mou, par le père de Mailla. Paris 1777, t. 1, préface, p. clij.

raison le père de Mailla, il faut donc : 1°. que le commencement de cette année ait été près de *Li-tchun* ou du commencement du printems, que de tout tems on a fixé au 15 du Verseau. 2°. Que le commencement du printems ait précédé le commencement de cette année. 3°. Que cinq planètes se soient assemblées. 4°. Que tout cela soit arrivé après avoir passé la constellation *Ché*. Or, conclut encore le père de Mailla, s'il se trouve une année sous le règne de Tchuen-hio, où se vérifient ces quatre points, n'est-il pas évident que cette année est certaine, que la chronologie doit remonter jusque-là, et que Tchuen-hio a régné à la Chine (1)?

Ce savant missionaire entreprend ensuite le calcul, et prouve d'après les tables de Philippe de la Hire, imprimées en 1702, que l'an 2461 avant l'ère Chrétienne, sous le règne de Tchuen-hio, sur les sept heures et demie du soir, trois jours après le troisième de la première lune, neuvième de février, à la même heure, on vit la Lune, Saturne, Jupi-

(1) Histoire générale de la Chine, trad. du Tong-kien-kang-mou, par le père de Mailla. Paris 1777, t. 1, préface, p. cliij.

ter, Mars et Mercure en conjonction dans l'espace de 11° 58′ 55″ en longitude sur environ sept dégrés en latitude. La Lune sortit la dernière de la constellation *Ché*, et cela sur la fin du *Li-tchun* (1). Peut-être ces calculs auraient-ils besoin d'être vérifiés sur nos nouvelles tables plus exactes que celles de la Hire, et l'on examinerait ensuite comment le Caliougam dont j'ai fixé le commencement d'après M. Bailli (*art.* 200) sous l'an 3102 avant l'ère Chrétienne, diffère d'environ 141 ans de l'époque des Chinois. Y a-t-il eu deux conjonctions, ou l'un des deux peuples est-il dans l'erreur ? Si l'on préfère cette dernière opinion, je serai porté à croire que la tradition des Indiens, qui ont créé à cette époque une ère célèbre parmi eux, est préférable à celle des Chinois. En effet le culte de Bauta qui, selon le Bagavadam (2) s'est introduit

(1) Histoire générale de la Chine, trad. du Tong-kien-kang-mou, par le père de Mailla. Paris 1777, t. 1, préface, p. clviij.

(2) Bagavadam, ou doctrine divine, ouvrage Indien canonique. Paris 1788, p. 14, livre premier. Le texte ne parle que de Bauta. C'est le traducteur qui, dans une note, parle du dieu Fo.

aux Indes à l'époque du Caliougam, a pénétré jusqu'en Chine vers l'an 213 avant l'ère Chrétienne, et c'est ce dieu Bauta qui est connu à la Chine sous le nom de Fo. Ainsi le Caliougam et la conjonction des cinq planètes ont pu aussi à cette époque se faire connaître des Chinois.

Depuis l'arrivée du Caliougam, dans les Indes, astronomie, chronologie, histoire religieuse, civile et politique, ont marché d'un pas, pour ainsi dire, égal, et sans se perdre de vue. D'abord cette ère est astronomique. On n'ignore point en Europe que les Indiens n'exécutent aujourd'hui toutes les opérations relatives à cette science, qu'en suivant par pure routine d'anciens formulaires originaux, à eux particuliers, et d'un mérite auquel nos savans ont rendu justice : or leurs calculs ont pour base l'ère mentionnée. Une époque datant avec précision de 4888 ans semble d'abord fort éloignée ; mais elle n'a rien qui puisse étonner, pour peu que l'on daigne considérer que leurs opérations supposent aussi constamment la précession des équinoxes. La connaissance de cette révolution entière du Ciel, déterminée à 24,000 ans, calcul qui

diffère peu, selon M. d'Osonville, de celui de nos plus célèbres astronomes modernes, n'a pu être que le résultat d'une bien longue expérience : et celle-ci suppose nécessairement une antique civilisation (1). En effet, la précession des équinoxes n'étant que d'environ 50" $\frac{1}{10}$ par an (2), le changement qui en résulte au bout de 24,000 ans est de 1,202 400" ou de 334 dégrés qui ne s'éloigne pas beaucoup d'une circonférence entière. On observera que je me sers ici de l'ancienne division du cercle. Il faudrait pour que le calcul s'accordât avec nos observations, que la précession des équinoxes fut de 54" par an, ou que la période fût à peu près de 25,800 ans.

C'est d'après cette célèbre époque du Caliougam, que jusqu'aujourd'hui les Indous datent les inscriptions des monumens qu'ils destinent à braver l'injure des tems, et même les actes civils et politiques un peu importans. On a fait, il est vrai, et l'on fait encore un usage local et partiel de quelques autres ères.

---

(1) Bagavadam. Paris 1788. Préface, p. liv et lv.

(2) Abrégé d'Astronomie par Jérôme Lalande. Paris 1795, p. 278.

Celle, par exemple, connue sous le nom de l'empereur Békermadjet, laquelle remonterait à l'an 149 (1) avant l'ère Chrétienne, déjà depuis assez long-tems, est tombée en désuétude; elle succéda à celle de Djadoustéren, qui n'a subsisté un tems plus considérable que dans le nord. Les astronomes Indiens emploient encore aujourd'hui celle du roi Salivaganen, protecteur éclairé des sciences. Elle date de l'an 79 de l'ère Chrétienne (2). Enfin ils font un usage journalier de leur petit cicle de soixante ans; mais toutes ces époques, de proche en proche, remontent et vont aboutir vers un centre unique : ce sont les notables événemens et les conjonctions des planètes qui ont servi de base à l'ère Caliougam (3).

Observons maintenant que depuis ce tems, les souverains qui ont occupé le trône de l'In-

---

(1) M. d'Osonville, parlant en 1787, remonte à 1935 ans auparavant, ce qui donnerait seulement l'an 148; mais je remonte ici d'une année comme pour l'ère du Caliougam.

(2) M. d'Osonville remonte à 1709 ans, pour lesquels j'ai raisonné comme ci-dessus.

(3) Bagavadam, Paris 1788. Préface, p. lv *et* lvj.

dostan, sont connus ; la suite de leurs règnes, non interrompue et tracée sans confusion, est liée à des fondations de villes, des monumens, et même aux invasions des peuples voisins. Les historiens nationaux ne dissimulent point que depuis lors, diverses parties de l'empire ont été ravagées, souvent envahies, et que la plupart de leurs empereurs ont payé tribut, surtout à la Perse. Si à des faits simples et nullement gigantesques, ces auteurs ont mêlé quelques prodiges, ces prodiges ne sont plus du genre mithologique, et ne caractérisent que les préjugés religieux de l'écrivain, ou ceux de son siècle. La suite chronologique des règnes est, comme j'ai dit, bien connue. Il suffira à notre sujet de considérer que depuis Paricchitou, premier empereur de l'ère Caliougam, et successeur immédiat de Djadoustéren qui régna trente-six ans, on compte cent dix-neuf de ces rois suprêmes, issus de différentes races ; ils ont occupé le trône de l'Indostan, pendant quatre mille quatre-vingts ans. Le dernier de ces souverains, nommé Pitaura, fut vaincu l'an 924 de l'ère Chrétienne, par Tchaaboudin, Kan des Mogols, qui s'empara de Dehli ; or si l'on retranche ces 924 ans des

4080 écoulés pendant le règne des cent dix-neuf rois, on trouvera l'an 3156 avant l'ère Chrétienne pour époque du commencement du règne de Paricchitou. Cette année fut aussi celle de la mort de Chrisnen. Cependant l'ère Caliougam, avec laquelle les Indiens font coïncider ces deux derniers événemens, ne remonte qu'à l'an 3102. On en a vu précédemment la raison ; c'est parce qu'alors seulement arrivèrent les grandes conjonctions des planètes, phénomènes que les anciens ont toujours jugé les plus propres à fixer et pour ainsi dire, à consacrer le souvenir de grands et insignes événemens, lorsque par hazard, liés d'ailleurs ensemble, ils ont à peu près abouti à un point aussi remarquable (1).

Une nation de tems immémorial reconnue forte en population, savante et isolée, ne voyageant point, divisée en tribus, en sectes qui se jalousent et se surveillent, fidèle à d'antiques institutions, que plusieurs ont scellées de leur sang, chez qui personne ne peut s'écarter des usages établis sans être dégradé

(1) Bagavadam. Paris 1788, préface, p. lvj - lix.

des droits de sa naissance, parce que le législateur identifiant les lois civiles et religieuses a rendu leurs liens indissolubles : telle est la natiou dépositaire des témoignages en tout genre dont j'ai crayonné l'esquisse (1).

Si cette nation était omise seulement dans nos histoires anciennes prétendues universelles, on pourrait nous excuser sur notre ignorance des langues dans lesquelles sont écrits les anciens monumens qu'elle possède ; mais que notre ouvrage classique sur l'histoire moderne, que notre Art de vérifier les dates, en trois épais volumes in-folio, qui veut bien parler de la Chine et du Japon, n'ait pas seulement consacré aux Indes un article d'une page, c'est prouver que nous ne sommes encore que des enfans même sur l'histoire moderne et que cette science est encore à créer parmi nous.

III. *Suite des opinions de Villiam Jones, principalement sur l'origine des peuples.*

Art. 272. J'ai puisé (*art.* 270) dans les mémoires de Villiam Jones, du moins en grande partie, ce qui a rapport aux divinités de

(1) Bagavadam. Paris 1788. Préface, p. lix.

l'Inde. Ce sera encore cet infatigable écrivain qui me fournira les notions les plus intéressantes sur l'origine de diverses nations de l'Inde et de leur littérature. Les devoirs de sa charge ne l'empechaient pas de faire part de ses lumières à la société de Calcutta, et les premiers volumes des Recherches Asiatiques sont formés en partie de ses savans mémoires. Les sujets en sont aussi variés que l'étaient les immenses connaissances du fondateur de l'académie Asiatique. Tantôt il éclaircit les points les plus embrouillés de la chronologie Indienne ; tantôt il compare l'astronomie des Brames avec la nôtre, vérifie leurs calculs, et prouve que les Indous sont loin d'être aussi ignorans dans ces sciences, que beaucoup de personnes se le figurent. Les orientalistes trouveront dans les mémoires de sir Villiam une savante dissertation sur l'introduction des mots Arabes dans le Persan ; les botanistes, d'amples nomenclatures et des descriptions des plantes des Indes ; et les médecins, de nouveaux remèdes, ce qui est toujours bon à connaître (1). Car le peu de suc-

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 208 *et* 209.

cès dont la médecine peut s'enorgueillir, n'empêche pas que les espérances qu'elle nous donne ne fournissent à notre curiosité un aliment inépuisable.

Parmi tant de richesses qu'offrent les mémoires de sir Villiam Jones, il a fallu faire un choix, et ne pouvant toujours le suivre dans sa vaste carrière, je dirai seulement ici un mot de ses discours anniversaires et de son mémoire sur la littérature des Indous. Ils paraissent offrir beaucoup d'intérêt, et l'érudition n'en est pas fatigante (1).

Le but du président de l'académie de Calcutta, dans ses discours, était non-seulement d'animer les savans collaborateurs de sa société naissante, par l'espoir des plus grands succès et des plus nobles découvertes; mais il voulait encore fournir des matériaux aux recherches de tous les savans, et leur mettre pour ainsi dire à la main le flambeau qui devait les éclairer dans les voies sombres où il les engage à s'enfoncer. C'était dans cette vue qu'il cherchait à répandre un nouveau jour sur les langues sa-

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 209.

vantes de l'orient, et sur la chronologie de ces contrées, qui nous semble quelquefois un peu fabuleuse. A chaque pas il élaguait les épines qui embarrassaient la carrière, et il agrandissait l'horizon où l'on pouvait se promettre de pousser ses conquêtes (1).

Art. 273. Dans les cinq mémoires sur les cinq principales nations de l'Asie, les Indiens, les Chinois, les Tartares, les Arabes et les Persans, et dans un autre sur l'origine et les familles des nations (ce dernier fait partie du troisième volume des Recherches Asiatiques), sir Villiam Jones tâche de découvrir le berceau de ces peuples, la marche qu'ils suivirent dans leurs différens établissemens ; ce savant ne court pas après les innovations ; il n'a pas de sistême, et la vérité est son seul but. Il la saisit partout où il la trouve. Si les Védas et les Pouranas des Brames la lui offraient d'une manière plus claire que les livres de Moïse, il ne ferait pas difficulté de les suivre, et il rejèterait, quel qu'il fût, le récit qui lui paraîtrait faux. Mais après de profondes recherches et après avoir étudié à leur source les livres

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 209 *et* 210.

sacrés des Indous, sir Villiam Jones trouve qu'ils se rapportent sur beaucoup de points avec ceux de Moïse, et, mettant à part ce que l'on doit de croyance à un ouvrage inspiré, il regarde le Pentateuque comme le monument le plus ancien et le plus précieux de l'histoire. Il reconnaît que le stile peut avoir été embelli des peintures brillantes de l'imagination orientale; mais le fond ne lui en paraît pas moins vrai, et il en retrouve les principaux faits, tels que le déluge, dans les allégories et les simboles des Indous; un pourana tout entier, celui du poisson, est consacré à rapporter ce cataclisme universel dont M. de Buffon (*art.* 82) a démontré l'impossibilité. Les livres Chinois en font aussi mention, et quelques représentations de leurs dieux semblent y faire allusion. Ce déluge, dont parlent les Indous, a une grande conformité avec celui de la Genèse; dans l'un et dans l'autre, il n'y eut que sept personnes de sauvées (1).

C'est de ces sept personnes ou plutôt des enfans de Noé, savoir Sem, Cham et Japhet, que

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 210 *et* 211. Elles disent *huit* personnes.

le savant Anglais fait descendre le genre humain, en suivant ce qu'il croit être le récit de Moïse. Ces trois premières familles se multipliant, s'étendirent de l'Arménie dans l'Iran, partie de la Perse. Ce pays de l'Iran paraît à sir Villiam Jones avoir été le berceau des nations de l'Asie, et par conséquent de celles de l'Europe ; car, selon cet auteur, tous les monumens historiques et toutes les traditions (*art.* 121) s'accordent à faire venir de l'orient les colonies qui peuplèrent l'occident (1).

La position géographique de l'Iran semble favoriser cette hipothèse ; elle est centrale par rapport aux pays les plus anciennement habités, et toutes les peuplades primitives qui en sortirent successivement, auront pu exécuter leurs émigrations sans passer sur les terres de celles qui étaient déjà établies, et sans se nuire les unes aux autres ; ce qui ne sera pas de même, si l'on met le berceau du genre humain dans l'Arabie, l'Egipte, les Indes, la Tartarie ou la Chine ; chacun de

---

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 211.

ces pays se trouve très-éloigné de ceux qu'il aurait peuplés (1).

Il est certain, selon Villiam Jones qui n'a pas connu les antiquités de la Chine comme je le prouverai bientôt, que ce sont les contrées les plus voisines de l'Iran, dont la population remonte à la plus haute antiquité ; elles brillaient de tout leur éclat, pendant que l'occident, si l'on en croit nos propres historiens, était encore dans les ténèbres, et couvert de forêts désertes. Le tems où la Genèse place ces émigrations ne contredit point, toujours selon Villiam Jones, les époques assignées par l'histoire profane à la fondation des empires. Il est prouvé que sept ou huit cens ans suffisent à un pays pour se fonder, se policer, parvenir à son plus haut point de gloire dans les sciences et dans les arts, et souvent même pour déchoir et tomber. Les empires d'Assirie, des Perses, des Mèdes, les républiques de la Grèce et de Rome en sont la preuve. Il n'y a pas huit cens ans d'intervalle entre le moment où ils quittèrent la vie sauvage, et les tems

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807. p. 211 *et* 212.

où parurent les plus grands hommes (1). Telle est du moins l'assertion de Villiam Jones, et ce fait peut lui être accordé sans lui donner le droit d'arriver à la conclusion qu'il en veut tirer.

« Nous n'avons pas », prétend-il, « de mo-
» numens historiques certains, ni même de
» tradition probable d'établissemens d'empi-
» res, de lois, de villes bâties, de com-
» merce, d'arts, de navigation, qui puissent
» faire remonter avec sûreté au seizième siècle
» avant Jésus-Christ. C'est dans ce court es-
» pace que l'on voit tous les empires s'élever,
» briller quelque tems et faire place à d'au-
» tres. De ce seizième siècle, qui appartient
» plus à la fable qu'à l'histoire, il y a 748 ans
» jusqu'au déluge, selon le texte Hébreu, et
» 1444 selon le samaritain; et c'est plus qu'il
» n'en faut pour que les familles des enfans
» de Noé se soient accrues peu à peu, aient
» inventé des arts grossiers, tels que l'his-
» toire des arts nous les montre vers le sei-
» zième siècle avant Jésus-Christ, et qu'elles

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 212.

» se soient répandues de proche en proche » dans les différentes contrées de la terre (1) ».

C'est ici qu'il faut nécessairement arrêter Villiam Jones qui s'égare évidemment. L'ignorance où il était des annales de la Chine l'a empêché de savoir qu'à l'époque où le texte Hébreu de la Genèse, le seul qui soit véritablement autentique et qui soit suivi presque généralement, place le déluge, c'est-à-dire, l'an 2349 avant l'ère Chrétienne, l'empereur Yao régnait à la Chine, qu'il y avait un grand empire au développement duquel huit cens ans avaient été nécessaires, non-seulement suivant la théorie de Villiam Jones, mais suivant l'histoire de la Chine elle-même. C'est ce que je démontrerai bientôt jusqu'à l'évidence. Il est donc faux selon l'histoire comme selon la géologie, que le déluge de Noé ait été universel. Le sistême si ridicule en lui-même, qui fait dériver la population universelle sur notre globe, de ce patriarche Hébreu, porte donc à faux, et l'on fait tort à la religion Chrétienne, si on veut l'appuyer sur un fait absurde.

---

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 212 *et* 213.

Je ne suivrai donc pas avec sir Villiam Jones les migrations de ces grandes familles ; mais il est cependant ici nécessaire d'en indiquer la marche afin de faire connaître son sistême entier. Selon lui, les descendans de Japet ou Iapet s'étendirent en Asie et en Europe, vers les deux mers, à l'orient et à l'occident. C'est d'eux que vient la race des Tartares; ils ne cultivèrent ni les sciences, ni les arts, et ne se servirent pas de lettres ; mais les dialectes de leur langue se multiplièrent et s'altérèrent à mesure que ces peuples s'augmentèrent et se divisèrent (1).

La postérité de Sem alla peupler l'Arabie et une partie de l'orient sur les bords de la Méditerranée. Les enfans de Cham ou Ham ne s'éloignèrent pas de leur première patrie ; ils fondèrent dans l'Iran la monarchie des premiers Chaldéens ; et, beaucoup plus industrieux que la postérité de Sem et de Japhet, ils inventèrent les lettres et les arts. Les premiers, ils observèrent et nommèrent les astres, calculèrent la période Indienne de 432000

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 213.

ans, formée de 120 fois le saros qui en avait 3600, et s'éloignèrent du culte du vrai Dieu. Ils inventèrent la mithologie, et firent servir les arts à créer de faux dieux. On observe sur ces assertions de Villiam Jones que le saros n'est, selon quelques auteurs (1), que de 18 ans; et qu'il est possible que la mithologie ne soit pas le résultat d'une invention formelle (2); car on sait que la plupart des religions n'ont été formées qu'avec le tems et peu à peu.

Les noms de ces pères des peuples se sont conservés dans plusieurs dialectes de l'orient; ceux de Cush, de Misr et de Rama, descendans de Cham, se trouvent sans changement dans le sanscrit, et sont très-révérés aux Indes. Ils établirent leurs colonies en Afrique et aux Indes, en Chine et au Japon. L'Egipte nommée terre de Mezraïm par les livres sacrés des Hébreux, et Misr par les Indiens, rappelle le nom de son fondateur. Une partie de

(1) Cités par Goguet, dans son Origine des sciences et des lois.

(2) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 213 *et* 214.

ces tribus ayant perfectionné l'art de la navigation, passa d'Egipte, de Phénicie et de Phrigie en Grèce et en Italie, ce qui est confirmé par toutes les histoires. Ils y trouvèrent quelques habitans épars qui avaient quitté l'Iran avant eux, et qui furent obligés d'abandonner le pays, ou de se réunir aux nouvelles colonies (1).

Une autre horde se dirigea vers la Scandinavie, où l'on retrouve encore des noms de l'orient; d'autres partant des sources de l'Oxus, et traversant le mont Immaüs, se répandirent dans le Cashgar et du côté de la Chine, où de tems immémorial les lettres ont été en usage et les arts cultivés. C'est ce qu'avoue Villiam Jones lui-même, qui poursuivant son sistême jusqu'au bout ne craint pas d'ajouter : et qui empêcherait de croire que quelques-unes de ces tribus plus entreprenantes, hazardèrent des voyages maritimes, et que, poussées par les vents, elles abordèrent à quelques îles, et de là au Mexique et au Pérou? On y a effectivement aperçu des traces d'une

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 214.

littérature

littérature informe et des idées de mithologie analogues à celles des Egiptiens et des Indiens. Et n'est-il pas singulier de retrouver au Pérou des fêtes du soleil nommées *Ramasitoa* et *Raymi*, lorsque l'on sait que le Sôleil se nommait *Ré* chez les Egiptiens, et que le Rama des Indiens n'est autre chose que Bacchus jeune, ou le Soleil ? ces *quipos* ou cordelettes nouées des Péruviens semblent avoir un grand rapport avec la courroie à soixante nœuds que Darius remit aux Scithes; et puisqu'il faut que l'Amérique se soit peuplée de quelque côté, il paraît que cette opinion doit être plausible pour ceux qui font sortir le genre humain d'une seule famille. Sans doute il serait utile pour l'histoire, d'étudier la langue de l'Amérique, et surtout celles du Mexique, du Pérou, et de quelques îles, et de les comparer avec celles des Indes ; on y découvrirait peut-être de nouvelles sources de lumières sur la filiation des peuples (1).

En exposant les idées de sir Villiam Jones sur les établissemens des différentes nations,

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 214 et 215.

je m'éloignerai de son plan ; et quoique les Indiens soient l'objet de son premier discours, je ne m'occuperai plus d'eux dans ce volume (1) afin de ne pas fatiguer l'attention du lecteur sur un objet duquel je viens de m'occuper à l'occasion du Bagavadam.

IV. *Opinions de Villiam Jones sur l'origine des Arabes.*

Art. 274. Les Arabes sont une des nations les plus anciennes dont l'histoire fasse mention ; mais faute de notions suffisantes, nous ne savons guère ce qu'ils étaient avant le Mahométisme ; la race la plus pure de cette nation se disoit descendue de Jutan, fils d'Héber, quatrième patriarche depuis le déluge de Noé ; elle ne fut pas toujours errante dans le désert ; elle eut des lois, des villes et des rois, et en donna même à Babilone ; les tribus issues d'Ismaël furent moins sédentaires ; parcourant les déserts de Pharan avec leurs troupeaux, elles restaient dans chaque station

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 215 *et* 216.

jusqu'à ce que ces troupeaux n'y trouvassent plus de pâturages. Attaqués plusieurs fois, les Arabes n'ont jamais été entièrement soumis; ils ont conservé leur indépendance et leur caractère primitif. Ceux qui habitaient les bords de la mer Rouge commerçaient avec les Indes, et échangeaient les marchandises de l'orient contre celles de l'occident; leur pays leur fournissait l'encens et les aromates, et ce fut un des principaux présens qu'offrit à Salomon, Belkis, reine de Saba, au pays des Sabéens et des Homérites, races les plus distinguées des Jutanites. On peut voir sur ces deux races les notes de M. Langlès sur les Hémiarites et les Koraïchites, page 20 (1).

Quant à la religion des Arabes, il paraît qu'abandonnant bientôt celle qu'ils avaient reçue des patriarches, ils s'adonnèrent au sabéisme ou culte des astres; on pourrait même le faire remonter chez eux au tems de Nachor, quatre générations après Héber. Avant Mahomet, la classe la plus éclairée ne reconnaissait qu'un dieu; mais la masse du

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 216 *et* 217.

peuple était idolâtre, et sa religion semblerait avoir quelque rapport avec celle des Indous. L'idole Vudd des Arabes ressemble beaucoup au Bouddha des Indes (1).

La vie errante que menait la plus grande partie des Arabes, ne leur permettait guère de se livrer aux sciences et aux arts dans lesquels ils se sont distingués depuis ces anciens tems; ils ont cependant toujours eu des orateurs et des poëtes d'une imagination brillante et féconde. Albert Schultens, et quelques Hollandais de l'université de Leyde (Erpénius, Golius, Édouard Pocock, sur lesquels on peut voir les notes de M. Langlès), auxquels on doit tant pour la connaissance de l'Arabe, ont publié d'anciennes élégies Arabes; mais on n'est pas très-certain de leur époque, ni même qu'elles soient antiques (2).

Ce peuple écrivait très-peu; les vers et les histoires passaient probablement de bouche en bouche, et se conservaient par la tradition. On ne sait que peu de chose des anciennes lettres Arabes,

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 217.

(2) *Id.* p. 217 *et* 218.

et peut-être les caractères cursifs des momies sont-ils des lettres arabes *musnades*, qui avaient rapport, selon quelques-uns de leurs auteurs, aux planètes et aux talismans. On peut encore voir à ce sujet les notes de M. Langlès (1).

Tout le monde sait que l'Arabe est très-riche, quoiqu'il manque des mots composés qui font la richesse de plusieurs autres langues; celle-ci les hait et en a très-peu. Presque toutes les racines sont de trois lettres, et vingt-huit lettres suffisent pour donner vingt-deux mille élémens du langage. Malgré cette abondance un peu effrayante, sir Villiam Jones engage beaucoup à étudier cette langue, et promet que l'on peut facilement en apprendre assez pour en retirer beaucoup de fruit (2).

On ne connaît guère mieux les mœurs des anciens Arabes que leur littérature; elles devaient être assez douces, si l'on en croit ce que disent leurs poëtes. Les peuples de l'Yémen, plus cultivés que ceux du reste de l'A-

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 218.

(2) *Id. ibidem.*

rabie, aimaient la musique; ils avaient des espèces de jeux solennels, qui outre quelque rapport avec les olimpiques, avaient encore celui d'être célébrés par les poëtes. Ce sont là presque tous les monumens antiques, ou supposés l'être, qui nous restent des Arabes. On a conservé peu de notions de leur ancienne architecture. L'époque de la construction de la Kabah, ou maison sacrée de la Mecque, n'est pas connue; mais elle est antérieure à Mahomet. Voyez les notes des Recherches Asiatiques traduites en français, sur la Kabah, la Mecque, Médine, dont les noms viennent du culte de la Lune, et sur les Pirées (1).

V. *Opinions de Villiam Jones sur l'origine des Tartares.*

Art. 275. Si l'ancienne histoire des Arabes nous est peu connue, celle des Tartares ou Tâtars, car c'est, dit-on, leur véritable nom, nous l'est encore moins. De tous les tems, ils furent indépendans. La Scithie qui fesait par-

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 218 *et* 219.

tie de la Tartarie moderne, défendit et maintint sa liberté contre les Perses, les Macédoniens et les Romains; il est vrai que souvent ils ne fesaient que fuir devant l'esclavage, et s'enfoncer dans des pays impraticables aux armées des conquérans; mais depuis ils le sont devenus eux-mêmes. Leurs hordes innombrables et féroces ont inondé l'Asie, et porté partout le ravage. Au commencement du treizième siècle, Gengiskan fonda l'empire des Mogols ou Tartares, l'un des plus vastes de l'Asie; il commença la conquête de cette partie du monde, et ses enfans l'achevèrent. A cette époque, ces peuples prirent le nom de Tartares, ce qui est assez singulier; car ce n'était que celui d'une petite horde subjuguée par Gengiskan, et les vaincus, comme l'observe d'Anville, donnèrent leur nom aux vainqueurs (1).

L'antiquité nous apprend peu de choses de cette nation; habitant un pays assez semblable à l'Arabie, il paraît qu'elle menait une

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 219.

vie pareille à celle des Arabes. Quoique ces peuples fussent d'une autre origine, ils étaient chasseurs et pêcheurs, et avaient du goût pour l'étude des plantes et des minéraux, et surtout pour la magie. Le culte des idoles est très-ancien dans ce pays, et l'on en a retrouvé en Sibérie. Sir William Jones croit cependant, d'après l'histoire chronologique des Tartares, faite au quatorzième siècle, par Khodjakraschid, ouvrage précieux, qui se trouve à la bibliothèque impériale, qu'ils furent d'abord théistes, et qu'ils adorèrent ensuite le Soleil; mais il ne partage pas l'opinion de Bailli, qui les fait inventeurs de ce culte, et il ne pense pas non plus que ce soit sur le plateau de la Tartarie que l'on doive aller chercher le berceau des sciences et des arts. Il paraît qu'ils s'en occupaient encore moins que les anciens Arabes, et qu'ils auraient craint que ces amusemens de l'esprit n'eussent amolli leur courage. S'il se trouva parmi eux un prince philosophe, un Anacharsis, qui voulut répandre dans son pays les lumières qu'il avait acquises chez les Grecs, il n'eut qu'à se repentir de son entreprise, et ils le tuèrent pour éviter

les innovations (1). Ces objections de Villiam Jones paraissent mal fondées. Anacharsis, qui fut à Athènes 590 ans avant l'ère Chrétienne, ne vint chez les Grecs que pour perfectionner ses connaissances et non pas seulement pour en acquérir. Il critiqua avec beaucoup de justesse les lois de Solon, et long-tems avant Solon, les Scithes Nomades étaient en grande réputation pour leur simplicité, leur frugalité, leur tempérance et leur justice. Homère les appelle « la nation très-juste »; on sait qu'ils prétendaient être le plus ancien peuple de la terre, et je développerai leurs idées à ce sujet dans la suite de cet ouvrage. Le bon sens d'Anacharsis, son profond savoir et sa grande expérience, le firent passer pour un des sept sages de la Grèce. Il avait écrit en vers sur l'art militaire, et avait fait un traité des lois des Scithes (2). Diogènes Laërce nous apprend en effet qu'Anacharsis, de retour en

---

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 220.

(2) Les vies des hommes illustres de Plutarque, traduites par Dacier. Paris 1721, t. 1, p. 373, note de M. Dacier sur la vie de Solon.

Scithie, ayant paru vouloir changer les lois de son pays, et y introduire celles de la Grèce, fut tué d'un coup de flèche dans une partie de chasse par son frère Caduidas roi de Scithie. En mourant il se plaignit de ce qu'après être sorti sain et sauf de la Grèce par le moyen de l'éloquence et de la philosophie, il était venu succomber dans sa patrie aux traits de l'envie (1). Ces détails prouvent que dès l'an 590 avant l'ère Chrétienne, la Scithie avait des rois et des lois qu'elle ne vouloit pas changer pour celles de la Grèce. Il aurait été effectivement ridicule qu'une monarchie adoptât des maximes républicaines. Il n'y a rien là qui prouve que les sciences et les arts leur fussent étrangers.

C'est précisément ce dont convient Villiam Jones, en avouant que l'on pourrait croire, d'après différens instrumens déterrés en Tartarie et en Sibérie, que ces peuples ne furent pas étrangers aux arts. Ces instrumens, ajoute-t-il, peuvent avoir été fabriqués par les Tar-

---

(1) Les vies des plus illustres philosophes de l'antiquité, traduites du grec de Diogène Laërce. Amsterdam 1761, t. 1, p. 72 *et* 73, vie d'Anacharsis.

tares ; mais ils peuvent aussi l'avoir été, selon lui, par les Romains et les Chinois, qui y envoyèrent des ambassades ; ceux-ci au dixième siècle, et les Romains au sixième (1). Cette observation de Villiam Jones est indigne d'un savant tel que lui, et prouve qu'il doit être consulté avec précaution sur les pays qui ne sont pas les Indes. Nous connaissons les instrumens des Romains et des Chinois, qui ne peuvent être confondus avec ceux des Tartares ; et les Romains, dont le nom n'a pas même été prononcé par Hérodote qui parle fort au long des Scithes, sont un peuple évidemment moderne par rapport aux Scithes.

Le grand rempart à l'orient de la mer Caspienne est, selon Villiam Jones, presque le seul monument qui reste en Tartarie. On ne connaît pas l'époque de sa fondation, à moins de croire avec les Musulmans, qu'il fut construit par Gog et Magog, auxquels les orientaux attribuent plusieurs grandes entreprises. Il est vrai que les histoires Tartares placent leur premier héros quatre mille ans avant

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 221.

Gengiskan, né l'an 1164 de notre ère, ce qui remonterait même au-delà de Gog et de Magog. Le père Visdelou combat cette haute antiquité, et met le premier roi des Huns, partie des Tartares d'aujourd'hui, à l'an 1127 avant Jésus-Christ (1), ou plutôt avant l'ère Chrétienne. Mais quoiqu'en dise Villiam Jones d'après ce jésuite, M. de Guignes a très-bien prouvé que les Tartares sont aussi anciens que les Chinois (2), et il ne laisse aucun doute à cet égard.

Ce que nous avons d'ouvrages Tartares étant postérieur à Mahomet, et mêlé d'opinions Arabes, ne peut pas servir à fixer nos idées sur l'ancienne littérature de ce peuple. Il est plus que probable aux ieux de M. Jones, qu'il n'en avait pas. Une partie de la nation suivant cet ennemi de l'antiquité des nations Asiatiques, n'avait pas d'écriture; Gengiskan et Tamerlan ne savaient pas lire (3). C'est ce qu'il est

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 221.

(2) Histoire générale des Huns. Paris 1756, t. 1, partie 2, p. 13 et suivantes.

(3) Archives littéraires du 31 août 1807, p. 221.

difficile de croire ; et ce que je vais continuer de dire d'après Villiam Jones suffira pour prouver que les Tartares écrivaient et lisaient dans les tems les plus anciens.

Il paraît cependant, ajoute M. Jones, qu'il y avait dans le Katai des caractères nommés *dulberdjyn*, qui avaient rapport avec le dévénagari des Indous ; on parle aussi des caractères *oighour*, sans avoir là-dessus rien de bien positif. Les langues de la Tartarie ont une origine différente de celles de l'Inde et de l'Arabie, et n'y ressemblent pas. Ayant existé long-tems sans avoir été fixées par l'écriture, elles ont dû varier souvent ; mais à présent elles paraissent plus stables, et ont l'avantage des langues écrites. Le Mantcheou devient très-utile et même nécessaire, lorsque l'on veut connaître à fond l'histoire de la Chine. Depuis que les Tartares s'en sont emparés, ils ont pris du goût pour la littérature, ils protègent les savans, et font traduire tous les livres Chinois ; ce sera de nouvelles mines à fouiller. Le Tartare-mantcheou n'est pas, à ce que l'on dit, très-difficile ; plusieurs missionaires l'ont étudié avec succès (1), et la

(1) Archives littér. du 31 août 1807. p. 221 *et* 222.

grammaire qu'en a publiée le P. Amiot (1) le prouve assez bien. Nous devons à M. Langlès une nouvelle édition de cette grammaire perfectionnée et un dictionnaire de cette langue, qui pourront devenir très-utiles. Le même savant a aussi donné un alfabet Tartare imprimé en caractères mobiles, par M. Marcel, avec une grande élégance (2).

Au reste on trouvera une excellente description de la grande Tartarie dans l'Histoire générale des Huns par M. de Guignes, Paris 1756, tome 1, partie 2, au commencement du volume. L'ancienne histoire de la Tartarie s'y trouve ensuite, et je crois que c'est là qu'il faut la chercher plutôt que dans Villiam Jones. Il sera cependant utile de comparer leurs récits surtout lorsqu'ils n'auront pas suivi la même tradition. J'en donnerai un exemple ci-après (*art.* 281) en parlant d'une nation particulière des Tartares. Ceux qui refusent d'en croire le savant et malheureux Bailli sur

(1) Mémoires concernant l'histoire des Chinois; par les missionaires de Pé-kin. Paris 1787, tom. 13 pag. 39.

(2) Archives littéraires du 31 août 1807, p. 222.

l'origine du genre humain par les Tartares, seront peut-être mieux persuadés par l'habile naturaliste M. Blumenbach, qui après avoir distingué cinq races dans l'espèce humaine, ajoute (1) : « Toutes les raisons phisiologiques doivent faire regarder la race du Caucase comme la souche des autres, ou du moins comme la race moïenne entre les cinq races principales ; les deux races extrêmes dans lesquelles elle a dégénéré, sont, d'un côté, la race Mogole, et de l'autre, l'Éthiopienne ; les deux autres forment la transition de la race moïenne aux extrêmes ; l'Américaine conduit à la Mogole, et la Malaie à l'Éthiopienne.

» Voici quelle est mon idée », ajoute-t-il. » Les peuples dispersés dans les différentes parties du monde, ont, d'après l'influence plus forte ou plus longue des différens climats et des autres causes de dégénération, éprouvé des effets différens. Ou ils se sont éloignés davantage de la figure primitive de

(1) Manuel d'histoire naturelle, traduit de l'allemand de J. Fr. Blumenbach, par Soulange Artaud. Metz 1803, t. 1, p. 77 et 78.

» la race moïenne, ou ils s'en sont plus rap-
» prochés. Les Jacutes, par exemple, les
» Kosaques, les Esquimaux et les autres peu-
» ples de la race Mogole qui habitent sous
» les pôles, sont dégénérés d'une manière
» frappante de la beauté de la race moïenne,
» tandis qu'au contraire la race Américaine
» s'en rapproche davantage, quoique plus
» éloignée du Caucase, mais habitant sous un
» climat plus tempéré. Ce n'est que dans la
» partie la plus septentrionale de l'Amérique,
» c'est-à-dire à la Terre de Feu, que cette
» race retombe encore dans la conformation
» de la race Mogole. Il en est de même de la
» race Ethiopienne, sous le ciel brûlant de
» l'Afrique, elle a passé à l'autre extrême
» dans la gradation des variétés de l'espèce
» humaine, tandis que dans la nouvelle Hol-
» lande et dans les nouvelles Hébrides, où
» l'air est beaucoup plus doux, elle passe à
» la race Malaie.

» Je n'ai pas besoin », dit-il encore, « de
» parler de l'influence que peut avoir aussi le
» mêlange de différentes races qui se rencon-
» trent dans leurs émigrations ».

On peut voir dans l'ouvrage même de M.

Blumenbach, regardé aujourd'hui comme classique, la description de chacune de ses cinq espèces, avec leur portrait fort bien gravé.

VI. *Opinion de sir Villiam Jones sur l'origine des Chinois.*

Art. 276. Ce que je viens de dire des Tartares, me conduit naturellement à parler des Chinois, nation la plus nombreuse de la terre, et en même tems la plus faible. Les Tartares l'ont soumise toutes les fois qu'ils l'ont attaquée, et des empereurs de cette nation sont encore sur le trône de la Chine. Ce n'est pas par ce nom, que les Chinois désignent leur propre pays; ils s'appellent le peuple de Han, dinastie qui régnait deux cens et quelques années avant l'ère Chrétienne, et qu'ils aimaient beaucoup. Ils nomment aussi leur empire Tschoun-koun, ou le royaume du milieu de la terre, désigné par un parallélogramme coupé en deux parties égales par une ligne; et pleins de l'idée que leur pays est au-dessus de tout, ils l'appellent encore « tout ce qu'il y a » de plus précieux sur la terre (1) ».

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 222 *et* 223.

On a souvent discuté pour savoir quel nom les anciens donnaient à la Chine ; mais il paraît, et c'est l'opinion du géographe d'Anville et de M. Gosselin, qu'ils ne les connaissaient pas. Ptolémée est le seul géographe qui parle des *Sinæ*, et d'après les relèvemens de longitude et les autres rapprochemens, il est clair que ce n'est point la Chine qu'il entend, et que l'on doit placer les *Sinæ* ou dans le royaume de Siam, selon M. Gosselin, ou dans la Cochinchine selon d'Anville, qui observe que l'on y retrouve presque sans altération le nom des *Sinæ*. Ce peuple ancien et curieux par ses mœurs, ses institutions, et cette immobilité dans les connaissances humaines où il paraît être resté à la même place depuis nombre de siècles ; ce peuple inconnu aux anciens ou du moins à ceux à qui nous donnons ce nom, et qui n'est jamais sorti de ses limites, est depuis long-tems l'objet des recherches des modernes. Comme il est le sujet de cette partie de mon ouvrage, je rechercherai ici jusqu'à quel point on l'a trop élevé ou trop rabaissé ; et suivant d'abord le plan de Villiam Jones, je ne m'occuperai que de « l'origine du peuple qui gouverna long-tems

» la Chine avant la conquête des Tartares (1) ».

Les opinions sont très-partagées sur ce sujet ; et il y en a quatre principales (2).

1°. Quelques auteurs, et surtout les Chinois, les disent autochthones.

2°. Les missionaires les croient issus de la même souche que les Hébreux et les Arabes.

3°. M. de Pau les fait venir des Tartares descendus du mont Immaüs.

4°. Et enfin les brames disent que ce sont les Indous de la caste militaire, qui abandonnèrent leur pays pour s'établir dans d'autres contrées. C'est à cette dernière opinion que s'arrête sir Villiam Jones, et ce qu'il trouve dans les ouvrages Indiens, et surtout dans les instituts de Ménou, semble le confirmer. Ce législateur qui vivait, à ce qu'il paraît vers le dixième ou le onzième (3) siècle avant Jésus-Christ, nomme les Tschinas parmi les tribus

---

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 223.

(2) *Id. ibidem.*

(3) Le texte dit le *quinzième*. Il est clair que c'est une faute. J'en ai déjà corrigé d'autres semblables assez graves, mais évidentes.

qui abandonnèrent peu à peu les préceptes des Védas. Il s'agit de savoir si ces Tschinas sont les Chinois ; c'est bien, il est vrai, l'opinion des plus habiles pandits de l'Inde ; mais quoiqu'ils montrent sur les cartes la Chine comme le pays où furent s'établir les Tschinas qui se séparèrent des brames, et qu'ils disent que les anciennes idoles Chinoises ont des rapports avec les dieux des Indes, malgré toutes ces autorités, dis-je, on peut soupçonner les Indous d'un peu d'amour-propre national, et de vouloir ôter à l'antiquité des Chinois ce qu'ils voudraient ajouter à la leur, en les fesant descendre des Indiens (1).

Il paraît cependant, même d'après des auteurs Chinois, ainsi que le prétend M. Jones d'après lequel je parle dans tout cet article, que l'empire de la Chine n'était pas encore formé lorsque les lois de Ménou furent recueillies, et qu'il était encore au berceau au douzième siècle avant Jésus-Christ. Confucius lui-même assure que, faute de renseignemens, on ne peut remonter, sans risquer de

---

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 224.

se perdre dans les fables, au-delà de la troisième dinastie des empereurs de la Chine, qui régnaient vers le onzième siècle. On sait d'ailleurs qu'au milieu du troisième siècle avant Jésus-Christ, l'empereur Hoang-ti, le même que j'ai appelé (*art.* 198) Tsin-chi-hoang-ti, fit brûler tous les livres et les documens historiques que l'on put trouver : il n'en échappa que des lambeaux ou plutôt des morceaux; car alors on écrivait sur du bois. Quatre-vingt-dix-sept ans avant Jésus-Christ, Sé-ma-tsien, que j'ai appelé Ssé-ma-tsien (*art.* 199), le père de l'histoire chez les Chinois, tenta de la rétablir d'après les traditions des vieillards, quelques passages des livres moraux de Confucius, et de Mencius, et des fragmens à moitié brûlés. Si cela est vrai, que devient la prétendue antiquité des Chinois? Ce ne fut qu'au huitième siècle avant Jésus-Christ, que s'établit dans le pays de Chen-si, le petit royaume de Tchin, qui donna son nom à une dinastie odieuse. Selon les auteurs orientaux, on distingue deux Tschin, le Tschin proprement dit, et le Mahatschin ou grand Tschin, dix fois plus grand que l'autre. On pourrait donc croire avec assez de fondement, que les

Tschinas dont parle Ménou, s'étendirent peu à peu dans la Chine, et que mêlés aux Tartares venus de l'Immaüs, ils fondèrent l'empire Chinois (1).

En considérant bien la religion des Chinois, continue Villiam Jones pour fortifier cette conclusion, on lui trouve beaucoup de rapport avec celle des Indous, surtout dans son ancien culte. Les dieux de ces pays ont les mêmes généalogies et des avantures pareilles; et si leurs noms sont différens, on peut l'attribuer à la difficulté qu'ont les Chinois de prononcer certaines lettres, telles que la consonne *r* qu'ils n'ont pas dans leur langue, ce qui les aura forcés de changer ou d'altérer les noms; mais je laisse aux orientalistes à décider si Yao, cinquième descendant de Fohi, est le même que Drouhia, cinquième descendant de Bouddha. Leurs histoires ont du reste beaucoup d'analogie : on en découvre autant dans plusieurs usages de ces peuples; leurs calculs astronomiques se ressemblent; ils ont les uns et les autres la grande période de

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 224 *et* 225.

quatre cens trente-deux mille ans. Ils rendent les mêmes honneurs aux morts, et célèbrent de la même manière, ou à-peu-près, par des jeûnes et des fêtes, les solstices et les équinoxes. On pourrait aussi remarquer leur prédilection pour le nombre 9, et leur horreur pour le rouge, traditions qui leur sont restées des Tschinas, et que Ménou a consacrées dans ses lois, où il défend la couleur rouge aux Brames. M. F. C. observe sur ce sujet à Villiam Jones qu'il ne conçoit pas comment il se trouve que presque toutes les divinités de l'Inde sont vêtues de rouge dans un ouvrage de mithologie peint par un Brame, et que ce même M. F. C. a eu entre les mains. Peut-être est-ce un rouge particulier que défend Ménou (1).

Quoi qu'il en soit de cette difficulté, il semble prouvé aux ieux de Villiam Jones, que les Chinois et les Indiens sont d'une même race, mais qui a changé par la suite des tems, surtout pour les Chinois, qui se sont mêlés avec les Tartares. Les Japonais ont aussi la

---

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 226.

même origine, toujours selon le même auteur, et malgré leur mélange avec les Tartares, ils ont conservé des ressemblances avec les Chinois et les Indiens dans leur religion et dans les caractères de leur écriture qui sont les mêmes que ceux des Chinois. Les Indiens dont ils descendent, étaient des tribus plus à l'est que celles des Tschinas (1).

Ces caractères dont je viens de parler, et dont le nombre effraie lorsque l'on veut apprendre le Chinois, sont bien des hiérogliphes, mais fort différens de ceux des Egiptiens. Ceux-ci n'avaient qu'un rapport de convention, et souvent éloigné, avec ce qu'ils signifiaient, tandis que les caractères Chinois représentaient originairement les objets mêmes, comme l'espèce d'écriture des Mexicains; les formes se sont altérées, et les lettres ont été, ainsi que la langue, pendant long-tems, dans une fluctuation continuelle; on les a multipliées par des combinaisons et des métaphores, pour exprimer les idées composées, eelles dont les objets ne tombent pas

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 227.

sous les sens. Mais le nombre des clés radicales de la langue écrite n'est pas très-considérable, et il n'y en a que deux cens quarante-trois, qui fournissent, il est vrai, près de quatre-vingt mille combinaisons. Cette langue, au reste, peut être apprise comme une autre, malgré les difficultés de l'écriture. Plusieurs missionaires Français passent pour des auteurs élégans en Chinois, et conservent à notre nation l'avantage que lui avaient procuré les Duhalde, les Parennin, les Fourmont et les Deguignes, d'être celle de l'Europe qui possède le mieux cette langue que les Français ont les premiers étudiée avec succès (1).

Tel est l'extrait des opinions de Villiam Jones sur l'origine des Chinois, par un critique qui paraît avoir lui-même adopté presque toutes ces opinions. Afin de pouvoir mieux les juger, voyons ce qu'en dit un savant très-exercé sur tout ce qui regarde la Chine, l'habile traducteur M. Castéra, qui n'est nullement d'accord avec le président de la société de Calcutta, et qui m'a paru le combattre avec

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 227 et 228.

avantage. Je me permettrai quelquefois de fortifier et développer ses raisonnemens pour en mieux faire sentir la justesse.

VII. *Opinion de M. Castéra sur l'origine des Chinois.*

Art. 277. L'origine des anciens peuples nous est cachée ; et il est sans doute bien difficile de soulever quelque coin du voile épais qui la couvre. Ceux même d'entr'eux qui sont le plus renommés pour leur sagesse, ne nous offrent, sur les commencemens de leur histoire, que des traditions incertaines, auxquelles ils mêlent toujours des allégories inintelligibles ou des fables absurdes. Mais quelqu'obscures que nous semblent ces allégories, quelque bizarres, quelque diverses même que soient ces fables, le souvenir d'un renouvellement presqu'entier de la race humaine, n'en a pas moins été constant, moins uniforme, chez les nations les plus anciennes que nous connaissions (1).

(1) Voyage dans l'intérieur de la Chine, par Macartney, traduit par J. Castéra. Paris 1804, t. 1, p. 11 et 12.

A cette universalité de témoignages qui ne permettent guère de douter du fait qu'ils appuient, se joignent des preuves qui le démontrent. Les phisiciens qui ont observé et scruté le globe, ont reconnu, dans plusieurs de ses parties, des traces d'un déluge ou de quelqu'autre grande catastrophe qui en a changé la surface. Les astronomes ont trouvé que, dans les tems voisins de l'époque où l'on place cette catastrophe, leur science était trop bien connue pour ne pas être l'héritage d'un peuple antérieur, qui l'avait encore beaucoup mieux possédée. Enfin les philosophes jugent que la religion, la morale, la politique, les arts les plus utiles à la société, et même les arts d'agrément, s'élevaient dès lors à un point de perfection qui annonce une civilisation de plusieurs milliers d'années (1).

Mais quel était ce peuple? et où habitait-il? voilà ce que l'on a cherché, et ce que l'on cherchera peut-être toujours en vain. L'art de déchiffrer les hiérogliphes, ou le recouvre-

---

(1) Voyage dans l'intérieur de la Chine, par Macartney, traduit par J. Castéra. Paris 1804, t. 1, p. 12.

ment de quelques livres Persans, Indiens ou Chinois, plus anciens que ceux que l'on a déjà, seraient fort utiles pour dévoiler une partie de l'histoire de ces tems reculés. Sans adopter, ni combattre l'opinion de l'ingénieux, savant et malheureux Bailli, qui fait descendre les sciences des plateaux de la Tartarie, j'ose ne pas m'en rapporter à tout ce que Moïse raconte des tems antédiluviens. Je suis bien éloigné, dit toujours M. Castéra, de nier le déluge dont parle Moïse : mais il me semble qu'en mettant de côté le miracle de l'arche, on peut croire que tandis que Noé et ses enfans se sauvaient sur le mont Ararat, quelques autres familles trouvaient aussi un refuge sur les autres points de la terre les plus élevés (1). On peut même croire, et c'est ce qu'il y a de plus vraisemblable, que ce déluge n'a été que partiel et qu'il n'a pas couvert toutes les parties de notre globe.

Sans doute le législateur des Hébreux dût

---

(1) Voyage dans l'intérieur de la Chine, par Macartney, traduit par J. Castéra. Paris 1804, t. 1, p. 12 *et* 13.

beaucoup de connaissances aux prêtres d'Egipte ; telles, par exemple, selon M. Castéra, que celle de la poudre à feu, qui, probablement, lui servit pour montrer le buisson ardent, pour fendre un rocher, pour faire engloutir dans la terre Coré, Datan et Abiron, comme elle servit ensuite à Josué pour renverser les murailles de Jéricho. Mais il paraît qu'il n'avait pas pénétré tous leurs mistères, ou qu'il voulut donner à son peuple des notions historiques, différentes de celles de ses anciens maîtres (1). Il est même possible qu'Esdras qui ajouta plusieurs noms propres au texte de Moïse, comme cela est reconnu, y ait joint encore le commencement de la Genèse qui est l'extrait des traditions Chaldéennes que son séjour à Babilone lui avait apprises.

Certes, dit encore M. Castéra, je ne me fie pas davantage à ce que les Chinois disent des siècles qui ont précédé ou immédiatement suivi le dernier bouleversement du globe ter-

(1) Voyage dans l'intérieur de la Chine, par Macartney, traduit par J. Castéra. Paris 1804, t. 1, p. 13.

restre ; mais, comme c'est sur cette nation que j'écris, je rapporterai brièvement les traditions qu'elle conserve. Parlons d'abord de son origine (1).

Les Chinois prétendent être issus d'une race originaire du pays qu'ils habitent ; et peut-être sont-ils fondés à le croire, puisque leurs annales, leurs lois, leurs mœurs, semblent prouver qu'ils ne sont point venus d'une autre contrée. Ils appellent ordinairement leur pays *Chum-coue*, c'est-à-dire, l'empire du milieu, et quelquefois *Tien-hia*, ce qui signifie, tout ce qui est bon sous le ciel (2).

Quoi qu'il en soit de cette prétention des Chinois, plusieurs écrivains Européens rejettent cette opinion : mais ils diffèrent entr'eux sur l'origine qu'ils attribuent aux Chinois.

Il en est qui veulent que ce peuple ait eu pour aïeux les Egiptiens, et que ses empereurs ne soient que les anciens rois de Thèbes et de Memphis (3).

---

(1) Voyage dans l'intérieur de la Chine, par Macartney, traduit par J. Castéra. Paris 1804, t. 1, p. 13 *et* 16. Les pages 14 *et* 15 sont omises dans le texte.

(2) *Id.* p. 16.

(3) *Id. ibidem.*

L'érudit évêque d'Avranches, Huet, et le disert académicien Mairan, ont courageusement soutenu que Sésostris était parti d'Egipte avec une armée de trois à quatre cens mille combattans, et avait parcouru trois ou quatre mille lieues de pays, pour aller envahir la Chine. Mais Sésostris monta sur le trône 1626 ans avant l'ère Chrétienne; et tandis qu'il régnait en Egipte, Tay-you, connu aussi sous le nom de Tchoung-tsoung, et septième prince de la dinastie des Chang, était empereur de la Chine (1). Or l'histoire de la Chine ne disant pas un mot de la conquête prétendue de Sésostris, doit au moins balancer l'assertion de Huet et de Mairan, qui n'est appuyée sur le témoignage d'aucun auteur ancien.

Le célèbre Deguignes, mieux instruit de l'histoire orientale que ces deux écrivains modernes, n'a pas eu précisément la même idée qu'eux; mais il a pensé aussi que les Egiptiens avaient conquis la Chine; il a cru avec le Jésuite Prémare, que l'empereur Ou-ouang, fondateur de la dinastie des Tcheou, qui monta

(1) Voyage dans l'intérieur de la Chine, par Macartney, traduit par J. Castéra. Paris 1804, t. 1, p. 16 *et* 17.

sur le trône 1122 ans avant l'ère Chrétienne, était venu des bords de la mer Rouge. Le Jésuite Prémare savait, dit-on, très-bien la langue Chinoise, qui est si difficile à apprendre : mais ses collègues lui ont reproché de s'être étayé d'écrivains Chinois peu accrédités, et d'avoir cherché à se distinguer par des sistêmes bizarres. Ou-ouang était né roi ou prince de Si-pé. Il prit les armes à la sollicitation des autres feudataires de l'empire, pour chasser le dernier empereur de la race des Chang, dont la barbarie révoltait le peuple (1). Son histoire n'a pas le moindre rapport avec celle des Egiptiens.

Je n'en dirai pas davantage pour combattre un homme aussi instruit dans les langues orientales, que celui dont je viens de rapporter l'assertion ; j'observerai seulement ici que cette assertion est peut-être une nouvelle preuve que la science sert quelquefois à égarer ceux qui la possèdent. Les écrivains qui, comme le savant Deguignes, ont trouvé de la

(1) Voyage dans l'intérieur de la Chine, par Macartney, traduit par J. Castéra. Paris 1804, t. 1, p. 17.

ressemblance entre des hiérogliphes Egiptiens et quelques caractères Chinois, doivent-ils en conclure que les habitans des rives du Nil et ceux qui boivent les eaux du fleuve Jaune, aient été le même peuple ? On a judicieusement réfuté cette opinion, en observant que longtems avant d'inventer l'écriture alfabétique, les hommes s'étaient servi de simboles et d'hiérogliphes pour se communiquer leurs idées ; et que quand ces simboles et ces hiérogliphes étaient destinés à faire connaître les mêmes objets chez des nations qui n'avaient aucun rapport entr'elles, ils devaient souvent se ressembler. Un pareil concours dans la manière de conserver les peusées, dit Varburton (1), doit être considéré comme la voix unanime de la nature, parlant aux conceptions grossières des hommes (2).

A cette observation, j'en ajouterai une autre. Lorsque les hommes se sont liés par le

(2) Essai sur les hiéroglyphes des Egyptiens, traduit de l'Anglais. Tome premier, p. 46.

(2) Voyage dans l'intérieur de la Chine, par Macartney, traduit par J. Castéra. Paris 1804, t. 1, p. 17 et 18.

commerce, et certes, tout nous prouve qu'ils l'ont été très-anciennement aux deux extrémités de la terre ; alors, dis-je, ils ont dû souvent emprunter les uns des autres, des figures hiérogliphiques plus ingénieuses, plus délicates, plus vraies, que celles qu'ils avaient d'abord employées (1). Au reste, M. Néédham, qui avait cru expliquer une inscription Egiptienne par des caractères Chinois, a été combattu victorieusement par M. Deguignes luimême, et par le père Amiot. Ce dernier ajoute seulement « qu'il ne faudrait pas renoncer » absolument à ces recherches ; que l'on pour- » rait examiner si dans ces caractères hiéro- » glipho-mistiques (des Egiptiens), il ne s'en » trouverait pas qui pussent être rapportés aux » caractères Chinois ; et que les lumières que » l'on tirerait des uns aideraient à expliquer » les autres (2) ».

Ce n'est point d'après de semblables preu-

(1) Voyage dans l'intérieur de la Chine, par Macartney, traduit par J. Castéra. Paris 1804, t. 1, p. 18 *et* 19.

(2) Mémoires concernant l'histoire des Chinois. Paris 1797, tome 1, préface, p. x.

ves, mais d'après l'autorité de la Bible, que des missionaires, parmi lesquels on distingue le docte et sage Amiot, croient que les Chinois ont fait partie de la famille de Noé, et sont sortis des plaines de Sennaar, pour aller défricher les provinces de Ho-nan et de Chensi. Le Sennaar est, dit-on, la même chose que la basse Ethiopie. C'est-là que, selon la Genèse, fut bâtie la tour de Babel, et qu'eurent lieu la confusion des langues et la dispersion des peuples (1). Toutes ces idées puisées par Esdras chez les Chaldéens, n'ont aucun rapport avec les anciennes traditions de la Chine.

D'autres missionaires, plus hardis ou plus sistématiques, ont avancé que les Chinois n'étaient qu'une colonie de Juifs, qui avaient apporté toutes leurs connaissances dans l'orient de l'Asie; comme si la race Hébraïque avait jamais cultivé les arts et pratiqué la morale pure qui, depuis près de cinq mille ans, sont pour la Chine un double titre de gloire! Mais ces missionaires ont en vain cher-

(1) Voyage dans l'intérieur de la Chine, par Macartney, traduit par J. Castéra. Paris 1804, t. 1, p. 19.

ché à s'étayer de l'*Y-king*, le premier des livres sacrés des Chinois. Cet Y-king contient l'explication des fameux Koua de Fo-hi par Oueng-ouang, explication enrichie des remarques de Tcheou-koung et de ce sage Koung-tsée, que les Européens appellent Confucius. L'empereur Kang-hi a fait sur ce livre un commentaire, auquel les premiers savans de la Chine ont travaillé plus de cinquante ans. Tous les efforts des missionaires dont je viens de parler, pour trouver dans l'Y-king jusqu'aux mistères de la religion Chrétienne, ne leur ont procuré que le triste honneur d'être désignés sous le nom de missionaires Yking-uistes (1).

Les prêtres d'une religion bien plus ancienne que celle des missionaires, les Brames, énoncent à l'égard des Chinois, une opinion fondée sur des livres écrits depuis plus de trente-trois siècles. Selon ces Brames, les Chinois, appelés *Chinas* en sanscrit, que l'on sait être leur langue sacrée, ne sont que

(1) Voyage dans l'intérieur de la Chine, par Macartney, traduit par J. Castéra. Paris 1804, t. 1, p. 19 et 20.

des Indous de la caste *Cchatriya*, c'est-à-dire, de la caste militaire, lesquels, renonçant à leurs antiques droits, se retirèrent d'abord par troupes au nord-est du Bengale, oublièrent insensiblement les coutumes et la religion de leurs ancêtres, formèrent divers petits états, et se réunirent ensuite sous un seul monarque, dans le pays qu'ils possèdent aujourd'hui. Ces assertions ont été savamment développées par le célèbre sir Villiam Jones, que les Brames ont instruit comme les prêtres de Memphis instruisirent autrefois Hérodote, et qui connaissait les anciennes langues de l'Asie, aussi bien que le plus docte pandit de Bénarès (1).

Voici un passage que sir Villiam Jones a traduit des « Principes des Devoirs civils et » religieux », livre attribué à Ménou fils de Brama :

« Plusieurs familles de la caste militaire », dit Ménou, « ayant peu à peu abandonné » les règles du Véda et la société des Brames,

(1) Voyage dans l'intérieur de la Chine, par Macartney, traduit par J. Castéra. Paris 1804, t. 1, p. 20 et 21.

» restent dans un état de dégradation. Tels » sont les habitans de Poundraca, d'Odra, » de Dravira, et de Cambôja; les Yavanas, » les Sacas, les Paradas, les Pahlavas, les » Chinas, et quelques autres nations (1) ».

Sir Villiam Jones rapporte que selon les plus éclairés des Bramcs, les Chinas, dont parle Ménou, s'établirent dans les belles contrées, situées au nord-est du royaume de Gaur, et à l'orient du Camarup et du Népaul, et que leur habileté dans les arts les a dès longtems rendus célèbres. Il ajoute qu'un savant du Cachemire lui a montré un très-ancien livre transcrit en caractères Cachemiriens, dans lequel un chapitre entier traitait des hérésies des Chinois, et annonçait que cette nation était divisée en près de deux cens tribus (2).

Les Brames assurent aussi avoir vu d'anciennes idoles Chinoises : lesquelles montraient que la religion Chinoise était la même que celle de l'Inde, avant que Bouddha, c'est-à-

(1) Voyage dans l'intérieur de la Chine, par Macartney, traduit par J. Castéra. Paris 1804, t. 1, p. 21 *et* 22.

(2) *Id.* p. 22.

dire Fo, parût. Mais on voit dans l'histoire, que les Chinois ont long-tems existé en corps de nation, avant d'avoir des idoles. Leur religion, celle que le gouvernement conserve encore, est la religion que le grand Neuton appelle la plus ancienne de la terre, et qu'il peint d'une manière si noble et si touchante : « Croire fermement que Dieu a créé le monde » par son pouvoir, et le gouverne par sa pro- » vidence ; craindre pieusement, chérir, ado- » rer cet être suprême ; respecter ceux des- » quels on tient la vie, et les personnes avan- » cées en âge, avoir une affection fraternelle » pour tous les hommes ; et même de la sen- » sibilité, de la pitié pour la partie brute de » la création (1) ».

Les Védas sont très-nombreux ; mais il y en a quatre principaux (*art.* 132), et c'est, selon les Indous, de chacune de ses quatre bouches, que Brama a dicté un Véda. M. Charles Vilkins observe que, malgré cette fable, les plus anciens écrivains de l'Inde

(1) Voyage de l'intérieur de la Chine, par lord Macartney : traduit par J. Castera. Paris 1804, t. 1, p. 22 *et* 23.

n'ont parlé que de trois Védas. Ces Védas, ainsi que la plupart des livres sacrés des Indous, sont écrits en vers en langue sanscrite, et en caractères *dévanagari*, mot que Villiam Jones dérive de *Nagara*, lieu où ces caractères ont été inventés. Au reste, sans savoir d'où venait le sanscrit, Bailli a judicieusement avancé qu'il avait été en usage chez quelque ancien peuple (1). Les savans de Calcutta ont effectivement découvert depuis, que c'était la langue des anciens Perses (2). On a observé que cette langue était aussi la même que celle qui se parlait dans l'Afrique septentrionale, sur la chaîne du mont Atlas, où il paraît que doit s'être conservé le langage de l'ancienne Atlantide, et ce rapprochement jette un grand jour sur l'histoire des premiers siècles.

J'ai parlé (*art.* 131) de l'ancienneté des Védas, et le passage de Ménou semble placer l'émigration des Chinas peu après leur composition, c'est-à-dire, il y a près de trois mille ans. Croirait-on que Villiam Jones, qui

---

(1) Lettres sur les sciences, p. 85.

(2) Voyage dans l'intérieur de la Chine, par Macartney : traduit par J. Castéra. Paris 1804, p. 21.

allègue ce témoignage pour démontrer que la nation Chinoise descend des Indous, le croit en même tems insuffisant pour prouver l'antiquité de l'empire Chinois ? Habile à se servir d'un aveu de Confucius, aveu peut-être tronqué dans la traduction, ou dû seulement à l'extrême délicatesse de ce sage, il soutient que, sous le règne d'Ou-ouang, chef de la troisième dinastie des souverains de la Chine, cet empire était encore dans son berceau (1).

Confucius naquit 551 ans avant l'ère Chrétienne. Voici le passage que sir Villiam Jones a cité du Lun-yu, livre de ce philosophe : « Je pourrais, ainsi que d'autres écrivains, » rapporter comme de simples leçons de mo- » rale, les faits de la première et de la se- » conde race de nos empereurs ; mais je n'en » parlerai point, parce qu'ils ne me semblent » pas évidemment prouvés ». Sir Villiam Jones ne dit pas que, dans d'autres endroits de ses ouvrages, Confucius cite comme autentiques des événemens qui ont eu lieu sous ces deux dinasties. Il cite surtout avec éloge

(1) Voyage dans l'intérieur de la Chine, par Macartney : traduit par J. Castéra. Paris 1804, p. 23 et 24.

les inscriptions et les sentences que le fondateur de celle des Chang avait fait graver sur ses meubles et dans son palais. C'est ce que nous apprenons du Chinois Ko, élevé à Paris, et très-instruit, qui, de retour à la Chine, entra dans la société des Jésuites (1). Je donnerai dans ce volume (*art.* 279) l'extrait de son sistême sur l'antiquité de la Chine.

Revenons à Villiam Jones, qui veut la détruire. Après s'être servi de l'auteur qui lui est le plus contraire, il cite la Schahnamah, poëme Persan, dans lequel il est parlé d'un roi Chinois; et il prétend que le petit royaume et la capitale de ce prince, portaient, l'un et l'autre, le nom de Chine, n'occupaient qu'une partie de la province de Chen-si, et ne furent fondés que dans le huitième siècle qui précéda l'ère Chrétienne. Il est vrai que sous la dinastie des Tchéou, la Chine fut divisée en quinze petits états, et qu'alors il y en eut un que l'on appelait le royaume de *Tsin*; les Indous et les Perses ont toujours appelé ce pays *Chin*; mais les Grecs et les

(1) Voyage dans l'intérieur de la Chine, par Macartney : traduit par J. Castéra, Paris 1804, p. 23 *et* 24.

Arabes, ne pouvant prononcer ce mot, l'ont changé en celui de *Sin* (1).

Malgré la subdivision de laquelle je viens de parler, l'empire Chinois n'en subsistait pas moins depuis plusieurs siècles; mais c'est ce qu'oublie sir Villiam Jones pour parvenir à son but; il décide enfin que la chronologie des Chinois est erronée, et le commencement de leurs annales entièrement fabuleux (2).

Cette opinion qu'eut toujours l'abbé Renaudot, et que soutint quelque tems Fréret qui adopta ensuite une opinion contraire, a été victorieusement combattue par des écrivains non moins instruits que sir Villiam Jones, dans l'histoire Chinoise. Ces écrivains admettent la chronologie qui fait remonter la soixante-unième année du règne de l'empereur Hoang-ti à la deux mille six cent trente-septième avant l'ère Chrétienne; et en calculant l'époque des éclipses rapportées dans les annales de la Chine, ils démontrent jusqu'au dernier dégré d'évidence, l'exactitude de cette chronologie, et la vérité de ces annales.

(1) Voyage dans l'intérieur de la Chine, par Macartney : traduit par J. Castéra. Paris 1804, p. 24.

(2) *Id.* p. 24 *et* 25.

Bailli a relevé une erreur du célèbre Dominique Cassini, au sujet de l'éclipse de soleil, citée dans le Chou-king; et Amiot, réunissant à l'avantage d'être habile astronome, celui de connaître parfaitement la langue Chinoise, a prouvé, non-seulement que les éclipses rapportées dans le Chou-king et le Ché-king, ainsi que les trente-six autres dont parle Confucius dans son Tchun-tsieou, avaient eu lieu, mais que le père Gaubil lui-même s'était souvent trompé dans ce qu'il en a dit (1).

C'est ainsi que se sont enfin dissipés tous les nuages que nos savans avaient osé élever contre le témoignage d'une nation bien plus éclairée que la nôtre, ainsi que je l'ai prouvé jusqu'à l'évidence (*art.* 198). Afin d'achever de fixer les bornes auxquelles doit s'arrêter l'incrédulité la plus obstinée, je ferai connaître successivement l'opinion des trois savans qui nous ont transmis les résultats de leurs recherches, après avoir puisé dans les sources bien mieux que n'avait pu le faire Villiam Jones qui paraît ne les avoir pas connues.

---

(1) Voyage dans l'intérieur de la Chine, par Macartney : traduit par J. Castéra. Paris 1804. p. 25.

VIII. *Opinion du P. de Mailla sur l'antiquité de la Chine.*

Art. 278. Le père de Mailla est celui qui a traduit les grandes annales de la Chine ou le Tong-kien-kang-mou dont j'ai donné l'histoire (*art.* 201); sa traduction a été publiée en dix volumes *in-quarto*, et en tête du premier volume (1) on a imprimé les lettres par lesquelles ce traducteur habile a convaincu M. Fréret et l'a ramené à son avis sur l'antiquité de la Chine. La conviction d'un savant tel que M. Fréret, doit entraîner tous ceux que ses mémoires, imprimés parmi ceux de l'académie des Inscriptions, auraient pu séduire.

Il résulte de l'ouvrage du père de Mailla, que selon des calculs que ce père trouve extravagans, les Bonzes Taossé comptaient depuis le premier homme appelé Pankou, jusqu'à l'an 479, époque de la mort de Confucius, jusqu'à 96,961,740 années (2).

---

(1) Histoire générale de la Chine. Paris 1777, t. 1, préface, p. lxxv.

(2) *Id.* Tableau placé en regard de la page 1.

Passant ensuite à la partie historique, il dit que les premiers hommes qui habitaient le Chen-si étaient sauvages et furent civilisés par Yeou-tsao-chi, qui eut pour successeur Soui-gin-chi, après lequel il place sur le trône Fou-hi, que d'autres appellent Fo-hi, et qu'il fait monter sur le trône l'an 2953 avant l'ère Chrétienne (1).

Chin-nong, successeur de Fo-hi, commença à régner l'an 2838 (2).

Hoang-ti,	l'an 2698 (3).
Chao-hao,	l'an 2598 (4).
Tchuen-hio,	l'an 2514.
Ti-ko,	l'an 2436.
Ti-tchi,	l'an 2366.
Yao,	l'an 2357.
Chun,	l'an 2255.
Yu,	l'an 2205.
Ti-ki,	l'an 2197.
Tai-kang,	l'an 2188.
Tchong-kang,	l'an 2159.

(1) *Id.* Tableau placé en regard de la p. 5.
(2) *Id.* p. 10.
(3) *Id.* p. 18.
(4) *Id.* p. 29, et ainsi de suite pour les autres règnes.

Ti-siang,	l'an 2146.
Chao-kang,	l'an 2118.
Ti-chou,	l'an 2057.
Ti-hoai,	l'an 2040.
Ti-mang,	l'an 2014.
Ti-sié,	l'an 1996.
Pou-kiang,	l'an 1980.
Ti-kiung,	l'an 1921.
Ti-kin,	l'an 1900.
Kong-kia,	l'an 1879.
Ti-kao,	l'an 1848.
Ti-fa,	l'an 1837.
Li-koué,	l'an 1818.
Tching-tang,	l'an 1766.

etc. Je m'arrête ici pour me renfermer dans les bornes que je me suis prescrites dans cette histoire. Suivant celle qu'a traduite le père de Mailla, Li-koué termina la première dinastie qui était celle des Hia. Honteusement chassé du trône, il fit place à la dinastie des Chang, et le discours que prononça le chef de cette nouvelle dinastie, m'a paru assez remarquable pour être placé ici. Tching-tang, âgé de 87 ans, l'adressa aux grands et au peuple (1).

(1) *Id.* p. 169 et suivantes.

« Le Chang-ti, souverain maître de la na-
» ture, en créant les hommes, leur donna
» une raison pour se conduire selon leur état
» et leurs obligations; mais comme ils pour-
» raient s'écarter de leur devoir, il leur donna
» encore un maître pour les relever quand ils
» tomberaient, et les remettre dans le chemin
» de la vertu.

» Le prince des Hia, l'infâme Li-koué, a
» foulé aux piés l'humanité et la justice; uni-
» quement occupé à vexer, à maltraiter, à
» perdre ses peuples, vous avez éprouvé jus-
» qu'où allait sa méchanceté; vous vous en
» êtes plaints hautement, et le Tien, le juste
» Tien, a fait voir, par des signes évidens,
» combien il avait en horreur ses injustices et
» ses crimes.

» Puisque le ciel a voulu se servir de moi
» pour se venger de tant de forfaits, puisqu'il
» veut rétablir le lustre et l'honneur du scep-
» tre impérial, pouvais-je refuser d'obéir à
» ses ordres? J'ai craint de ne pouvoir seul
» les exécuter, et j'ai choisi parmi vous, des
» gens sages et zélés, pour m'aider à accom-
» plir sa volonté: mais oserais-je sacrifier un

veau

» veau noir au Tien, sans l'avoir consulté,
» et sans être le maître de l'empire ?

» L'auguste Ciel, qui aime véritablement
» les peuples, nous a donné la victoire sur
» Li-koué ; il a puni ce prince en le condam-
» nant à l'exil, et en délivrant ses sujets de
» sa tirannie : tous les cœurs, semblables à
» de jeunes plantes, à des herbes nouvelles
» et à de tendres arbrisseaux, paraissent re-
» nouvelés ; il ne reste plus qu'à vous donner
» un maître : vous désirez que je fasse revi-
» vre l'ancienne tranquillité dont nous jouis-
» sions ; mais je me sens trop faible pour me
» charger seul de ce soin. Si vous voulez que
» je sois votre maître, il faut que vous m'ai-
» diez à faire renaître dans l'empire, la paix,
» la vertu et la concorde ; je ne me fonde
» que sur les secours que j'espère de vous : il
» ne faut pas que chacun se fasse des lois, et
» s'abandonne à des désirs que la raison ne di-
» rige point ; il faut au contraire que chacun
» soit exact à observer les lois établies par
» nos prédécesseurs.

» Le bien que je remarquerai en vous, ne crai-
» gnez pas que je le cèle ; les fautes que je com-
» mettrais, ne croyez pas que je me les pardonne.

» Le Chang-ti connaît tout, rien ne lui est caché;
» le prince, de même que ses sujets, a d'é-
» troites obligations, dont il ne pourrait se
» dispenser sans crime; elles sont d'autant
» plus grandes, que la place qu'il occupe,
» est plus relevée. Le Ciel l'y établit pour
» conduire ses peuples dans le chemin de la
» vertu : si donc il vous arrive de faire des fau-
» tes, je m'en regarderai comme seul coupa-
» ble. Je vous dois l'exemple, et votre bon-
» heur est le plus cher de mes vœux ».

IX *Opinion du père Ko sur l'antiquité des Chinois.*

Art. 279. Quoique les Chinois ne partagent pas au même dégré cette curiosité inquiète par laquelle nous désirons connaître ce qui se passe loin de nous, et tout ce qui tient aux mœurs et aux usages des étrangers, ce sentiment ne leur est pas absolument inconnu, surtout lorsque nous nous efforçons de le leur inspirer dans leur jeunesse. C'est ainsi que les Jésuites missionaires à la Chine parvinrent à faire sortir de leur pays deux Chinois âgés de dix-neuf ans, qui crurent qu'en apprenant en France les langues et les

sciences de l'Europe, ils pourraient ensuite se rendre plus utiles à leur patrie (1).

Ce projet fut effectué. Les deux Chinois apprirent le français, le latin, étudièrent ce que l'on appelait alors dans nos collèges les humanités, la philosophie, etc. Leurs études étaient déjà fort avancées, lorsque l'expulsion des Jésuites, en 1763, les obligea de sortir de la maison où ils étaient, et de chercher ailleurs un asile et des secours. Le supérieur de la mission de saint Lazare les reçut avec amitié, en attendant que l'on eût rendu compte de leur situation à Louis XV qui régnait alors en France. Ce prince leur accorda une pension qui leur fournit des moyens de continuer leurs études : elles se trouvèrent finies au commencement de 1764. Le désir de revoir leur patrie les détermina alors à demander leur passage sur les vaisseaux de la compagnie des Indes, qui devaient mettre à la voile ; il leur fut accordé. On crut cependant que ce serait rendre un service à l'Etat, que de prolonger le séjour de ces étrangers en France,

(1) Mémoires concernant l'histoire des Chinois. Paris 1797, t. 1, préface, p. j.

au moins pendant une année qui serait employée à leur faire parcourir ce que nos arts ont de plus facile à saisir et de plus intéressant ; afin que de retour à la Chine, ils pussent comparer ceux qui sont cultivés dans cet empire, en observer les différences avec les nôtres, et entretenir avec nous une correspondance qui deviendrait avantageuse réciproquement aux deux nations (1).

Ce projet fut accepté par les deux Chinois ; et en conséquence deux membres de l'académie royale des sciences furent chargés, l'un de leur donner des leçons de phisique et d'histoire naturelle ; l'autre, de les instruire des principes de la chimie, et de leur donner des leçons de pratique dans cet art. Le premier de ces académiciens fut M. Brisson, et le second, M. Cadet (2). Il eût été difficile de faire un meilleur choix.

Les progrès des deux élèves étonnèrent leurs maîtres : ils saisirent facilement l'explication des phénomènes de la nature, et leur

---

(1) Mémoires concernant l'histoire des Chinois. Paris 1797, t. 1, préface, p. j *et* ij.

(2) *Id.* p. ij.

dextérité singulière dans les manipulations de la chimie, surprenait l'artiste qui travaillait avec eux (1).

On crut ensuite qu'il était important de leur faire prendre quelque teinture du dessin et de l'art de graver ; puisque dans l'éloignement d'une correspondance aussi intéressante que celle dont on jetait les fondemens, le dessin d'une machine, d'un métier d'étoffe, d'un instrument, d'une plante, devait suppléer à ce qui manque aux descriptions les plus détaillées, et les surpasser infiniment. Au bout de quelques mois, l'un et l'autre fut en état de graver lui-même à l'eau forte des vues de paysages Chinois (2).

On jugea aussi convenable de les faire voyager dans nos provinces méridionales. Ils partirent pour Lion, bien recommandés, et y prirent connaissance des manufactures d'étoffes de soie, d'or et d'argent. C'était la saison de la récolte des soies ; ils passèrent en Dauphiné, où ils virent les opérations les

(1) Mémoires concernant l'histoire des Chinois. Paris 1797, t. 1, préface, p. ij.

(2) *Id.* p. iij.

plus essentielles de l'art de tirer la soie des cocons ; de-là ils se rendirent à saint Etienne en Forez, où ils apprirent tout ce que l'on peut savoir en peu de jours sur la fabrication des armes à feu, et virent la trempe et l'emploi de l'acier (1).

De retour à Paris, il ne leur restait plus que quelques leçons à prendre de l'art d'imprimer ; ils s'essayèrent sur une petite imprimerie portative, qui fesait partie des présens que le roi joignit à ses bienfaits (2).

Le moment de partir arrivé, ils employèrent les derniers instans de leur séjour à mettre en ordre et à revoir les journaux qu'ils avaient tenus très-exactement pendant leur voyage. On leur remit des mémoires et des questions relatives aux objets sur lesquels on désirait quelques éclaircissemens. Enfin ils partirent pour Lorient, où ils s'embarquèrent au mois de décembre 1765, emportant l'estime et l'amitié de tous ceux qui les avaient connus (3).

---

(1) Mémoires concernant l'histoire des Chinois. Paris 1797, t. 1, préface, p. iij.

(2) *Id.* p. iij *et* iv.

(3) *Id.* p. iv.

Arrivés à la Chine, ils y furent accueillis par nos missionaires, qui se livrèrent en même tems avec le plus grand zèle aux travaux longs et pénibles qu'exigeaient les instructions dont nos deux Chinois étaient porteurs ; et ils n'ont pas manqué depuis 1766 jusqu'à la destruction de notre monarchie, une seule année sans envoyer quelques mémoires pour servir de réponse à ceux qu'on leur avait remis, ou aux questions dont on peut dire qu'ils avaient été accablés (1). Il serait à désirer qu'aujourd'hui que notre monarchie se trouve régénérée, on pût retrouver les fils de cette utile correspondance, et la rétablir de nouveau.

C'est par le moyen de cet établissement si avantageux pour la connaissance du plus grand empire qu'il y ait au monde, que nous avons quinze volumes *in-quarto* de Mémoires sur la Chine. Ce fut dans le premier de ces volumes, que l'on plaça pour premier mémoire celui que le père Ko avait composé sur l'antiquité de la nation Chinoise. Son objet

(1) Mémoires concernant l'histoire des Chinois. Paris 1797, t. 1, préface, p. iv.

principal était de détruire l'opinion par laquelle on avait prétendu que les Chinois n'étaient qu'une colonie des Egiptiens, et il la renverse absolument.

Ce mémoire mérite d'être réimprimé en entier dans cette collection, et c'est ce que je me propose de faire. Mais comme il est principalement question ici de l'antiquité de l'empire Chinois, je me borne pour le moment à en extraire l'opinion du père Ko sur ce sujet.

Il est clair d'abord qu'il n'est nullement prévenu en faveur de sa nation, et qu'il va même jusqu'à paraître se contredire pour en diminuer l'autenticité. En effet il dit (1).

« Voilà qui étonnera l'Europe : le Chou-» king ne parle d'aucun autre livre, il ne » donne pas même à entendre qu'il y en ait » eu ; et à s'en tenir aux écrits de Confucius » et de ses disciples, on ne peut pas assurer » qu'on en ait écrit d'autre sous les deux pre-» mières dinasties. Les vers de la dinastie des » Chang », la même dont j'ai parlé dans l'ar-

(1) Mémoires concernant l'histoire des Chinois. Paris 1797, t. 1, p. 29.

ticle précédent, « vers que l'on trouve dans le » Chi-king, les rits anciens dont il est fait men- » tion dans le Li-ki, ont pu être conservés par la » tradition ou par les annales ». A la vérité, il ajoute : « Cependant nous croyons avec la plu- » part de nos savans, qu'au moins sous la di- » nastie des Chang, il y a eu des recueils de » lois, de cantiques, de géographie et de » musique. Confucius lui-même paraît l'insi- » nuer, et cite avec éloge les inscriptions et » les sentences que le fondateur de cette dinas- » tie avait fait graver sur ses meubles et dans » son palais ».

Mais dans la suite de son mémoire, il s'ex- prime avec plus d'assurance. « Le Chi-king », dit-il (1), « est le troisième de nos livres canoni- » ques. C'est un recueil de trois cens pièces » de vers extraites par Confucius de la grande » collection que l'on gardait dans la bibliothè- » que impériale des Tcheou..... Nos savans » s'accordent tous à avouer qu'il y a plusieurs » pièces qui remontent jusqu'à Ouen-ouang, » Vou-ouang, et Tcheou-kong, c'est-à-dire » jusqu'à la fin du douzième siècle avant l'ère

(1) Mémoires concernant l'histoire des Chinois. Paris 1797, tome 1, page 43.

» Chrétienne, et que les autres suivent les
» règnes des empereurs jusqu'à Confucius : il
» en résulte que ce grand et singulier recueil
» est un monument très-précieux pour cette
» partie de notre histoire. Il est clair que l'on
» y doit trouver des détails uniques pour la
» connaissance des mœurs dans cette longue
» suite de siècles; détails d'autant plus inté-
» ressans, que les poésies que l'on y voit sont
» plus variées, et embrassent toute la nation
» depuis le sceptre jusqu'à la houlette. Aussi
» nos historiens en font grand usage, et avec
» raison. Nous n'insistons pas sur les preuves
» que l'on donne de l'autenticité du Chi-king.
» Trois cens pièces de vers dans tous les gen-
» res et dans tous les stiles, ne prêtent pas à
» la hardiesse d'une supposition, comme les
» fragmens d'un historien, seul garant des
» faits qu'il raconte. D'ailleurs la poësie en
» est si belle, si harmonieuse, le ton aima-
» ble et sublime de l'antiquité y domine si
» continuellement, les peintures des mœurs
» y sont si naïves et si particularisées, qu'elles
» suffisent pour rendre témoignage de leur
» autenticité ».

Le quatrième King, appelé Li-ki, n'est

pas moins précieux pour la connaissance de l'antiquité. « Le stile en est sublime », dit le père Ko (1) ; « la religion et la morale y par-
» lent un langage que la philosophie du Por-
» tique n'a jamais connu. Nous ne citerons
» que cette phrase du onzième article : —
« la beauté du Ciel nous annonce les gran-
» deurs du souverain maître de l'univers. La
» fertilité inépuisable de la terre nous montre
» les soins de sa bienfaisance ; apprenez au
» peuple à le louer et à le remercier de ses
» bienfaits. — ..... Les détails où entre le
» Li-ki sur tout ce qui regarde les mœurs,
» usages, fêtes, cérémonies, et les plus petites
» circonstances de la vie privée, nous per-
» suadent que l'on en pourrait faire un grand
» usage pour approfondir cette partie si cu-
» rieuse de l'histoire de la haute antiquité,
» ou éclaircir du moins le peu qu'en ont dit
» les écrivains des autres nations : préjugé à
» part, il nous paraît que les Européens
» voient trop les anciens dans le faux jour de
» leurs mœurs et de leurs idées ».

---

(1) Mémoires concernant l'histoire des Chinois. Paris 1797, t. 1, p. 45.

Venons-en au second King qui est le plus important pour notre objet, au Chou-king. Ma citation sera plus longue, parce qu'elle m'a paru trancher entièrement toutes les difficultés.

« Qui a fait le Chou-king ? quelle croyance
» mérite son auteur ? comment a-t-il été con-
» servé ? quelle doctrine contient-il ? quelles
» difficultés fait-on contre son autenticité ?
» quelle est l'idée qu'on en a en Chine ? Voilà
» à-peu-près ce que l'on désire savoir sur ce
» livre singulier, LE PLUS ANCIEN DU MONDE.
» Nos réponses ne peuvent pas être aussi dé-
» taillées que celles de nos Lettrés ; mais elles
» seront simples et sincères, et nous tâche-
» rons de n'y rien omettre d'essentiel.

» Nos critiques assurent en général qu'on a
» commencé à écrire l'histoire dès les pre-
» miers tems. Tchin-tsée, célèbre écrivain
» de la dinastie des Song, en fixe l'époque
» au règne d'Yao. Les grandes annales disent
» en plusieurs endroits, que sous les deux
» premières dinasties, Hia et Chang, il y avait
» deux historiographes publics à la cour de
» l'empereur, dont l'un appelé *Tso-ché*,
» Historien de la gauche, recueillait les pa-

» roles, édits et réponses de l'empereur; l'au-
» tre appelé *Yeou-ché*, Historien de la droite,
» tenait régistre des événemens et actions
» qui pouvaient servir à l'instruction publi-
» que. Le Tcheou-li articule très-clairement
» que sous la dinastie des Tcheou, il y avait
» sept historiographes publics à la cour. Le
» premier, nommé *Tai-ché*, était chargé de
» ce qui regardait le gouvernement général
» de tout l'empire; le second nommé *Siao-
» ché*, recueillait ce qui avait trait à l'his-
» toire particulière des royaumes ou états féu-
» dataires de l'empire; le troisième, nommé
» *Fong-siang*, tenait régistre de ce qui con-
» cernait l'astronomie et l'histoire céleste; le
» quatrième, nommé *Pao-tchang*, rédigeait
» les détails des phénomènes, des calamités
» et des événemens singuliers; le cinquième,
» nommé *Nei-ché*, conservait les édits, dé-
» clarations, ordonnances de l'empereur, et
» sentences qui fesaient loi; le sixième,
» nommé *Ouai-ché*, avait soin de ce qui con-
» cernait les pays étrangers, leurs livres,
» leurs traductions et expéditions de la cour;
» le septième, enfin, nommé *Yu-ché*, écri-
» vait les mémoires particuliers de l'empe-

» reur et de la famille impériale. Ce serait
» remuer le poignard dans la plaie, et causer
» d'inutiles regrets à l'Europe, que d'appuyer
» sur les grandes idées que donne cette belle
» distribution, et de la dinastie des Tcheou, et
» de nos pertes littéraires. Confucius trouva
» cette dinastie sur le penchant de sa ruine,
» et sembla prévoir tous les malheurs qui en
» furent la suite. L'an 484 avant l'ère Chré-
» tienne, et 271 avant l'incendie des livres,
» il prit le pinceau et fit en cent chapitres les
» extraits des grandes annales qu'il étudiait
» avec un soin particulier depuis vingt ans.
» Comme il se proposait surtout de conser-
» ver les vrais principes du gouvernement et
» les fondemens de notre droit public, il
» s'attacha dans ces extraits à ce qui pouvait
» mieux en faire connaître la sagesse, la jus-
» tice et l'utilité. Voilà pourquoi il préféra
» les discours, les maximes et les harangues
» des grands hommes de chaque dinastie, au
» récit des faits toujours susceptibles de bien
» des interprétations. Cependant il ne faut
» pas croire que le Chou-king ne soit qu'une
» compilation de harangues et de sentences ;
» outre qu'on y voit les événemens qui ont

» donné lieu aux beaux discours qu'il nous a
» conservés, on trouve dans ces discours mê-
» mes bien des faits, et des détails très-inté-
» ressans. Le Chou-king commence à Yao,
» et finit à l'an 624 avant Jésus-Christ. Tous
» LES CRITIQUES s'accordent à dire que Con-
» fucius ne fit que copier sur chaque dinastie,
» ce qu'il trouvait dans les annales de la bi-
» bliothèque impériale que sa réputation lui
» avait fait ouvrir. Il aurait tourné le dos au
» but où il visait, s'il n'avait pas copié mot
» à mot les propres paroles des grands qu'il
» transcrivait sur la foi de l'histoire (1) ».

Le témoignage du père Ko est si positif que je ne crois pas nécessaire de le copier plus longtems, surtout ayant promis d'insérer son mémoire entier dans cette collection. On ne regardera pas cette réimpression comme inutile, si l'on fait attention que le format de l'original est moins portatif, et que les erreurs tipographiques y sont assez nombreuses. On y trouve, par exemple, à la page 150, que je

(1) Mémoires concernant l'histoire des Chinois, par les missionnaires de Pékin. Paris 1797, t. 1, p. 60 et 61.

prends au hazard, ligne 14, *Gres*, au lieu de *Grecs*; et ligne 21, *explacations*, au lieu d'*explications*.

Quoique le père Ko affirme qu'avant Yao tout n'est qu'incertitude dans l'histoire de la Chine, il n'en est pas moins certain, selon lui-même, que ce prince, monté sur le trône l'an 2357 avant l'ère Chrétienne, a gouverné un empire plus grand que tous ceux dont nous parle notre histoire, que les connaissances y étaient dès lors à-peu-près les mêmes qu'elles y sont aujourd'hui, et que la constitution en était tellement forte qu'elle a résisté à un déluge tel que l'empereur fut obligé de faire une nouvelle division des provinces. Ce n'est donc pas trop dire, comme l'a fait le père de Mailla, que de lui donner sept prédécesseurs, et l'on va voir que plusieurs années après le père Ko, le père Amiot a été plus loin encore que le père de Mailla.

X. *Opinion du père Amiot sur l'Antiquité des Chinois.*

Art. 280. C'est dans le treizième volume des Mémoires que je viens de citer, que le père Amiot, qui écrivait en 1769, a placé son

abrégé chronologique de l'histoire universelle de l'empire Chinois. Il y distingue les tems en trois parties (1).

La première comprend les tems mithologiques ou fabuleux, et regardés comme tels par le corps des Lettrés qui sont les savans de la nation. Ces tems commencent aux trois Hoang. Le mot de *Hoang* signifie Empereur suprême, Roi souverain, etc. Les trois Hoang par excellence sont les *Tien-hoang* ou rois du Ciel, les *Ty-hoang* ou les rois de la terre, et les *Jin-hoang* ou les rois des hommes (2). Pan-kou existait avant tous ces Hoang et avait débrouillé le chaos (3).

La seconde partie renferme les tems douteux ou incertains, depuis Fo-hi, fondateur de la monarchie, jusqu'à Hoang-ti qui en est le véritable législateur (4). Fo-hi est le premier empereur qu'il y ait eu dans le monde. Levant la tête vers les cieux, et contemplant

---

(1) Mémoires concernant l'histoire des Chinois, par les missionnaires de Pékin. Paris 1788, t. 13, p. 74.

(2) *Id.* p. 176.

(3) *Id.* p. 181.

(4) *Id.* p. 74.

les différens astres qui les embellissent, il travailla à en déterminer le cours, et inventa l'astronomie. Tournant ensuite ses regards vers la terre, il fit attention aux cinq choses principales qu'elle renferme dans son sein, et qui la composent. Il connut les métaux, les plantes, les eaux, le feu et la terre. Il inventa des moyens pour mettre tout cela en usage. Enfin en s'examinant lui-même, il s'aperçut qu'il était lui seul un petit monde, ou le monde en abrégé. Dans ses deux ieux, il vit l'astre qui nous éclaire pendant le jour, et celui qui préside à la nuit. Il reconnut la terre dans sa propre chair. Ses dents et ses os lui représentèrent les différens métaux. Il vit dans ses cheveux et dans sa barbe, les arbres et les plantes. Il trouva des rivières et des mers dans les différentes parties de son corps; et son activité lui parut l'image du feu, et le feu lui-même (1). C'est ainsi que le père Amiot, d'après les historiens Chinois, parle du fondateur de leur empire, à qui il donne dix successeurs pendant 824 ans, pour parvenir

(1) Mémoires concernant l'histoire des Chinois, par les missionnaires de Pékin. Paris 1788, t. 13, p. 215 *et* 216.

aux tems historiques qu'il fait commencer à l'an 2637, en sorte que, selon lui, l'époque de l'établissement des Chinois en corps de nation, ou celle de la fondation de leur empire remonte à l'an 3461 avant l'ère Chrétienne (1).

Enfin la troisième partie est consacrée aux tems historiques ou CERTAINS depuis la soixante-unième (2) année du règne d'Hoang-ti, le dixième des successeurs de Fo-hi, jusqu'à la trente-cinquième année de Kien-long, c'est-à-dire, depuis l'an 2637 avant l'ère Chrétienne, jusqu'à l'an 1770 de notre ère vulgaire (3). Il est clair que c'est remonter 2698 avant l'ère Chrétienne; car si la soixante-unième année du règne d'Hoang-ti tombe à l'an 2637 AVEC CERTITUDE, on ne peut douter que la première ne remonte à l'an 2698, ainsi que l'a dit le père de Mailla (*art.* 277).

Il n'y a donc de différence entre ces deux

---

(1) Mémoires concernant l'histoire des Chinois, par les missionnaires de Pékin. Paris 1788, t. 13, p. 229.

(2) *Id.* p. 230. C'est une erreur à la page 74, d'écrire 62ᵉ.

(3) *Id.* p. 74.

missionaires que sur le règne de Fo-hi. Le père de Mailla ne lui donnant qu'un successeur, le fait mónter sur le trône l'an 2953, tandis que le père Amiot qui lui en donne neuf avant Hoang-ti, est obligé de reculer son avénement au trône, à l'an 3461 avant l'ère vulgaire.

Il se trouve encore une différence entre les deux missionaires, en ce que le père de Mailla donne deux prédécesseurs historiques à Fo-hi, au lieu que le père Amiot ne lui en donne que de mithologiques ou du moins d'incertains.

Quant au père Fo, il est le seul à faire descendre la chronologie Chinoise à l'an 2357 sous l'empereur Yao ; mais comme il est obligé de reconnaître que cet Yao gouvernait un grand empire, et qu'il fut assez éclairé pour restaurer la Chine bouleversée par un déluge, les partisans de cette chronologie sont forcés de convenir que son empire devait exister longtems avant lui, et selon Villiam Jones lui-même, il faut huit cens ans pour civiliser un peuple ; ainsi la civilisation de la Chine remonterait, dans ce sistême, à l'an 3157, ce qui est si peu différent de la chronologie

du père Amiot, que cela ne vaut pas la peine de le contredire.

Au reste, il ne faut pas croire que l'ouvrage de ce dernier missionaire soit de son invention, il appartient à l'empereur de la Chine lui-même. « Cet ouvrage », disait M. Amiot à M. Bignon, « tombé nouvellement du savant » pinceau de notre empereur, ou, pour par- » ler plus juste, mis au jour sous son auguste » nom, fait sous ses ordres, vu et approuvé » par tout ce qu'il y a de plus habile dans l'em- » pire, m'a fait naître l'envie de vous entre- » tenir de ce qui en fait l'objet, et de le met- » tre sous vos ieux, de manière à ne pas re- » buter votre attention (1) ».

Le père Amiot parle encore avec plus de force dans son discours préliminaire où il s'exprime ainsi (2) :

« Un ouvrage très-simple, mais qui ne » peut être que le fruit d'une profonde éru- » dition, vient de paraître », en 1769, « sous » le nom auguste du savant empereur de la

---

(1) Mémoires concernant l'histoire des Chinois, par les missionnaires de Pékin. Paris 1788, t. 13, préface, p. iij *et* iv.

(2) *Id.* p. 74, 75, 76 *et* 77.

» Chine. C'est une table chronologique de
» tous les souverains qui, depuis Hoang-ti,
» ont occupé le trône Chinois, ce trône il-
» lustre que les Tartares - mantcheous rem-
» plissent aujourd'hui si dignement. La suc-
» cession de chaque empereur y est assignée
» à l'année précise où elle s'est faite, et où
» elle a été reconnue universellement dans
» tout l'empire. Les noms qui ont été donnés
» aux années de différens règnes, depuis que
» la coutume de désigner les années par des
» noms particuliers, s'est introduite à la
» Chine, y sont marqués avec la dernière
» exactitude ; et au moyen d'une période
» de 180 ans, que l'on appelle *San-yuen*
» ou Tricicle, l'ordre des cicles y coule
» sans interruption, et sans être sujet à l'in-
» convénient de ne pouvoir constater certai-
» nes époques, lorsqu'elles datent d'un règne
» dont la durée excède celle du cicle même.
» Tel est l'ouvrage que le monarque Tar-
» tare-Chinois, prince non moins habile dans
» les lettres que dans la science du gouver-
» nement, vient de faire imprimer dans son
» propre palais, après lui avoir fait subir tous
» les examens juridiques des différentes aca-

» démies ou tribunaux littéraires de la capi-
» tale. On n'y lit, il est vrai, que des noms
» et des dates ; mais ce sont des dates sûres et
» des noms placés à propos. C'est un flam-
» beau, à la lueur duquel on peut se con-
» duire sûrement dans les routes difficiles de
» l'histoire la plus étendue qui soit dans l'u-
» nivers.

» Pour se conformer aux intentions du
» grand prince dont le zèle éclairé enrichit
» de jour en jour la littérature Chinoise, et
» pour ne pas exposer mal à propos son nom
» et sa réputation à la dérision ou aux criti-
» ques bien fondées des savans à venir, les
» savans d'aujourd'hui, je veux dire ceux aux-
» quels on a confié le soin des recherches,
» ceux qui les ont approfondies et discutées,
» les censeurs qui les ont appréciées, les
» grands des deux nations, Tartare et Chi-
» noise, qui en ont autorisé les résultats,
» n'ont rien admis dont on ne pût constater
» la vérité par des monumens, ou dont on
» ne pût conclure la CERTITUDE par le calcul.
» Ils ont fixé d'un commun accord, les points
» les plus litigieux de leur histoire ; ils ont
» relégué dans la classe des problèmes qui

» restent à résoudre, tout ce qui concerne
» l'histoire de Fo-hi et des princes intermé-
» diaires que l'on fait régner jusqu'à Hoang-
» ti ; ils n'ont pas même daigné s'occuper de
» ce qui précéde les tems de celui qu'ils re-
» gardent comme leur véritable législateur,
» pour empêcher, je ne dis pas la saine cri-
» tique, mais la vétilleuse chicane, de vou-
» loir renouveler des discussions qui devien-
» draient peut-être interminables, ils ont li-
» vré les 60 premières années du règne de
» Hoang-ti lui-même, pour servir d'aliment
» à l'inquiétude et aux disputes des Lettrés
» subalternes ; mais ils ont déterminé sans
» détour, que la chaîne des cicles pouvant
» s'étendre sans interruption jusqu'à la soixan-
» te-unième année de l'empire d'Hoang-ti,
» c'était cette année même qu'il fallait fixer
» pour première époque de la chronologie.
» Ainsi depuis l'année courante 1769, qui est
» la trente-quatrième du règne de Kien-long,
» jusqu'à la 2637e avant l'ère Chrétienne, qui
» répond exactement à la soixante-unième du
» règne d'Hoang-ti, on peut, sans craindre
» de s'égarer, suivre un des plus beaux sen-
tiers

» tiers de l'histoire, pendant l'espace de 4406
» ans.

» Si jamais nation a mérité d'être crue sur
» le jugement qu'elle porte de ses propres
» fastes, c'est sans contredit la nation Chi-
» noise, quand elle s'est expliquée par l'organe
» de ses savans; mais plus particulièrement
» encore quand aux savans Chinois, se sont
» joints d'autres savans d'une nation diffé-
» rente, sous l'autorité d'un prince savant
» lui-même, et qui n'est pas Chinois. Quel
» intérêt commun pourrait les porter à n'être
» pas de bonne foi? par quel motif cette na-
» tion, qui fait assez peu de cas de toutes
» les autres, pour dédaigner d'en être con-
» nue, et à qui son propre suffrage tient lieu
» de celui de tout l'univers, voudrait-elle al-
» térer la vérité, en s'arrogeant une anti-
» quité qu'elle n'aurait pas, ou en retran-
» chant de son antiquité réelle, des années
» qu'on ne saurait lui disputer? Par quel
» motif un prince Tartare, aussi jaloux de sa
» réputation littéraire, que de la gloire de
» ses armes; par quel motif les Tartares, ses
» sujets les plus affidés, non moins jaloux de
» tout ce qui peut illustrer leur maître, leur

» nation, et leurs noms, auraient-ils pu condescendre à des falsifications qui ne les intéressent en rien, et dont il ne pourrait leur revenir que la honte de les avoir permises ? Si l'on voulait révoquer en doute ce que les uns et les autres nous donnent pour certain, après de mûres délibérations et les discussions les plus exactes, il ne serait pas aisé de trouver des raisons plausibles pour pouvoir le faire avec quelque espèce d'équité ».

Il n'y a certainement rien à répliquer à de pareils raisonnemens, et il résulte de cet examen des opinions de nos missionaires les plus instruits sur la chronologie Chinoise, que Hoang-ti est certainement monté sur le trône l'an 2953 avant l'ère Chrétienne, et que Fo-hi a régné avant lui vraisemblablement dès l'an 3461.

Après avoir ainsi détruit les objections faites par Villiam Jones contre l'antiquité des Chinois, je reprends le fil de ses recherches qui à la vérité portent sur une mauvaise base, mais qui n'en sont guère moins curieuses par l'avantage qu'il a eu de puiser dans des sources presque inconnues pour nous.

XI. *Opinion de Villiam Jones sur l'origine des Persans.*

Art. 281. Après avoir fait connaître l'origine qui lui a paru la plus probable, des Arabes, des Tartares, et des Chinois, Villiam Jones revient à l'Iran d'où, selon lui, partirent tous ces peuples, et où les fils de Cham fondèrent le premier empire des Chaldéens, qui fit place à celui des Assiriens et des Perses. Quoiqu'il soit question de ces peuples dans la Genèse dès le tems d'Abraham sous le nom d'Elamites, dont le roi s'appelait Codorlahomor, ils restèrent longtems dans l'obscurité, et ne parurent avec éclat, que lorsque Cirus secouant le joug des Assiriens, conquit une partie de l'Asie à la tête des Perses, et que la terre se tut en sa présence, selon les paroles de la Bible. Ici Villiam Jones trouve encore des tems antérieurs au déluge ; mais de crainte de s'égarer dans la nuit de ces tems, il ne suit pas le Dabistan (Traité des principales sectes religieuses et philosophiques connues en Perse), dans ce que cet ouvrage raconte des anciennes dinasties des rois de Perse.

Selon ce Traité, celle des Pichdadiens remonte à Noé, et les Mahabadiens sont antérieurs au déluge. Villiam Jones qui est décidé à ne pas reconnaître cette antériorité, ne trouve rien de moins clair que ces dinasties; mais ce que personne ne peut révoquer en doute, c'est la grande puissance que les rois de Perse avaient élevée en Asie, et qui, à la vérité, ne dura que peu de tems. Leur empire s'étendait des bords de l'Indus jusqu'aux frontières de l'Europe, et leurs immenses armées eussent peut-être soumis cette partie du monde, si la Grèce n'avait pas eu des Miltiades, des Thémistocles, un Agésilas et un Alexandre. C'est par ses guerres avec la Grèce, que la Perse nous est le plus connue; avant cette époque, nous n'en savons presque rien, et l'on n'en trouve que peu de chose dans la Bible. Depuis la conquête d'Alexandre, les rois Perses firent peu parler d'eux, et il n'en est guère question que sous la dinastie des Sassanides qui succéda à celle des Arsacides l'an 223 de notre ère (1).

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 228 *et* 229.

Ce que nous apprenons de l'ancienne histoire des Perses dans les historiens Grecs ou dans la Bible, offre souvent beaucoup de difficultés. Lorsqu'on veut le comparer avec ce qu'en disent les auteurs Persans, on ne retrouve plus aucun nom ; les Grecs les ont changés à leur manière, et les princes d'Asie d'autrefois, comme ceux d'à présent, prenant à différentes époques de leur vie des titres nouveaux, on a de la peine à se tirer de la confusion que cet usage jette dans les noms propres. Il est difficile de reconnaître Cirus dans Kaicosrou, et Zoroastre dans Zerdus ou Zératocht (1).

On n'est guère d'accord sur l'époque de ce législateur ; les uns le placent à une très-haute antiquité, les autres du tems de Darius, fils d'Histaspès. Il paraît cependant que cette dernière opinion a prévalu, ou peut-être il y a eu deux Zoroastres. Avant que ce législateur eût établi le culte du feu connu depuis si long-tems en Chaldée, il existait une autre religion en Perse, suivant le Dabistan, qui la nomme

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 229.

religion d'Houchenk ; c'était peut-être la religion naturelle que le peuple trouva trop peu matérielle, ou le Chamanisme ou culte des idoles, que Zoroastre trouva trop grossier. La religion des Soufis modernes ou sages Persans, est très-métaphisique, et a fort peu de cérémonies. Le culte de Mithras, que la plupart des auteurs modernes font remonter à une très-grande antiquité, et auquel ils assurent que notre religion a emprunté beaucoup de choses, n'est pas, à ce qu'il a paru à Villiam Jones, fort ancien en Perse ; il est même postérieur à notre ère ; du moins plusieurs de ses dogmes et de ses pratiques n'y ont été introduits que depuis l'établissement de la religion Chrétienne, et il n'en est pas question dans les auteurs qui ont précédé cette époque (1). Telle est, nous dit-on, l'opinion de Villiam Jones, qui, si cela est, a peu connu les anciens. Hérodote (2), en effet, qui vivait 444 ans avant

---

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 229 *et* 230.

(2) Livre 1, ch. 131. Voyez le mémoire de M. Fréret sur cet objet dans les Mémoires de l'académie des Inscriptions, t. 16, p. 270 et suivantes.

l'ère Chrétienne, nous a parlé de Mithra. Les Perses, dit-il, n'ont ni temples, ni statues, ni autels ; ils traitent ces pratiques d'extravagance ; parce qu'ils ne pensent pas, comme les Grecs, que la nature des dieux ait rien de commun avec celle des hommes. Ils sacrifient à Jupiter sur le sommet des plus hautes montagnes, et donnent le nom de Jupiter à toute la circonférence du ciel. Ils offrent encore des sacrifices au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau et aux vents. Telle est, continue-t-il, l'ancienne religion du pays : mais ils y ont joint, dans la suite, le culte de la Vénus céleste, ou Uranie, qu'ils ont emprunté des Assiriens et des Arabes. Les Assiriens l'appellent Militta, les Arabes Alitta, et les Perses Mithra. — On voit par ce passage d'Hérodote, que le culte de Mithra était un culte nouveau de son tems, emprunté des étrangers, qui avait pour objet, non le soleil, mais la Vénus céleste, principe des générations et de cette fécondité par laquelle les plantes et les animaux se perpétuent et se renouvellent.

Quant à la langue, il y en avait deux en Perse, selon Villiam Jones, lors de la naissance de Mahomet, le déri ou parsi, langue

élégante que l'on parlait à la cour, et le pehlvi qui n'était connu que des savans, et qui, selon sir Villiam Jones et un docteur Persan nommé Bahman, ressemble à l'Arabe et est un dialecte du Chaldéen. Il paraît que celui-ci et le sanscrit furent les deux plus anciennes langues de la Perse, et qu'ils furent la source du pehlvi et du zend ou avesta, autre langue sacrée, presque perdue de même que le pehlvi. Les lettres de ces langues ont beauoup de rapport avec les Chaldéennes. Le déri s'est beaucoup perfectionné ; il ressemble au sanscrit, soit dans les mots, soit dans leurs racines et leur composition, et n'a pas de rapport à l'Arabe ; la langue des Guèbres, au contraire, en a pris beaucoup de mots, et en a emprunté d'autres au pehlvi. Le peu qui nous reste d'antiquités Persanes ne peut guère nous mettre en état de parler des arts de ce pays, où ils furent cependant cultivés dès les tems les plus reculés ; et d'ailleurs cet objet n'entre pas dans le plan de ce chapitre (1).

---

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 230 *et* 231.

XII. *Opinion de Villiam Jones sur les Afghans.*

Art. 282. Il n'est guère possible de quitter la Perse sans dire un mot des Afghans, peuple d'un courage farouche, et qui s'est plus d'une fois rendu formidable à la Perse et aux royaumes voisins. Ces peuples, que l'on n'a jamais pu dompter, descendent de Mélik-Talout-Saüb par ses fils Berkia et Irmin, dont le premier eut pour fils Afghan, et le second Uzbeck. Afghan était très-fort, et Uzbeck très-savant. Celui-ci s'adonna aux sciences, et sa postérité, les Tartares-Uzbecks, furent les plus policés des Tartares. Afghan, fier de sa force, s'établit dans les montagnes. Ses descendans, auxquels il légua son esprit indompté, furent indépendans, et exterminèrent les infidèles. Lorsque Mahomet établit sa religion, le fer et le feu à la main, il traita bien les Afghans qui vinrent au devant de lui sous la conduite de Khaled. Ses successeurs eurent la même considération pour ce peuple guerrier qui leur procura de grandes victoires. Au retour des conquêtes, il rentra dans les montagnes, et finit par se diviser en quatre

classes de différens dégrés de pureté, selon que le sang était ou entièrement Afghan, ou altéré par des alliances étrangères. Les sultans ont toujours protégé les Afghans qui ont, dans plusieurs occasions, fait la force des armées où ils servaient. En 1018, un sultan les visita dans leurs montagnes, et ils l'aidèrent à prendre Dehli; ils reçurent pour récompense, des titres qui marquaient leur courage, entr'autres celui de *Patan*, impétueux. S'étant depuis emparés de la montagne de Salomon près de Candahar, ils l'ont ajoutée à leurs possessions, et ont aussi donné des souverains à plusieurs pays, et surtout à Dehli (1).

Il est singulier que le mot même d'Afghan ne se trouve point dans la grande histoire des Huns, par M. Deguignes. On n'y voit point ce Mélik-Talout-Saüb, de qui Villiam Jones fait descendre cette nation, et qui était sans doute fort ancien, puisque Mahomet ne vint que longtems après lui. L'Histoire générale des voyages donne une origine beaucoup plus ré-

(1) Archives littéraires de l'Europe. Paris 31 août 1807, p. 231 *et* 232.

cente aux Uzbecks, puisqu'elle les fait descendre de Genghiskan d'après l'historien Abulghazi (1).

Pour déduire, avec plus d'ordre et de clarté, dit ce volumineux ouvrage, l'histoire des Kans Usbecks de Karazme, il faut remonter jusqu'à Touschi (2), fils aîné de Genghiskan, qui s'établit dans le pays de Captchac (3), et qui mourut avant son père. A la première nouvelle de sa mort, Genghiskan fit partir son propre frère, pour créer Batou, Kan du pays, à la place de Touschi. Le conquérant n'ayant pas survécu longtems à son fils (Genghiskan mourut l'an 1227), Batou ou Batou-saghin-kan, comme Abulghazi le nomme, laissa dans ses états pour régent Togaytimur, le plus jeune de ses frères, et se ren-

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 161.

(2) L'Histoire générale l'appelle *Juji* ou Zuzikhan, et dit qu'on le trouve aussi écrit Chuchi et Tuschi. M. de Guignes le nomme Touschi, p. 53, 63 *et* 339.

(3) C'est ainsi qu'écrit M. de Guignes dans son Histoire générale des Huns. Paris 1757, t. 3, pag. 63. L'Histoire générale des Voyages écrit *Kipjak* et *Jenghiz-khan.*

dit avec les autres à Kara-koram (l'original écrit *Karakum*) pour assister à l'élection d'Ugaday ou Octai, autre fils de Genghiskan, qu'il s'empressa d'accompagner ensuite dans l'expédition contre le Katai. Ugaday, satisfait de la valeur de Batu, le choisit à son retour pour commander une armée nombreuse, qu'il destinait à la conquête des Urus, des Cherkas et des Bulgars, c'est-à-dire des Russes, des Circassiens et des Bulgares; ces derniers habitaient à l'est du Volga, vers Samara (1).

Cette entreprise réussit et fut exécutée glorieusement : car la gloire est le prix des conquêtes, mais non le bonheur. Ugaday, après avoir rempli toute la Tartarie occidentale du bruit de ses exploits, retourna triomphant à Kok-orda, capitale de Dasht-kipjak, c'est-à-dire la plaine de Kipjak, où il paya bientôt le dernier tribut à la nature. Ce pays de Kipjak ou plutôt Captchac, est plat, et n'offre qu'une espèce de plaine continuelle. On le nomme aussi Kiphak ou Kipchak (2).

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1749, t. 7, p. 160 *et* 161.

(2) *Id.* p. 161.

Il y a beaucoup de confusion dans ce récit où le nom d'Oktai, fils et successeur de Genghiskan, est confondu avec celui de Batou, fils et successeur de Touschi. C'est Batou qui fit l'invasion en Russie, de laquelle je viens de parler, et qui mourut à Cocorda vers l'an 1255 (1).

Après la mort de ce prince Batou-kan, son frère Béréké, que d'autres nomment Burga ou Berkai, fit assembler tous les grands de la nation, auxquels il donna un superbe festin, et leur distribua des présens considérables ; il avait fait périr auparavant un fils de Batou, qui à la tête d'une armée considérable, vouloit s'emparer de ce royaume. C'est après cet acte de violence, qu'il se fit reconnaître par les chefs de la nation, et qu'il obtint de Kublai, grand Kan de Tartarie, l'investiture de ces pays. Ce prince régna avec beaucoup de gloire, et ce fut lui qui, le premier de ces Mogols, embrassa le Mahométisme, et le fit embrasser à ses sujets. Pendant son règne, et l'an 1258 qui répond à l'an 6766 du monde selon les Russes, les Mogols ravagèrent toute la Lithuanie ; ce prince se rendit en personne l'année sui-

(1) Hist. génér. des Huns. Paris 1757, t. 3, p. 341.

vante à Novogorod, où il fit faire l'énumération des peuples de la Russie. Ensuite il alla porter la guerre du côté de la Perse, contre les princes Mogols qui étaient occupés en Sirie (1).

Les détails de cette histoire n'entrent nullement dans le plan de ce que j'ai à dire sur ce sujet. Il suffira de savoir que Béréké mourut l'an 1266, et eut pour successeur son frère Mangou-timour, à ce que dit Aboulghazi. Mais Aboulfedha dit au contraire que Mangou-timour était fils de Togai et petit fils de Touschi-kan (2).

Ce Mangou-timour mourut de chagrin l'an 1282, parce que ses troupes avaient été battues par les Perses, et eut pour successeur son frère Toudan-mangou que d'autres font fils de Batou (3). Il se démit de l'empire l'an 1287 en faveur de son neveu Toula-bouga (4). Celui-ci fut tué l'an 1291 par un de ses parens

(1) Histoire générale des Huns. Paris 1757, t. 3, p. 341.

(2) *Id.* p. 343.

(3) *Id.* p. 346.

(4) *Id.* p. 347,

qui mit sur le trône du Kaptchac, le frère de celui qu'il venait de tuer ; ce frère s'appelait Toghtagou (1). C'est ce Toghtagou qui eut pour successeur l'an 1305 Uzbek-kau, son fils, âgé de treize ans, prince célèbre dans l'orient, et si aimé de ses sujets qu'ils voulurent porter son nom. C'est depuis ce tems-là qu'ils ont été appelés Uzbeks. Mais ce nom n'a été attribué depuis qu'à ceux qui sont établis vers le Maouartennahar (2).

On voit que cette origine du nom des Uzbeks est bien postérieure à celle que donne Villiam Jones, et n'a aucun rapport aux Afghans. Cette histoire orientale est fort difficile à comprendre à cause de la diversité des noms. Celui qu'Aboulghazi nomme Usbek, est appelé Oziak par les Annales Russiennes, Asbek par Sigimond d'Herbestein, Ertek par Pétis (3).

---

(1) Histoire générale des Huns Paris 1757, t. 3, p. 348.

(2) *Id.* p. 350. L'Histoire générale des Voyages, t. 3, p. 162, dit la même chose.

(3) *Id. ibidem.*

XIII. *Conclusion sur les Révolutions diluviennes.*

Art. 283. Ces derniers détails prouvent que les faits rapportés par Villiam Jones doivent encore être examinés; et ceux que j'ai donnés sur la Chine prouvent que l'on ne peut rapporter l'origine de tous les hommes à Sem, Cham et Japhet, comme veut le soutenir l'auteur Anglais et plus encore peut-être celui qui a donné l'extrait de son ouvrage dans le Journal que j'ai cité. Cette opinion est celle des personnes qui élevées dans la croyance, d'une création et d'une création récente, ont voulu lier leurs idées acquises à celles de l'enfance. La vérité paraît être que les déluges partiels ou plutôt les inondations partielles dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, ayant souvent interrompu le cours de la civilisation, n'en ont cependant pas entièrement fait disparaître les anciennes traces, mais que les traditions puisées par les Hébreux chez les Chaldéens sont évidemment bien moins parfaites que celles qui sont restées chez les diverses nations Asiatiques, et ne peuvent soutenir avec elles la moindre comparaison, C'est bien

difficilement que nous parviendrons à rétablir l'ancienne histoire des révolutions arrivées à la partie occidentale de notre globe. Les efforts que fait à ce sujet M. Dureau de la Malle (1), qui paraît s'occuper spécialement de ce grand travail, ne peuvent être trop encouragés. Je le prierai seulement ici d'examiner si les inondations subites et peu durables n'expliquent pas mieux les phénomènes, qu'une irruption soudaine de l'Océan et une retraite lente et successive des mers. Lorsque cet estimable écrivain dit, d'après les observations de Dolomieu et ses propres connaissances : « les coquilles fossiles marines sur » les flancs de l'Etna, à plus de trois cens » toises au-dessus du niveau de la mer, sont » une preuve non douteuse que la mer a » baigné LONGTEMS les flancs de cette mon» tagne, et s'est élevée à plus de 400 toises » au-dessus de son niveau actuel » : son critique a quelque raison de lui répondre (2) :

(1) Géographie physique de la mer Noire, de l'intérieur de l'Afrique et de la Méditerranée, 1 *vol. in*-8°.

(2) M. H. dans le Journal de l'Empire du 16 octobre 1807. J'y corrige les fautes d'impression et de stile.

« Si la Méditerranée s'est élévée à 400 toi-
» ses au-dessus de son niveau actuel, elle n'é-
» tait certainement pas un lac médiocre, mais
» elle devait s'unir à l'Océan, couvrir une
» grande partie de l'Europe, de l'Afrique et
» de l'Asie; et bien loin de recevoir des eaux
» du Pont-Euxin, elle devait en verser au
» delà des limites les plus anciennes de la
» mer Noire. Où donc ont reflué ces eaux im-
» menses? comment une mer de quatre ou
» cinq cens toises de profondeur, est-elle de-
» venue un lac médiocre? L'auteur ne dira
» pas sans doute que cette élévation de 400
» toises et plus, n'a eu lieu qu'après la rup-
» ture du détroit de Gadès » (Cadix): « car
» comment l'Océan aurait-il donné à cette
» mer une hauteur qu'il n'avait pas lui-même;
» ou, s'il l'avait, comment n'avait-il pas
» franchi dès longtems la barrière infiniment
» plus basse, que lui opposait l'isthme de
» Cadix?

» Il ne dira pas non plus que cette prodi-
» gieuse élévation a eu lieu à des tems très-
» antérieurs à la rupture des deux isthmes »
(celui du détroit de Gibraltar qui séparait
l'Océan de la Méditerranée en unissant l'Es-

pagne à la Mauritanie, l'Europe à l'Afrique ; et celui du Bosphore de Thrace, qui terminait le Pont-Euxin) : « car comment cet » énorme amas d'eau serait-il devenu un lac » médiocre ? il faudrait donc admettre le » desséchement des mers ; et que de tems pour » dessécher 400 toises d'eau en profondeur » dans une immense étendue ! ou il faudrait » penser, comme le savant Laplace le croit » possible, qu'une révolution céleste a changé » l'axe de la terre, et porté les eaux vers un » nouvel équateur !

» Nous pensons que cette contradiction, » au moins apparente, méritait d'être expli» quée ».

Elle l'est bien simplement par le moyen que j'ai déjà indiqué. De fortes marées, en élevant les eaux sur un point, les retirent d'un autre ; elles ne sont qu'un simple déplacement de la mer ; elles n'exigent ni la formation ni la disparition d'un nouvel amas d'eau ; elles produisent à la fois une inondation et un desséchement. On voit par-là que les sciences phisiques et naturelles nous donneront de plus grandes connaissances à ce sujet que les traditions souvent obscures qui

ont traversé les tems et les révolutions pour arriver jusqu'à nous. Sans doute nous avons un très-grand intérêt à perfectionner ces sciences afin de prévoir d'avance, s'il est possible, ces terribles catastrophes, et de découvrir les moyens de nous en préserver.

Comme les comètes en sont une des principales causes, et que je n'ai dit qu'un mot (*art.* 62) de cette espèce d'astres, je vais m'en occuper ici plus en détail, en fesant d'abord connaître ce qu'en ont pensé les Chinois. C'est leur Confucius qui va parler, mais un peu habillé à la moderne par le traducteur Français.

XIV. *Le Roi et la Comète* (1).

Art. 284. La comète est un corps céleste qui paraît soudainement parmi les astres, et qui disparaît de même. Elle s'annonce sous des figures et des grandeurs différentes. Pendant le tems de son apparition, elle se meut dans un orbite très-excentrique.

---

(1) Yu le grand et Confucius, par M. Clerc. Soissons 1769. p. 369 et suivantes.

Les bons rois sont un présent du Ciel : ils sont les étoiles du monde moral. Leurs vertus, leurs mœurs, leurs actions, sont aussi excentriques que les mouvemens de la comète; elles se répandent de proche en proche, jusqu'aux derniers confins de leur empire ; mais les mauvais rois disparaissent du cœur de leurs sujets, avec la même rapidité, que la comète disparaît d'entre les astres.

La comète change d'ornemens selon les aspects du soleil : quelquefois des rayons de lumière précèdent sa tête ; quelquefois ils la suivent, et quelquefois ils forment une rose autour d'elle. On en a vu aussi qui paraissaient enveloppées de fumée.

Les rois sont modifiés par ceux qui les entourent : si les courtisans ont l'ame honnête, les rois sont bons. Si les courtisans sont des flatteurs, les rois se croient bons et ne le sont pas. Ils doivent donc se défier de tous ceux qui ne servent que leurs ieux et leurs oreilles.

Les rayons de lumière qui précèdent la tête d'un prince, sont les bonnes lois et les sages institutions qui l'annoncent à l'univers. Les rayons qui le suivent, sont les hommes d'un

mérite distingué, qu'il rapproche de lui. Les rayons qui forment une rose autour de sa personne, sont la bienséance, la bienfaisance et la justice. Le tourbillon de fumée qui enveloppe quelquefois la comète, peint l'ignorance, les préjugés funestes qui obscurcissent l'esprit d'un monarque.

Les rayons de la comète sont des vapeurs attirées par les planètes subalternes ; elles se mêlent avec leur atmosphère, elles fournissent à l'entretien du fluide qui s'évapore continuellement des corps, dans la composition desquels elles rentrent.

Les mœurs et les bienfaits du souverain sont repompées comme ces vapeurs ; l'entretien que celles-ci fournissent à tous les corps, indique le véritable usage du pouvoir suprême.

La grandeur des comètes varie beaucoup : il y en a qui paraissent surpasser les étoiles de la première et de la seconde grandeur. Il y a aussi des phénomènes entre les rois.

Le mouvement des comètes est varié à l'infini : les unes s'avancent d'occident en orient, d'autres en sens contraires. Leur mouvement se dirige tantôt vers le nord, tantôt vers le

midi. Il est aussi quelquefois plus rapide, quelquefois plus lent.

Ce mouvement varié des comètes, est l'emblème des différentes affaires, des soins toujours renaissans qui occupent un souverain. L'homme ordinaire n'a que son devoir à remplir : le père de famille borne ses soins à la prospérité de sa famille. La condition d'un souverain est bien différente ; ses devoirs sont sans nombre, ses soins sont sans bornes. Tous ses sujets ont des besoins, tous ont des droits, tous sont ses enfans. Pour connaître ses enfans, leurs besoins, leurs droits respectifs, il est obligé de visiter ses provinces, de vérifier par lui-même le bon ou le mauvais état de chacune, de soulager celles qui souffrent, etc. Et s'il ne prend pas cette peine, avec la meilleure volonté possible, avec de la bienfaisance, il courra les risques d'être trompé. Il faut encore que tous ses pas soient mesurés: la justice demande un mouvement rapide : une déclaration de guerre en exige un très-lent.

Quand la comète approche trop de la terre, et qu'elle pèse sur elle, elle est capable de bouleverser le globe que nous habitons. Il en

est de même des monarques qui s'appesantissent sur leurs sujets, qui les accablent d'impôts et de corvées.

Les comètes qui parcourent autour du soleil une ellipse, ou une orbite très-alongée, deviennent invisibles dans la partie la plus éloignée de cet astre.

Si la cour du prince concentrait tous les soins du prince, s'il ne s'occupait que de ceux qui l'entourent ; les courtisans, planètes subalternes, absorberaient toutes les graces, toutes les faveurs, et même les récompenses dues au vrai mérite, aux hommes à talens, aux grands hommes. Dans ce cas, le prince deviendrait invisible pour les autres, et son existence serait nulle pour eux.

Les comètes ont des retours : il y a de bons rois qui se succèdent : il serait bien malheureux pour les hommes, qu'il fallût une période de 575 ans pour en avoir un bon.

Enfin, on observe les comètes, on les prédit, et l'événement est conforme à la prédiction : chaque peuple a son télescope, c'est un Linx au regard perçant. La dignité du prince ne fait pas l'homme ; on le prédit dès son enfance. Dans l'âge avancé, il prendrait en

en vain le masque de la vertu dont il aurait besoin ; le masque n'est pas la chose, il tombe bientôt, le naturel se montre, la réalité des vices demeure. On n'est véritablement disciple de la vertu, on n'est homme de bien, que si le cœur en est l'image.

XV. *Définition des Comètes, et principaux phénomènes de leur apparition.*

Art. 285. Après avoir examiné les comètes à la manière des Chinois qui rapportent presque toutes leurs sciences à la morale et à la politique, occupons-nous-en comme le font nos astronomes qui en ont donné la meilleure théorie (1).

Comme la plupart de nos termes scientifiques, le mot comète vient du grec *comètès* (2), et ce mot a lui-même pour racine un autre mot grec *Comé* (3), en latin *coma*, qui signifie

(1) Presque tout ce qui suit sera tiré de l'Abrégé d'astronomie par Jérôme Lalande. Paris 1795, p. 223 et suivantes.

(2) Κομήτης.

(3) Κόμη.

chevelure ; il vient de ce que les plus remarquables de ces corps célestes ont paru entourés d'une espèce de chevelure.

Ces corps paraissent de tems à autre avec différens mouvemens ; et pour l'ordinaire, sont accompagnés d'une lumière éparse. Leur mouvement apparent diffère beaucoup de celui des autres planètes ; mais quand il est rapporté au soleil, il se trouve suivre les mêmes lois ; car en observant les comètes avec attention, on a reconnu qu'elles tournaient autour du soleil dans des ellipses fort excentriques, suivant les règles connues pour le cours des planètes. Elles ont conséquemment, ainsi que les planètes, deux points plus éloignés du soleil que tous les autres, ou deux *aphélies* ; et deux points plus rapprochés du soleil que tous les autres, ou deux *périhélies*. On distingue aussi dans leur orbite un *apogée* qui est le point le plus éloigné de la terre, et un *périgée* qui en est le point le plus voisin. Je ferai souvent usage de ces quatre mots qui sont aussi dérivés du grec. Quand on parle du périhélie comme s'il n'y en avait qu'un, on comprend qu'il est question de celui qui est le plus voisin de la terre.

C'est le mouvement des comètes qui les distingue des étoiles nouvelles ; car dans celles-ci on n'a jamais remarqué de mouvement propre : d'ailleurs la lumière des comètes est toujours faible et douce ; cela est prouvé spécialement par une phase observée dans la comète de 1744, la plus remarquable du siècle dernier, et dont la partie éclairée n'était visible qu'à moitié. On peut consulter à ce sujet les mémoires de l'académie des Sciences pour cette année.

Si ces phases ne sont pas constamment observées, c'est que l'atmosphère épaisse où la plupart des comètes sont noyées, disperse la lumière, en sorte qu'elles nous semblent toujours d'une forme à-peu-près ronde.

On distingue principalement les comètes, par ces trainées de lumière dont elles sont souvent entourées et suivies, que l'on appelle, tantôt la *chevelure* ou la *barbe*, tantôt la *queue* de la comète, suivant la forme sous laquelle elles se présentent ; cependant il y a eu des comètes sans queue, sans barbe, sans chevelure. Celle de 1585, observée pendant un mois par Ticho, était ronde ; elle n'avait aucun vestige de queue ; seulement sa

circonférence était moins lumineuse que le noyau, comme si elle n'eût eu à sa circonférence que quelques fibres lumineuses. La comète de 1665 était fort claire, selon Hévélius, et il n'y avait presque pas de chevelure; la comète de 1682, au rapport de Cassini, était aussi ronde et aussi claire que Jupiter (1). On ne distinguait point de queue à celle du mois d'octobre 1763, quoique fort rapprochée de la terre. Ainsi l'on ne doit pas regarder les queues des comètes comme leur caractère distinctif.

Riccioli, dans son énumération des comètes, n'en compte que 154, citées par les historiens jusqu'à l'année 1651, où il composait son Almageste, et la dernière était celle de 1618. Dans le grand ouvrage de Lubienietz, où les moindres passages des auteurs sont scrupuleusement rapportés toutes les fois qu'ils ont quelque rapport aux comètes, on voit 415 apparitions jusqu'à celle de l'année 1665. Dans le premier volume des tables de Berlin, il y en a près de 700. Mais le père

(1) Voyez les Mémoires de l'académie des Sciences pour 1699.

Pingré, dans sa *Cométographie*, en deux volumes *in-quarto*, qui a paru en 1784, réduit à 380 les apparitions qui lui paraissent bien certaines.

De toutes ces apparitions de comètes, on n'en trouve aucune dont la route soit décrite et circonstanciée avant l'année 837 de l'ère Chrétienne; et le nombre de celles dont on a pu avoir assez de circonstances pour calculer leurs orbites, se réduisait à 84 en 1793, en ne comptant que pour une seule comète celles de 1456, 1531, 1607, 1682 et 1759, qui sont bien reconnues pour n'être qu'une seule et même planète. Il faut encore pour n'en compter que 84 à cette époque, réunir de même celles de 1532 et de 1661, et celles de 1264 et de 1556, qui ont paru à M. de Lalande être les mêmes. Mais lui-même a reconnu ensuite que les deux premières étaient différentes, ainsi qu'on le verra ci-après (*art.* 288).

Nous devons être persuadés qu'il a paru dans tous les tems beaucoup de comètes dont il n'est point parlé dans les historiens, et qu'il y en a eu beaucoup plus encore qui n'ont point été aperçues. Les anciens même le savaient;

car Possidonius avait écrit (1) qu'à la faveur de l'obscurité produite par une éclipse de soleil, on avait vu une comète très-voisine du soleil, c'était vers l'an 60 avant l'ère Chrétienne; et ce fait donne lieu de croire que dans de pareilles circonstances on en verrait souvent. Depuis l'année 1757, qu'on a attendu et cherché la comète de 1682, et que l'attention des observateurs s'est tournée de ce côté-là, on a observé beaucoup de comètes; M. Messier s'est occupé surtout à les chercher; souvent il les a vues le premier; et il y en a huit ou dix qui nous auraient échappé sans lui; M. Méchain, en dix ans, en découvrit huit; miss Herschel, cinq; et il y a lieu de croire que lorsque l'on prendra la peine de les chercher, on en trouvera un grand nombre. Il en existe probablement quelques centaines; Lambert croyait même qu'il pouvait y en avoir des millions. C'est ce que le tems et les observations, qui ne peuvent être trop encouragées, nous apprendront. Le climat de nos provinces méridionales est surtout favorable à ces découvertes, et c'est à Marseille

(1) Selon Sénèque, *Quæst. nat.* l. VII. c. 20.

que les cinq dernières qui ont été aperçues, l'ont été pour la première fois.

Dans les années qui précédèrent et qui suivirent 1101, on en vit presque toutes les années (1).

Il est même arrivé plus d'une fois que l'on a vu en même tems plusieurs comètes; Riccioli en rapporte plusieurs exemples : le 11 février 1760, on en voyait deux (2).

Les comètes dont l'apparition a été la plus longue, sont celles qui ont paru pendant six mois; la première du tems de Néron, l'an 64 de l'ère Chrétienne (3), la seconde vers l'an 603, au tems de Mahomet; la troisième en 1240, lors de l'irruption du grand Tamerlan. En dernier lieu, la comète de 1729 et celle de 1773 ont été observées pendant six mois; celle de 1769, pendant près de quatre mois. Riccioli, dans son Almageste, nous donne une table de la durée de beaucoup d'autres comètes, suivant différens historiens; on y voit

(1) *Lubienecii Theatrum cometicum.*

(2) Mémoires de l'académie des Sciences pour 1760. Cométographie de Pingré. Tome II, p. 61.

(3) Sénèque, *Quæst. nat.* l. VII. c. 21.

quatre comètes de quatre mois, savoir : celles des années 676, 1264, 1363, 1433.

Toutes les comètes paraissent tourner comme les autres astres par l'effet du mouvement diurne ; mais elles ont encore un mouvement propre, aussi bien que les planètes, par lequel elles répondent successivement à différentes étoiles. Ce mouvement propre se fait tantôt vers l'orient, comme celui des autres planètes, tantôt vers l'occident, quelquefois le long du Zodiaque, quelquefois dans un sens tout différent et presque perpendiculaire à l'écliptique.

La comète de 1472 fit en un jour 120 dégrés (ancienne division du cercle en 360 dégrés), ayant rétrogradé depuis l'extrémité du signe de la Vierge jusqu'au commencement du signe des Gémeaux, suivant l'observation de Régiomontanus ; la comète de 1760, entre le 7 et le 8 de janvier, changea de 41 dégrés et demi en longitude. On pourrait citer d'autres exemples d'une très-grande vitesse observée dans le mouvement apparent des comètes. Elle pourrait même être bien plus grande si une comète passait plus près de la terre.

Quelquefois les comètes paraissent si peu

de tems, que dans la durée de leur apparition, leur situation ne change pas beaucoup; mais il y a des comètes dont le mouvement est fort étendu; celle de 1664 parcourut 160 dégrés par un mouvement rétrograde en apparence pendant la durée entière de son apparition; et dans le seul intervalle du 20 décembre au 6 janvier 1665, en 17 jours elle en parcourut 143. Celle de 1769 parcourut 8 signes ou 240 dégrés, tant avant qu'après sa conjonction, depuis le 8 août jusqu'au premier décembre; celle de 1556, un demi-cercle environ, ou 180 dégrés; celle de 1472 fit environ 170 dégrés; celle de 1618 ne parcourut que $107^d\frac{1}{2}$; mais ce fut dans l'espace de 28 jours (1).

Les anciens n'ont parlé communément de la grandeur des comètes, qu'en fesant attention au spectacle de leur queue ou de leur chevelure; cependant il y a des comètes dont le diamètre apparent semble avoir été très-considérable indépendamment de la queue. Après la mort de Démétrius, roi de Sirie, l'an 146 avant l'ère Chrétienne, il parut une

(1) Riccioli, Almageste, II. 28.

comète, que l'on dit avoir été aussi grosse que le soleil (1). Justin porte l'exagération jusqu'à dire que celle qui parut à la naissance de Mithridates répandait plus de lumière que le soleil.

La comète de 1006, rapportée par erreur à l'an 1200 dans quelques livres, était quatre fois plus grosse que Vénus, et jetait autant de lumière que pourrait faire le quart de la lune; cette comète paraît être la même que celles de 1682 et 1759.

Cardan dit à-peu-près la même chose des comètes de 1521 et 1556. Nous n'avons rien de bien déterminé sur la grandeur apparente des comètes avant celle de 1577; son diamètre apparent, suivant Ticho, était de 7′, c'est-à-dire, le double du diamètre qu'il donnait à Vénus.

XVI. *Différentes opinions sur les Comètes.*

Art. 286. Après avoir parlé des circonstances principales qui ont rendu les comètes remarquables, je vais parler des différens sis-

(1) Sénèque, *Quæst. nat.* VII, 15.

tèmes auxquels elles ont donné lieu. Il y a eu de tout tems des philosophes persuadés que les comètes étaient des planètes dont le mouvement devait être perpétuel et les révolutions constantes. Sénèque a reconnu que ce sentiment était celui des anciens Chaldéens. On a soupçonné qu'il leur avait fait trop d'honneur (1) ; mais ce soupçon est dénué de fondement. Sénèque n'était point astronome ; il n'a été en cette occasion qu'un savant historien dont le témoignage ne peut être récusé. Il connaissait les anciennes observations des Chaldéens, et regardait leur opinion comme éminemment préférable à celle des Grecs et des Romains qui avaient osé s'en écarter sans avoir recueilli autant d'observations que ces peuples bien antérieurs à eux.

Aussi le sentiment des Chaldéens a-t-il été bien réellement celui des plus anciens et des meilleurs philosophes Grecs, tels qu'Anaxagoras et plusieurs Pithagoriciens. On en peut citer beaucoup d'autres, comme Apollonios le Mindien, Hippocratès de Chio, Aeschile,

(1) Abrégé d'astronomie, par Jérôme Lalande. Paris 1795, p. 326.

Diogène, Favorinus, Artémidore et Démocrite, qui au jugement de Cicéron (1) et de Sénèque (2), fut le plus subtil de tous les anciens philosophes. On doit surtout à Sénèque lui-même la justice de convenir qu'aucun ancien n'a parlé des comètes d'une manière aussi exacte que lui dans le septième livre de ses Questions naturelles. Un astronome aurait peine à s'exprimer aujourd'hui avec plus de clarté et d'énergie (3).

Malgré des idées aussi lumineuses, on a vu des hommes célèbres regarder les comètes comme des corps nouvellement formés et d'une existence passagère. Aristote qui n'avait jamais observé et qui ne voulait pas en croire les *Barbares* sur leur parole, fut le premier qui eut cette opinion. A son exemple, Ptolémée, Ticho, Bacon, Galilée, Hévélius, Longomontanus, Képler, Riccioli, Lahire, refusèrent de voir dans les comètes de vérita-

---

(1) *Tuscul.* l. 5.

(2) *Quæst. nat.* lib. 7.

(3) Abrégé d'astronomie, par Jérôme Lalande. Paris 1795, p. 326. C'est principalement à lui que je dois encore le reste de cet article.

bles planètes. Plusieurs d'entr'eux les regardèrent comme des corps sublunaires, ou des météores de l'atmosphère : Cassini lui-même (1) avait cru que les comètes étaient formées par les exhalaisons des autres astres.

C'était encore l'opinion d'Aristote, et elle domina dans les écoles pendant les siècles d'ignorance ; aussi les astronomes ne s'occupèrent point à déterminer leurs mouvemens. Ticho-Brahé fut le premier qui ayant observé long-tems et avec soin la comète de 1577, parce que l'on observait tout dans son château d'Uranibourg, composa un ouvrage assez considérable à cette occasion : il trouva que l'on pouvait assez bien représenter ses apparences, en supposant qu'elle avait décrit autour du soleil une portion de cercle qui renfermait les orbites de Mercure et de Vénus.

Ticho fesant voir dans cet ouvrage que les comètes étaient des corps fort élevés au-dessus de la moyenne région, renversait le sistême ancien des cieux solides, comme Neuton se servit ensuite des comètes pour dé-

---

(1) Abrégé des observations sur la comète de 1680, p. xxxj.

truire le plein de Descartes et l'hipothèse des tourbillons.

Képler ayant trouvé que les observations de la comète de 1618 s'accordaient mieux avec une ligne droite qu'avec un cercle, conclut que le mouvement des comètes était rectiligne. Cassini crut que ce mouvement se fesait autour de la terre ; mais Hévélius, dans sa Cométographie, imprimée en 1668, fit voir que la route des comètes approchait plus d'une parabole décrite autour du soleil.

Ce fut la découverte de l'attraction qui ouvrit, pour ainsi dire, aux philosophes, un nouveau ciel ; Neuton, en voyant les autres planètes soumises à la force centrale du soleil, pensa que les comètes devaient être du nombre des planètes, et suivre les mêmes lois dans leur mouvement autour du soleil : il fallait pour cela que leurs orbites fussent fort excentriques, c'est-à-dire, très-alongées, afin d'expliquer une très-longue disparition. La comète de 1680 avait fait une étonnante sensation : Neuton examina son cours : il trouva qu'une portion d'ellipse très-alongée, ou, ce qui revient au même, une portion de parabole, convenait parfaitement à toutes les ob-

servations, pourvu que l'on supposât les aires proportionnelles au tems, comme dans les mouvemens planétaires : dès lors il ne douta plus que les comètes ne fussent des planètes aussi périodiques et aussi anciennes que les autres.

Hallei appliqua ces principes à différentes comètes, en choisissant celles qui avaient été le mieux observées ; peu-à-peu il étendit ses calculs à 24 comètes ; et en 1705, il donna les élémens de ces 24 paraboles dans sa *Cométographie* que M. de Lalande a publiée de nouveau en français, dans une nouvelle édition des Tables de Hallei en 1759.

Depuis ce tems-là le nombre des comètes s'est considérablement augmenté. On en comptait 84 en 1793, en y comprenant celles qui furent découvertes par M. Perni, directeur de l'Observatoire de Paris le 24 septembre, et par M. Messier le 27 de cette même année. Plusieurs de ces comètes ont été observées pendant des mois entiers sur une très-grande portion de la circonférence du ciel, avec des inégalités apparentes extrêmement considérables ; et cependant quand on les réduit à une parabole décrite autour du soleil, on trouve

entre les observations un accord si parfait, qu'il n'y a aucune autre hipothèse ni aucune autre loi qui puisse approcher de cette exactitude.

XVII. *Du mouvement parabolique des Comètes.*

Art. 287. Le calcul parabolique dont se servent les astronomes à l'exemple de Neuton et de Hallei, n'est cependant qu'une approximation : mais on l'adopte à cause de la facilité des calculs, et du peu de différence qu'il y a entre une parabole et une ellipse fort alongée. L'avantage consiste en ce que toutes les paraboles sont des courbes semblables ; elles donnent une même proportion entre les rayons vecteurs semblablement placés ; et il suffit de connaître les distances périhélies de différentes comètes pour les calculer toutes par une seule et même table. On peut voir dans l'Abrégé de l'astronomie de M. de Lalande, la construction de cette table générale, où l'*anomalie* vraie est donnée pour chaque jour, et qui sert pour toutes les comètes, au lieu que

les ellipses exigent chacune une table particulière (1).

Quand on a trois observations d'une comète, on est en état de trouver quelle est la parabole qui les représente. On choisit deux longitudes et deux latitudes géocentriques observées, on cherche des paraboles qui puissent satisfaire à ces deux observations : quand on a deux ou trois paraboles, c'est-à-dire, deux ou trois hipothèses qui s'accordent également bien avec les deux observations, on calcule dans chacune de ces trois hipothèses, le lieu de la comète au tems de la troisième observation ; en cherchant le lieu du périhélie, la distance du périhélie, l'anomalie vraie, le rayon vecteur, la longitude héliocentrique, et enfin la longitude géocentrique comme pour les planètes ; celle des différentes hipothèses qui s'accorde le mieux avec la troisième observation est la meilleure ; et une simple proportion suffit quelquefois pour trouver une dernière hipothèse qui satisfasse exactement à toutes les trois observations. Cette méthode

---

(1) Abrégé d'astronomie par Jérôme Lalande. Paris 1795, p. 327 *et* 328.

indirecte et de fausse position paraît la plus simple et la plus commode ; mais il y a des méthodes plus directes et plus élégantes, données par Euler, Fontaine, du Séjour, la Place, Boscovich et Lalande.

Les élémens d'une comète sont les six articles qui déterminent la situation et la grandeur de son orbite; le lieu du nœud, l'inclinaison, le lieu du périhélie, la distance périhélie, et le tems du passage par le périhélie, qui tient lieu d'époque ; enfin la direction de son mouvement qui peut être direct ou rétrograde ; car il y a beaucoup de comètes dont le mouvement réel se fait vers l'occident, au contraire de celui des planètes (1).

XVIII. *Du retour des Comètes.*

Art. 288. Lorsque Neuton eut reconnu que la comète de 1680 avait décrit sensiblement une parabole pendant le tems de son apparition avec des aires proportionnelles au tems, il fut persuadé que cette comète était une

(1) Abrégé d'astronomie par Jérôme Lalande. Paris 1795, p. 334 *et* 335.

véritable planète, et que l'orbite qui paraissait une parabole, n'était réellement que la partie inférieure d'une ellipse très-grande et très-alongée (1). Il savait que ces ellipses très-excentriques ressemblent à très-peu-près à des paraboles, et en approchent d'autant plus que la distance périhélie est plus petite par rapport au grand axe de l'ellipse.

Ce fut Hallei qui, en 1705, eut la satisfaction de vérifier par le calcul des anciennes observations, ce que Neuton avait trouvé d'après les lois de sa phisique ; Hallei démontra la ressemblance ou plutôt l'identité de la comète de 1607, et de celle de 1682, et il annonça son retour pour 1759, prédiction qui s'est vérifiée sous nos ieux. M. de Lalande, dans sa théorie des comètes, à la suite de celle de Hallei, a donné l'histoire du retour de cette comète fameuse ; il l'a répétée dans les Mémoires de l'académie des Sciences pour 1759 : il suffira de retracer ici d'après lui la marche des inventeurs.

Lorsque Hallei eut calculé par observations

---

(1) Voyez ses Principes mathématiques de la philosophie naturelle. 1687.

les paraboles de vingt-quatre comètes, il s'en trouva trois qui se ressemblaient beaucoup, celles de 1531, de 1607 et de 1682 : ces trois paraboles étaient situées de même, leurs distances périhélies étaient égales, et les intervalles de tems étaient de 75 à 76 ans : il pensa dès lors que ce pouvait être la même comète; cependant la différence des inclinaisons et des périodes lui paraissait un peu trop grande, et il n'osait prononcer sur l'identité; mais lorsqu'après les recherches qu'il fit des anciennes comètes, il en eut trouvé trois autres dont il est parlé dans les historiens aux années 1305, 1380, 1456, à des intervalles de tems toujours à-peu-près égaux, il ne douta plus que le retour ne fût certain, et il rejeta sur les attractions mutuelles des corps célestes les différences d'une année, plus ou moins, qu'il trouvait entre les diverses périodes de cette comète.

Tel fut donc le progrès de nos connaissances en ce genre. D'anciens philosophes regardèrent les comètes comme des corps célestes et périodiques. Neuton prouva qu'elles pouvaient décrire des ellipses très-excentriques, et reparaître à chaque révolution; Hallei vé-

rifia cette belle idée en calculant plusieurs comètes, parmi lesquelles il s'en trouva trois qui avaient décrit la même orbite : ce qui annonçait trois apparitions ; et cela s'est trouvé pleinement confirmé quand cette comète a reparu, en 1759, dans la même orbite et après le même espace de tems ou à-peu-près ; on peut même la reconnaître dans les comètes de 1230, 1155, 1080, 1006, etc ; elle reparaîtra probablement au mois de janvier 1834.

Il y a encore deux comètes dont on croit connaître la période ; la première est celle de 1532 et de 1661 ; mais on ne la point vue en 1789 ni en 1790, ce qui doit faire douter de cette période : la seconde est celle de 1264 et de 1556, qu'on attend pour 1848 ; mais les observations de 1264 sont bien imparfaites pour pouvoir assurer ce retour. La grande comète de 1660, suivant Hallei, devrait reparaître l'an 2254 : il croit que c'est celle qui parut du tems de César, ensuite en 531 et 1106, et elle aurait paru dans les années 619 et 2349 avant l'ère Chrétienne ; en sorte qu'elle pourrait servir à ceux qui veulent expliquer phisiquement le déluge comme Vhiston (*art.* 77) ; mais il y a des doutes sur la

période de cette comète de 1680 ; et M. de Lalande a reconnu (1) qu'il y a huit autres comètes qui peuvent approcher bien davantage de la terre, et y causer de plus grandes révolutions.

Dans tous les corps qui tournent autour du soleil, les carrés des tems sont entr'eux comme les cubes des distances ; ainsi dès que l'on connaît la période d'une comète par deux apparitions observées, on trouve, par une simple proportion, le grand axe de son orbite, et l'on calcule son lieu vrai de la même manière que celui des autres planètes.

Si l'on avait vu une comète assez longtems, et qu'on l'eût observée avec une grande précision, on pourrait avoir une idée de la durée de sa révolution, ou déterminer son ellipse par des méthodes indirectes semblables à celles dont j'ai indiqué l'emploi dans des paraboles (*art.* 287) ; mais le calcul en serait si long et le résultat si peu susceptible de précision, que je ne pense pas devoir entrer dans ce détail. J'observerai seulement qu'en pareil cas la méthode la plus commode sera peut-

(1) Réflexions sur les comètes. A Paris 1773.

être celle-ci. On déterminera d'abord dans l'hipothèse parabolique, la distance périhélie et le tems du passage au périhélie par des observations qui n'en soient pas fort éloignées, afin que cette distance périhélie convienne également à l'ellipse et à la parabole, et soit indépendante de l'hipothèse; on calculera ensuite la différence entre la parabole et l'ellipse pour les observations les plus éloignées dans différentes hipothèses de révolutions elliptiques; les différences calculées étant comparées avec l'erreur observée, c'est-à-dire, avec la différence qu'il y a entre l'observation et le résultat de l'hipothèse parabolique, on jugera laquelle des différentes ellipses supposées convient à ces observations éloignées.

M. de Lalande a reconnu, par un calcul fait seulement à-peu-près pour la comète de 1759, que si l'on eût déterminé le périhélie par trois observations faites le 12 mars, le 1er. avril et le 1er. mai, on aurait trouvé le 31 mai 2 minutes d'erreur si l'on se fût trompé de trois ans sur la révolution : ainsi, en se trompant même de 2', il n'est pas impossible de trouver la période d'une comète à trois

ans près par une seule apparition de trois mois ; mais l'incertitude serait bien plus grande sur de plus longues périodes (1).

XIX. *Sur les inégalités du mouvement des Comètes.*

Art. 289. On peut représenter l'inégalité du mouvement des comètes dans des ellipses fort excentriques, par le moyen d'une machine assez simple que Désaguliers a donnée sous le nom d'Instrument *Cométaire* ; il a été aussi décrit par Ferguson (2), et consiste en deux poulies elliptiques, mobiles chacune autour de leur foyer ; l'une conduit l'autre par le moyen d'une corde qui les embrasse toutes deux en se croisant entr'elles ; les ellipses se touchent continuellement, d'où il résulte que si la première tourne uniformément, la seconde tournera plus vîte quand son périhélie touchera l'aphélie de la première, que quand son aphélie touchera le périhélie de

(1) Abrégé d'astronomie par Jérôme Lalande. Paris 1795, p. 335, 336, 337, 338.

(2) *Astronomy explained*, 1764.

la

la première. Si la seconde ellipse qui tourne inégalement, porte une alidade au-dehors de la boîte, et que cette alidade enfile un petit globe retenu dans une coulisse elliptique, il représentera très-bien la vitesse du périhélie et la lenteur de l'aphélie ; les aires seront même proportionnelles aux tems.

On avait reconnu longtems avant Ticho que le mouvement apparent des comètes observé pendant la durée de leur apparition n'était pas uniforme ; cependant Ticho n'était pas assez frappé de ces inégalités, pour y reconnaître l'effet de la parallaxe annuelle et du mouvement de la terre ; mais Képler l'y reconnut très-bien, et dans son Traité des comètes, il dit qu'ayant supposé le mouvement de celle de 1618 dans une ligne droite avec une diminution uniforme, on reconnaissait l'effet du mouvement de la terre, soit sur la longitude, soit sur la latitude de la comète, et que le mouvement qui parut tortueux, ne pouvait le paraître qu'à raison de celui de la terre ; il termine même son premier livre en disant : Autant qu'il y a de comètes dans le ciel, autant il y a de preuves du mouvement de la terre autour du soleil ; indépendamment

de celle que l'on tire du mouvement des planètes. A la rigueur, cela prouve seulement qu'elles tournent autour du soleil : mais le mouvement de la terre est suffisamment démontré par d'autres raisons.

La comète de 1729, que Cassini observa pendant plusieurs mois, après avoir fait plus de 15 dégrés vers l'occident, depuis l'étoile connue sous le nom de la Tête du petit cheval jusque sur la constellation de l'Aigle, se courba subitement pour retourner vers l'orient; ce qui montrait d'une manière frappante l'effet de la parallaxe annuelle. Il pourrait arriver des cas où cet effet serait bien plus grand : si une comète rétrograde dont la distance à la terre serait égale à la distance moyenne de la lune, se trouvait périhélie et en opposition, elle aurait 140 dégrés de mouvement par heure; on pourrait voir la comète aller depuis l'horizon jusqu'au zénit en moins de trois quarts d'heure, et employer ensuite plus de quatre heures à gagner l'horizon occidental; ou d'autres singularités de même espèce, suivant les circonstances.

Les inégalités dont je viens de parler, sont purement apparentes : mais je dois dire

un mot d'une autre irrégularité qu'on a reconnue en 1759, et qui affecte le mouvement réel et intrinsèque de toutes les comètes dans leurs ellipses ; c'est l'attraction des corps célestes. Celles de Jupiter et de Saturne sont les plus remarquables ; mais il y a grande apparence que les attractions des autres planètes et des autres comètes peuvent y influer sensiblement. Cette attraction s'est manifestée de la manière la plus frappante dans le retour de la comète de 1682, observée en 1759. Sa période entre le passage par le périhélie du 26 octobre 1607, et celui du 14 septembre 1682, a été plus petite de 585 jours que la période suivante qui s'est terminé au 18 mars 1759.

Lorsque l'on commençait à parler, en 1757, du retour de cette comète prédite par Hallei, on s'aperçut que l'inégalité de ses périodes précédentes nous laissait près d'une année d'incertitude sur le tems de son apparition ; Hallei avait remarqué que cette comète, en 1681, passant fort près de Jupiter, en avait dû être fortement attirée, et que cela pourrait retarder l'apparition suivante jusqu'au commencement de 1759. Mais cette considération étoit trop vague pour que l'on dût y

compter, et Hallei n'y comptait pas lui-même; M. de Lalande proposa à Clairaut d'y appliquer sa théorie de l'attraction, ou du problême des trois corps, en lui offrant tous les calculs astronomiques dont ce géomètre avait besoin. L'astronome observateur donna à celui qui était plus exercé que lui dans la haute géométrie, les situations de la comète, et les forces que Jupiter et Saturne avaient exercées sur elle pendant l'espace de 150 ans, ou de deux révolutions, soit dans la direction des rayons vecteurs, soit perpendiculairement aux rayons, avec les ordonnées et les surfaces de toutes les courbes qui représentaient les intégrales des équations du problême. Par ce moyen, Clairaut trouva que la révolution de la comète devoit être de 611 jours plus grande que celle de 1607 à 1682, dont 100 jours pour l'action de Saturne, et 511 pour celle de Jupiter. Suivant ces premiers calculs, la comète devait passer dans son périhélie au milieu d'avril : elle y passa le 13 mars; et malgré l'immensité des calculs que Clairaut et Lalande firent à cette occasion, les quantités négligées produisirent environ un mois d'er-

reur dans la prédiction (1). Il serait à désirer que ces calculs fussent refaits aujourd'hui par quelqu'habile géomètre, en y fesant entrer Herschel et les autres planètes récemment découvertes, afin de voir si la théorie répondrait à l'événement avec une plus grande précision. Lorsque l'on s'en serait assuré, on pourrait reprendre tous ces calculs pour les appliquer à l'apparition prochaine de la même comète, afin d'en annoncer l'époque avec plus d'exactitude; et si la prédiction était justifiée par l'événement, les plus incrédules seraient forcés d'admirer la sublime théorie de Neuton, et d'en reconnaître la justesse.

XX. *Des fortes marées produites par le voisinage des Comètes.*

Art. 290. Il vient de paraître à Bordeaux une petite brochure de vingt pages, où l'auteur a rassemblé avec beaucoup de discernement les observations faites sur les comètes, et tout ce que renferment de curieux sur ces

(1) Abrégé d'astronomie, par Jérôme Lalande. Paris 1795, p. 338, 339 *et* 340.

corps célestes, les ouvrages d'astronomie les plus estimés et les plus récens. Il a su mettre à la portée du commun des lecteurs une théorie qui, pour être du domaine des savans, n'est cependant pas inaccessible au vulgaire, quand elle est traitée avec simplicité et clarté. La citation que je vais en faire d'après un journal très-bien rédigé (1), en justifiant ce que je viens de dire, éclaircira une théorie importante qui m'a déjà occupé (*art.* 109 et 246).

M. de Lalande a calculé en 1773 que de 60 comètes sur lesquelles il avait cru devoir concentrer plus particulièrement ses observations, il n'y en avait que huit dont les nœuds pouvaient à peu près tomber sur la circonférence de l'orbite terrestre « en sorte », dit-il, « qu'il est possible que dans la suite des révo- » lutions de la terre et de ces différentes co- » mètes, il s'en trouve une qui, se rencon- » trant dans son nœud, lorsque la terre y » passe, la choque ou la déplace, l'entraîne » ou en soit entraînée, et consomme enfin

(1) Journal du Commerce, de politique et de littérature, 7 novembre 1807, p. 1234 *et* 1235.

» cette grande révolution, qui serait pour le » genre humain, l'accomplissement des siè» cles, la fin du monde, ou le commence» ment d'un nouvel ordre de choses ».

Plusieurs comètes ont passé fort près de l'orbite de la terre; celles de 837, de 1299, de 1596, de 1618, de 1683, de 1739, de 1763, et de 1764, méritent d'être distinguées sous ce rapport : ce sont les huit dont veut parler M. de Lalande.

Parmi les 60 comètes que cite cet astronome, plusieurs ne sont comptées que pour une, attendu qu'ayant reparu à différentes époques, elles ne peuvent représenter que la même. Ce n'est plus un doute en astronomie, ainsi qu'on l'a vu plus haut (*art.* 287), quoique cela ne soit encore applicable à aucune des huit qui viennent d'être nommées.

Sans même supposer le choc effrayant d'une comète et de la terre, il suffirait qu'une comète aussi grosse que notre globe, fût cinq ou six fois plus près que la lune, ou plus exactement, à 13 mille lieues de distance, par rapport à la terre, pour produire une marée de deux mille toises; cela ferait deux

mille toises d'élévation au-dessus du niveau naturel des eaux.

Dans cet état, les eaux de l'Océan seraient tirées de leurs abîmes, par l'attraction de la comète, et transformées en un corps ovale, à peu près elliptique, dont le grand axe aurait six mille toises de plus que le petit axe, et serait dirigé vers la comète et vers le point opposé.

Sans parler du mouvement diurne de la terre, qui promène la marée en douze heures autour de notre globe, le mouvement de la comète serait alors si rapide, qu'en moins d'une heure elle aurait dominé perpendiculairement sur un tiers de la terre, aurait fait tourner la marée presque tout autour de notre globe, et noyé peut-être successivement les continens des quatre parties du monde. Les plus hautes montagnes où les hommes aient des habitations, qui sont celles de dix-huit cens toises, même dans la Zone Torride, seraient couvertes par les eaux, du moins si la comète ayant la force qu'on lui suppose, l'exerçait encore assez longtems pour pouvoir produire toute l'élévation; ce que le calcul fait par M. de Lalande n'avait pu lui apprendre.

La distance évaluée à 13 mille lieues, pour produire une marée de 2000 toises au-dessus du niveau de la mer, se trouvera moins rapprochée de la terre, et la possibilité de l'événement augmentera, si l'on suppose une comète ou plus dense, ou plus grosse que la terre : supposition, qui est encore fort naturelle.

La grosseur restant la même que celle de la terre, si la distance n'était que de 15000 lieues, la marée ne monterait que de 1391 toises au-dessus du niveau de la mer, et les grandes chaînes de montagnes échapperaient par leur hauteur à la submersion du reste des continens.

Tels sont les dangers qui résultent pour la terre, ou de la rencontre, ou de la proximité des comètes ; voici maintenant les motifs de sécurité, exposés par l'auteur :

1°. Il est difficile que la coïncidence exacte du *nœud* qui n'est que passager, se trouve arriver dans le tems où la comète y passera. On sait que les *nœuds* d'une planète sont les points où l'orbite de la planète traverse l'écliptique. Le point où se trouve la planète quand elle passe du midi au nord de l'éclip-

tique, s'appelle nœud *ascendant*, paree qu'alors la planète monte vers le pole qui, pour nous, est le pole élevé; le nœud où passe la planète pour retourner au midi de l'écliptique, est le nœud *descendant.*

2°. En supposant que cette coïncidence y soit, ces deux planètes, dont les orbites se coupent exactement, se rencontreront difficilement à la fois dans le point d'intersection: par exemple, la terre n'ayant que 17 secondes de diamètre, vue du soleil, suivant les dernières observations, elle n'occupe que la 76 millième partie de la circonférence de son orbite. Supposons qu'une comète traverse précisément l'orbite de la terre; il y a pour le moment où elle se trouve dans le nœud, 76 mille contre un à parier, que la terre ne se trouvera pas dans un point de son orbite où elle puisse être frappée.

3°. La distance de 13000 lieues à laquelle j'ai dit que la comète pouvait submerger une partie de la terre, est comprise 16 mille fois dans la circonférence de l'orbite terrestre: ainsi il y aurait environ 8 mille contre un, d'espérance, même à chaque fois que la comète passerait dans son nœud et précisément

sur la circonférence de notre orbite. Mais de plus, ces passages sont bien rares, puisque les révolutions de chaque comète exigent un ou plusieurs siècles, et qu'il peut se passer des milliers de révolutions sans que les nœuds se trouvent placés dans l'endroit où nous les supposons.

« On ne peut donc regarder ces événemens » et ces dangers que comme des possibilités » qui ne sauraient entrer dans l'ordre moral » des espérances ni des craintes ».

A la vérité le globe terrestre sans être submergé dans la totalité d'une de ces zônes, comme il l'y serait si la marée était de 2000 toises au-dessus du niveau de la mer, peut l'être dans les parties basses de cette zone, si la marée était seulement de cent toises, ce qui en augmente beaucoup la possibilité. Les sociétés savantes et les savans qui ne sont d'aucune société, doivent donc être invités à s'occuper de cet objet important, qui me paraît digne de fixer leurs regards.

« Parmi les comètes que nous connaissons », dit encore M. de Lalande (1), mais vingt-

(1) Abrégé d'astronomie, par Jérôme Lalande. Paris 1795, p. 340.

deux ans après la publication de l'ouvrage que je viens d'extraire, « je trouve qu'il en » est plusieurs qui peuvent approcher assez » de la terre pour y produire des effets sensi- » bles; et parmi le grand nombre de celles » que nous ne connaissons pas, il pourrait y » en avoir qui fussent également capables d'y » causer des révolutions prodigieuses. Une » comète de la grosseur de la terre, qui serait » seulement à 13290 lieues de nous, aurait » la force nécessaire pour produire une marée » ou une élévation de 2000 toises dans les » eaux de la mer; si elle y restait assez long- » tems, elle pourrait submerger les quatre » parties du monde, comme je l'ai fait voir » plus en détail dans mes Réflexions sur les » comètes, que j'ai citées. Il arrivera peut- » être un jour quelque révolution de cette » espèce; mais il est impossible d'en fixer le » tems. Nous ne connaissons pas probable- » ment le quart des comètes; et parmi celles » que l'on a observées, il y en a sept ou huit » qui peuvent approcher de la terre, et même » la choquer si la terre se rencontrait dans le » nœud au moment qu'une des comètes y » passera, en sorte que le nœud fût précisé-

» ment alors sur la circonférence de l'orbite
» de la terre : mais la réunion de ces trois
» circonstances est si difficile, que l'on a dû
» regarder comme une folie la terreur géné-
» rale qui s'était répandue au mois de mai
» 1773, à l'occasion de mon mémoire ».

XXI. *Objection contre la théorie précédente, c'est-à-dire contre les doubles marées.*

Art. 291. Quoique la théorie précédente soit incontestable, elle a trouvé des adversaires : il en est un qui signe B...., et qui s'exprime ainsi dans la feuille périodique que je viens de citer (1) : je n'y ferai de changement que pour améliorer le stile qui en a très-rarement besoin.

« J'ai lu dans votre feuille du 7 de ce mois,
» l'analise d'un petit pamflet publié dernié-
» rement à Bordeaux, sur la comète qui,
» dans ce moment, nous honore de sa visite,
» et je suis satisfait comme vous, de la ma-
» nière dont l'auteur rend ce sujet intelligible

(1) Journal du Commerce, de politique et de littérature, 13 novembre 1807, p. 1259.

» pour le public aussi bien que pour les as-
» tronomes. Je n'ai qu'une seule observation
» à faire sur une assertion isolée en quelque
» sorte, et incidentelle au fond du sujet que
» l'auteur a traité.

» Dans le cas, dit-il, où une comète ap-
» procherait d'assez près de la terre, les eaux
» de l'Océan, ou de tout autre fluide, en-
» vironnant la terre, seraient tirées de
» leurs abîmes par l'attraction de la comète,
» et transformées en un corps ovale à peu
» près elliptique, et par conséquent il y au-
» rait une marée ou un flux de plusieurs cen-
» taines de toises des deux côtés opposés du
» globe.

» Cela est-il bien vrai, bien exact ?

» Je sais bien que cette assertion est con-
» forme à la théorie généralement reçue sur
» les marées, et que, sous ce rapport, il y a
» quelque témérité, je ne dis point à la com-
» battre, mais à ne pas l'adopter de confiance,
» comme un article de foi du *Credo* géomé-
» trique ou astronomique. Mais depuis que le
» globe actuel existe, et surtout depuis 1789,
» il s'est trouvé tant de théories généralement
» reçues, qu'on a trouvé depuis n'être pas

» recevables, qu'il peut être permis de soup-
» çonner que celle-ci pourrait bien être du
» nombre.

» Ce qui me fait émettre ce doute, ce pa-
» radoxe, cette hérésie mathématique, si
» vous voulez, est un autre pamflet sur les
» vents variables, publié tout récemment par
» un cultivateur Américain, par M. Léaven-
» vorth, à la fin duquel se trouve une note
» sur la cause des marées, qui admet une
» théorie, et par conséquent une figure éven-
» tuelle de la terre, tout à fait différente de
» celle que l'auteur Bordelais pronostique,
» d'après la théorie généralement reçue. Voici
» ce que j'ai extrait de ce pamflet, relative-
» ment à la figure dont il s'agit.

» Si, en conséquence de l'approche indis-
» crète de la comète, la terre allait quitter
» sa promenade ordinaire ou son orbite, pour
» se mouvoir autour de la comète; ou si la
» terre et la comète venaient à se mouvoir
» autour d'un centre commun, placé entre
» les deux, alors, dit M. Leavenvorth, la
» figure du fluide environnant de la terre
» serait l'espèce d'ovale que l'on suppose.

» Mais ce changement de l'orbite de la

» terre, n'entre pas dans la supposition que
» fait l'auteur du premier pamflet, pas plus
» que dans aucune supposition qui ait jamais
» été faite par nos astronomes les plus célè-
» bres qui ont parlé de la figure donnée par
» l'attraction d'un corps céleste quelconque
» à la figure d'un fluide quelconque environ-
» nant le globe. Tous supposent que le mou-
» vement de la terre continuera comme il
» existe actuellement, et dans cette supposi-
» tion, l'auteur Américain soutient que ce
» fluide ne sera élevé que du côté seulement
» de la terre, qui sera le plus rapproché de
» la comète; que par conséquent la figure de
» la terre ne sera point elliptique, mais qu'elle
» formera un cône arrondi par la base, et
» ayant le sommet tourné vers la comète.
» D'après le même auteur, le fluide placé
» du côté de la terre le plus éloigné de la
» comète, loin de s'éloigner du centre de la
» terre, ainsi que le suppose la théorie reçue,
» tendrait vers ce même centre avec toute la
» force d'attraction de la comète, ajoutée à
» la gravitation naturelle de toutes les parties
» de la terre vers son centre, et par consé-

» quent le même fluide y pèserait plus vers la
» terre, que dans tout autre endroit.

» Si ce que dit à ce sujet M. Léavenvorth,
» est exact, la partie de la terre la plus éloi-
» gnée de la comète, aurait marée basse,
» tandis que la partie la plus voisine aurait
» marée haute ; et sur les parties de la terre
» qui se trouveraient dans l'horizon de la co-
» mète, il y aurait demi-marée, au lieu de
» la marée basse que suppose la théorie reçue.

» La théorie récemment publiée par M.
» Léavenvorth, dans son Essai sur les vents
» variables, suppose d'ailleurs que les ma-
» rées, telles qu'elles existent maintenant,
» du côté de la terre le plus éloigné de l'astre
» qui les produit, que ce soit le soleil ou la
» lune, ou les deux réunis, sont produites
» par la force centrifuge, qui dans le cas
» supposé de l'approche de la comète, n'exis-
» terait pas par rapport à ce dernier corps ».

La théorie des marées dont il est question dans cette lettre, n'étant qu'un incident de l'écrit de M. Léavenvorth, n'empêche pas que cet écrit ne puisse être d'ailleurs très-estimable, et ne mérite conséquemment d'être réfuté : c'est ce que je vais faire de la manière

la plus simple, en donnant ici, d'après M. de Lalande, la théorie des marées dont j'ai déjà suffisamment parlé, pour avoir inspiré le désir de les mieux connaître. On y verra que les géomètres et les astronomes n'ont point de *Credo*, qu'ils ne parlent, pour ainsi dire, que la démonstration à la main, et qu'il faut bien étudier leurs principes, avant de chercher à les combattre.

XXII. *Du Flux et du Reflux de la mer.*

Art. 292. Il y a dans les marées trois phénomènes principaux très-remarquables : Le premier revient deux fois le jour ; le second, deux fois le mois ; le troisième, deux fois l'année. Tous les jours, au passage de la lune par le méridien, ou quelque tems après, on voit les eaux de l'Océan s'élever sur nos rivages ; à Saint-Malo, cette hauteur va jusqu'à quatorze mètres et demi (1), et même plus. Parvenus à cette hauteur, les eaux se retirent peu à peu ; environ six heures après leur plus grande élévation, elles sont à leur plus grand abaissement ; après quoi elles

(1) 45 piés.

remontent de nouveau lorsque la lune passe à la partie inférieure du méridien ; en sorte que la haute mer et la basse mer, le *flot* et le *jusant*, s'observent deux fois le jour, et retardent chaque jour de 50′ $\frac{1}{2}$ plus ou moins, comme le passage de la lune au méridien.

Le second phénomène consiste en ce que les marées augmentent sensiblement aux tems des nouvelles lunes et des pleines lunes, ou un jour et demi après ; et l'augmentation est surtout très-sensible quand la lune est périgée.

Enfin le troisième phénomène des marées est l'augmentation qui arrive vers les deux équinoxes ; en sorte que le cas où les marées sont les plus fortes, est celui d'une *sizigie* périgée qui arrive dans le tems de l'équinoxe, surtout à cause des vents. Nous expliquerons encore mieux les phénomènes en expliquant leur cause. Je dirai seulement ici que l'on désigne par ce mot *sizigie*, la conjonction et l'opposition de la lune. On sait que la conjonction a lieu lorsque la lune se perd dans les rayons du soleil, et qu'il y a ce que l'on appelle nouvelle lune. L'opposition, au con-

traire, arrive lorsque la lune est opposée au soleil, et qu'il y a pleine lune.

Les Grecs connurent très-peu le phénomène des marées : Aristote, dans la multitude de ses ouvrages de phisique, faits 350 ans avant l'ère vulgaire (*art.* 266), parle peu des marées ; on n'y trouve que trois passages fort courts à ce sujet ; le premier, où il dit qu'il y a un grand flux des eaux qui sont vers le nord ou du côté de l'Ourse (1) ; le second, où il dit que l'on parle d'élévations de la mer, réglées sur la lune (2) ; le troisième, où il observe que la marée d'une grande mer est plus forte que celle d'une mer plus petite (3). Nous ne voyons rien qui annonce qu'Aristote se soit occupé de ces phénomènes au point d'être mort du désespoir que sa curiosité lui causa, comme l'ont écrit saint Justin et saint Grégoire de Nazianze. Aussi ce phénomène était peu connu des Grecs ; et l'on voit dans Quinte-Curce combien les soldats d'Alexan-

(1) Météorologie, l. 2.

(2) *De mundo*, à la fin du chapitre 4.

(3) Problèmes, sect. 23.

dre en furent étonnés en arrivant aux Indes, quand ils virent les vaisseaux à sec.

C'est au tems de César que les Romains instruits par leurs voyages et leurs conquêtes, commencèrent à montrer des connaissances dans cette partie de la phisique : César en parle dans ses Commentaires (1). Strabon explique, d'après Posidonius, que le mouvement de l'Océan imite celui des Cieux ; qu'il y a un mouvement diurne, un menstruel, un annuel ; que la mer s'élève quand la lune est dans le méridien, soit au-dessus, soit au-dessous de l'horizon, et qu'elle est basse au lever et au coucher de la lune ; que les marées augmentent dans les nouvelles et dans les pleines lunes, ainsi que dans le solstice d'été : ce dernier article est douteux.

Pline explique non-seulement les phénomènes, mais leur cause quand il dit (2) : « la » cause de ce phénomène se trouve dans le » soleil et la lune qui, pendant leur oscilla- » tion, pompent avec avidité et attirent vers

---

(1) Livre 4.

(2) *Causa in sole lunâque... ut ancillantes sideri avido trahentique secum haustû maria.* L. 2, c. 97, etc.

« elles les mers ». Senèque en parle avec exactitude dans ses Questions naturelles, livre III, chap. 28 : *Quare bonis viris mala accidant*, c. 1. Macrobe, auteur du quatrième siècle, décrit très-bien les mouvemens de l'Océan à l'occasion de la période de sept jours (1).

Les diverses manières dont on a cherché en différens tems à expliquer l'effet de la lune sur les marées, sont si peu satisfesantes, que je crois devoir me contenter non de les indiquer, mais seulement les ouvrages où elles se trouvent. Voyez Plutarque, Opinions des philosophes, livre 3, chapitre 17 ; Galilée, *de Systemate Mundi*, dial. 4 ; Riccioli, Almageste, II, p. 374 ; Gassendi, *Opera*, II. p. 27 ; *Wallis*, *Opera* ; *etc.* Képler fut le premier qui aperçut l'effet de l'attraction universelle dans les marées ; il en parle d'une manière bien remarquable dans sa phisique céleste, *de Stellâ Martis.*

Neuton, après la découverte du principe et de la loi générale de l'attraction, aperçut facilement les effets que le soleil et la lune devaient produire sur les marées, et il traita

(1) *Somnium Scipionis*. I. 6.

cette matière dans son livre des Principes, avec sa supériorité ordinaire. Enfin l'académie des Sciences de Paris ayant résolu, vers 1738, de traiter tout de nouveau et d'approfondir les branches du sistême du monde, que Neuton n'avait pu éclaircir assez, proposa pour le prix de 1740, la question des marées; les pièces de Bernoulli, Euler et Mac-Laurin, qui partagèrent le prix, sont d'excellens traités sur les marées. M. de la Place a achevé d'épuiser la matière dans les Mémoires de l'académie pour 1790.

La première chose qui se présente à démontrer, c'est que l'attraction de la lune ou du soleil, considérée séparément, agissant sur une couche de fluide très-mince qui environne un globe, doit faire prendre à ces eaux une figure elliptique : Mac-Laurin le démontra d'une manière ingénieuse dans sa pièce de 1740 ; Clairaut le prouva dans sa Théorie de la figure de la Terre ; et il est aisé d'appliquer aux marées la même démonstration, parce que la force du soleil et de la lune sur les différentes particules de la terre suit les mêmes rapports que la force centrifuge, et produit de même une figure ellipti-

que dans les eaux qui environnent la terre. M. de Lalande l'a démontré fort au long dans le vingt-deuxième livre de son astronomie.

Les eaux s'élèvent non-seulement vers le côté où est l'astre qui les attire, mais encore du côté opposé, parce que si l'astre attire les eaux supérieures plus qu'il n'attire le centre de la terre; il attire aussi le centre de la terre plus qu'il n'attire les eaux inférieures, et celles-ci restent en arrière du centre autant que les eaux supérieures vont en avant du côté de l'astre qui les attire. Les Cartésiens n'ont jamais voulu comprendre cette double marée, quoique ce soit un effet incontestable de l'attraction. Si, par exemple, la lune est capable de faire avancer vers elle les eaux de la mer de 7 piés, et le centre de la terre de 5 piés seulement, parce qu'il est plus loin de 1432 lieues, elle ne pourra produire qu'un effet de 3 piés sur les eaux qui sont de 1432 lieues plus loin; il y aura 2 piés de différence dans les unes comme dans les autres, c'est-à-dire, 2 piés de marée, soit du côté de la lune, soit du côté opposé. Tous les cercles de la terre qui ont leur commune section dirigée vers la lune, prennent également la forme elliptique;

liptique ; ainsi le globe aqueux se change en un ellipsoïde alongé, dont le grand axe est dirigé vers l'astre qui attire les eaux, ou un peu en arrière.

Le dégré d'ellipticité d'un pareil sphéroïde est de cinq quarts de la force perturbatrice au point où elle est la plus grande ; en sorte qu'ayant calculé la force attractive du soleil sur les eaux, on trouve que l'aplatissement de ce sphéroïde est de 23 pouces ; c'est la quantité dont la force seule du soleil est capable d'élever les eaux de la mer sous l'équateur. On démontre que la lune peut en produire trois fois autant ; ce qui ferait en tout 7 piés de marée dans une mer libre : mais cette hauteur est souvent diminuée par la résistance du fond ; car elle n'est que de 3 piés à l'île de Sainte-Hélène, au cap de Bonne-Espérance, dans les Philippines, dans les Moluques, et dans le milieu de la mer du Sud ; au contraire, elle est souvent augmentée par la situation et la figure des côtes, puisqu'à Saint-Malo il y a jusqu'à 49 piés de marée, à cause de sa situation dans un golfe, et de l'obstacle que les côtes d'Angleterre opposent à l'écoulement des eaux.

Ce n'est pas précisément vers le soleil ou vers la lune, qu'est dirigé le sommet de cet ellipsoïde aqueux ; car on observe que la marée n'arrive qu'environ 2 heures et demie après leur passage au méridien dans les mers libres ; c'est ainsi que la Caille l'a observé au Cap (1) ; M. Maskeline, à 2 heures un quart à l'île de Sainte-Hélène (2). A l'égard des côtes qui sont plus reculées, la marée est encore plus retardée ; elle arrive à Brest à $3^h35'$; à Saint-Malo, c'est 6^h, à Caen 9^h, à Dieppe $10^{h\frac{1}{2}}$, à Calais $11^{h\frac{1}{2}}$, à Dunkerque 12 heures : voyez la Table de l'Etablissement du Port, qui est dans la Connaissance des tems ; dans l'Architecture hidraulique de Bélidor, et dans tous les livres de navigation, tels que ceux de Fournier, de Bouguer, de Robertson, et avec plus d'étendue dans le Traité du flux et du reflux de la mer, publié en 1781 par M. de Lalande (3).

---

(1) Mémoires de l'académie des Sciences de Paris pour 1751.

(2) *Philosofical Transactions.* 1762.

(3) Abrégé d'astronomie, par Jérôme Lalande, Paris 1795, p. 401 - 404.

Cette matière me paraissant à présent assez éclaircie pour un ouvrage de la nature de celui-ci, je reviens aux comètes, à l'occasion desquelles j'en ai parlé.

XXIII. *Diverses remarques sur les Comètes.*

Art. 293. La comète de 1680 n'étant éloignée du soleil dans son périhélie, que de la sixième partie du diamètre solaire, il pourrait arriver qu'elle s'en rapprochât encore par la résistance de l'atmosphère du soleil qui diminuerait la vîtesse avec laquelle elle doit s'éloigner, et l'attraction des autres comètes qui rapprocherait la direction de son mouvement, de la ligne dirigée au soleil; il se pourrait même qu'elle s'y plongeât entièrement. C'est ainsi, dit Neuton, que la belle étoile de 1572 a pu paraître tout d'un coup, étant ranimée et augmentée par une abondance de matière nouvelle.

Les anciens ont tiré le nom des comètes, de cette lumière inégale dont elles paraissent communément environnées, et ils les ont distinguées par ce moyen en plusieurs espè-

ces (1). Cependant, ainsi que je l'ai déjà observé (*art.* 284), il a paru quelquefois des comètes sans queue ni chevelure; mais celles dont les queues ont paru les plus longues sont les suivantes : Celle dont parle Aristote, qui, vers l'an 371 avant l'ère vulgaire, occupait le tiers de l'hémisphère, ou environ 60 dégrés. Celle dont parle Justin (2), et qui parut à la naissance de Mithridate, 130 ans avant l'ère vulgaire, était si terrible, qu'elle semblait, dit l'auteur, embraser tout le ciel; elle occupait 45 dégrés. Une autre comète, au rapport de Sénèque (3), couvrait toute la voie lactée, vers l'an 135 avant l'ère Chrétienne. La comète de 1456 occupait 2 signes ou 60 dégrés; et celle de 1460 en occupait environ 50. La comète de 1618 avait une queue au moins de 70 dégrés, selon Képler, et même de 104 dégrés, si l'on en croit Longomontanus, le 10 décembre. On peut voir les mesures d'un grand nombre d'autres

(1) Voyez Pline, hist. nat. l. 2; Helvetius, *in Cometographiá.*

(2) Liv. 37.

(3) VII, 15.

queues de comètes dans Riccioli (1), et dans la *Cométographie* de Pingré. On doit citer principalement la comète de 1680 et 1681, l'une des plus étonnantes qui aît jamais paru par l'étendue de sa queue.

La comète de 1744 s'est montrée plus récemment avec une lumière en éventail, ou une queue divisée en plusieurs branches, qui était très-remarquable, et qui s'étendit, le 19 février, jusqu'à 30 dégrés (2) : c'est la plus belle qu'il y ait eu dans le dix-huitième siècle ; aussi fit-elle une sensation extraordinaire, et l'on en parlait encore assez souvent plus de cinquante ans après. Dans les pays méridionaux, où l'on jouit d'un ciel pur et serein, les queues des comètes se distinguent mieux, et paraissent plus longues ; la comète de 1680 avait une queue de 60 dégrés à Paris, selon Cassini, et de 90 dégrés à Constantinople. Celle de 1759 parut à Paris presque sans queue : on avait beaucoup de peine à en distinguer une légère trace d'un ou deux dégrés,

(1) Almageste, II, 25.

(2) Traité de la Comète de 1744, par de Chéseaux.

tandis qu'à Montpellier, suivant de Ratte, la queue avait 25 dégrés le 29 avril, la partie lumineuse étant de 10 dégrés. La Nux, à l'île de Bourbon, la vit même beaucoup plus grande. Enfin la queue de la comète de 1769 paraissait d'environ 60 dégrés à Paris, de 70^{d} à Bologne, de 90^{d} entre Cadix et Ténériffe, où le père Pingré l'observait; mais elle était très-faible. C'est ainsi que dans la Zone Torride, la lumière zodiacale paraît constamment, et de plus de 120 dégrés de longueur, quoiqu'on la voie rarement à Paris.

Sénèque savait que les queues des comètes sont transparentes, et que l'on voyait les étoiles au travers (1); Neuton fit voir qu'elles étaient d'une substance infiniment plus ténue et plus rare qu'on ne saurait l'imaginer.

Apien fut le premier qui prouva que les queues des comètes étaient toujours à-peu-près opposées au soleil (2). Cette règle fut confirmée alors par Gemma Frisius, Cornélius Gemma, Fracastor, Cardan; elle est actuellement bien reconnue. On aperçoit seulement

(1) Liv. 7, chap. 18.

(2) *Astronomicum Cæsareum*, 1540.

une courbure et une déviation qui sont une suite de la position de la terre hors du plan de l'orbite de la comète et du mouvement de celle-ci ; car la déviation se fait du côté de l'endroit que la comète occupait auparavant (1). On voit la queue d'autant plus grande, que la comète est plus éloignée de la ligne qui passe par le soleil et par la terre.

La queue des comètes, suivant Neuton, vient de l'atmosphère propre de chaque comète. Les fumées et les vapeurs peuvent s'en éloigner, dit-il, ou par l'impulsion des rayons solaires, comme le pensait Képler, ou plutôt par la raréfaction que la chaleur produit dans ces atmosphères.

Il confirme ce sentiment par la comète de 1680, qui, au mois de décembre, après avoir passé fort près du soleil, répandait une lumière beaucoup plus longue et plus brillante qu'elle n'avait fait au mois de novembre avant son périhélie : cette règle est même générale, et lui paraît suffisante pour prouver que la queue

(1) Voyez Hévélius, *in Cometographiâ* ; Cassini, sur la Comète de 1680, page x ; Neuton, livre 3, propos. 41 ; Boscovich, t. 3, p. 360.

des comètes n'est qu'une vapeur très-légère, élevée du noyau de la comète par la force de la chaleur. Euler y ajoute l'impulsion de la lumière (1), et Mairan, l'atmosphère du soleil, ou la lumière zodiacale.

On n'a guère vu de queue plus grande que celle de la comète de 1680, parce que l'on n'a guère vu de comète passer si près du soleil; le 18 décembre 1680, elle en était 166 fois plus près que la terre. Cette comète recevait une chaleur 28,000 fois plus grande que celle que nous éprouvons au solstice d'été; la chaleur de l'eau bouillante est trois fois plus grande que celle qu'une terre sèche reçoit alors du soleil, et la chaleur d'un fer rouge trois ou quatre fois plus grande que celle de l'eau bouillante, suivant l'estimation de Neuton. Ainsi la comète de 1680 dut être échauffée environ deux mille fois plus qu'un fer rouge; un globe de fer de même diamètre aurait conservé sa chaleur plus de 50,000 ans. Buffon (2) a réformé ces calculs de Neuton dans plusieurs points, d'après des expérien-

(1) Mémoires de Berlin, 1746.

(2) Histoire naturelle; supplément, t. 1, 1774.

ces curieuses sur la chaleur et la durée du refroidissement des métaux, qui dépend de leur fusibilité (1).

J'ai déjà dit (*art.* 62) qu'il y avait 94 comètes dont l'orbite avait été calculé. Il vient d'en paraître une 95eme, qui mérite de nous occuper ici.

XXIV. *De la Comète qui vient de paraître, le* 20 *septembre* 1807.

Art. 294. La comète nouvelle fut aperçue pour la première fois à Marseille le 20 septembre 1807, par M. Thulis, directeur de l'Observatoire de Marseille, associé à l'Athénée de Vaucluse, et par M. Pons natif de Marseille. Ils la découvrirent sur le bord de la robe de la Vierge entre les étoiles ι et $\varkappa$ de cette constellation (2).

Le 26 septembre, M. Flaugergue la vit à Viviers (3).

---

(1) Abrégé d'astronomie, par Jérôme Lalande. Paris 1795, p. 340-343.

(2) Lettre écrite par M. de Thulis à M. Guérin, fils, Médecin, à Avignon.

(3) Lettre de M. Flaugergue au même.

Le 1er. octobre, M. S* la vit à Avignon.

Le 3, M. Guérin, fils, Médecin, Membre résident de l'Athénée de Vaucluse, et associé à un grand nombre d'autres Sociétés littéraires, la vit pour la première fois à Avignon, et depuis le 6, il a observé sa position uranographique de la manière suivante, en se servant de l'uranométrie de Bayer, de 1603.

Le 6, la comète formait un triangle équilatéral avec les étoiles α et δ du serpent.

Le 9, elle se trouvait entre l'α et le δ de la même constellation, mais très-près du δ.

Le 15, elle était entre le γ du Serpent et la petite étoile d'Hercules, marquée γ dans l'uranométrie de Bayer.

Le 20, elle se trouvait entre l'étoile ω et celle de γ d'Hercules, mais très-rapprochée de cette dernière.

Le 24, entre l'α et le β de la même constellation, très-voisine du β.

Le 1 Novembre, entre le δ et l'ε d'Hercules, mais un peu plus près du δ.

M. Guérin ne l'a plus vue jusqu'au 16, parce que le ciel a toujours été couvert : elle était ce jour-là entre l'étoile θ d'Hercules et le κ de la Lire.

Le 22, il l'a observée près de l'étoile α de la Lire, entre celles ζ et μ, et κ et κ de la même constellation, formant avec les étoiles α, ζ et κ un parallélogramme très-alongé.

Depuis qu'il a observé la comète, elle a paru suivre constamment la même direction.

De la constellation de la Vierge, s'avançant vers le nord et l'orient, elle a passé dans celle du Serpent, ensuite dans Hercules, puis dans la Lire, d'où elle se dirige vers l'étoile γ du Cigne et vers l'aîle du Pégase. M. Guérin croit que nous cesserons de la voir, avant qu'elle soit dans cette dernière constellation.

La première fois qu'il a vu cet astre, c'est-à-dire le 3 octobre, il l'a comparée pour son éclat, à l'étoile d'*Arcturus*; le 8 du même mois, à l'α du Serpent; le 21 novembre, elle échappait presque à la vue simple, quoique le ciel fût très-pur. Il fut obligé d'avoir recours à une lunette d'opéra pour la mieux distinguer (1).

Cette comète a exercé la sagacité d'un grand nombre d'astronomes. Elle a commencé d'être visible à Pétersbourg le 24 octobre, et

(1) Mémoire manuscrit de M. Guérin, fils.

y paraissait encore le 28 (1). Depuis quelques jours, écrit-on de Naples le 30 octobre 1807 (2), on aperçoit à la vue simple sur notre horizon, une belle comète. Le noyau est de la grandeur de Saturne, observé avec le même télescope.

La comète fait un grand bruit ici, écrit-on de Londres le 15 octobre (3). On voit à Gréen-park une foule d'observateurs et beaucoup d'élégantes qui en observent la marche, la lorgnette ou le télescope en main. C'est une des plus belles que l'on ait vu depuis bien des années. On la croit absolument nouvelle pour nous. Les astronomes Bavarois et Hollandais qui l'observèrent les premiers, ne furent point d'accord sur sa route; les uns pensaient qu'elle s'approchait de la lune, et les autres du soleil. A Paris, les astronomes ne se pressèrent point de publier leur avis sur ce phénomène. Une chose remarquable, c'est le peu de sen-

---

(1) Le Publiciste. Dimanche 29 novembre 1807, p. 1.

(2) Journal de l'Empire du samedi 24 octobre 1807; article de Naples.

(3) Le Publiciste. Vendredi 30 octobre 1807, p. 3.

sation qu'elle fit dans le public de cette capitale. Il y a quarante ans, cette comète eût été l'objet de l'attention générale. Sommes-nous plus éclairés ou plus indifférens qu'autrefois ? Nous sommes peut-être l'un et l'autre (1).

Enfin M. Bouvard, membre de la première classe de l'Institut, publia dans le Moniteur du 30 octobre (2), les observations suivantes sur cette comète qui occupait si fort depuis quelque tems les astronomes et surtout les journalistes de toute l'Europe. Il a mis d'accord les astronomes qui différaient sur sa direction, et tranquilisé les esprits timides qui pouvaient craindre son approche, en annonçant qu'elle s'éloignait continuellement du soleil et de la lune (3).

« La comète découverte à Marseille, le 20 » septembre dernier, est une des plus belles » que l'on ait observées depuis environ trente » ans. Son noyau paraît comme une étoile de » première ou seconde grandeur, mais d'une

(1) Gazette littéraire jointe aux Archives littéraires du 31 octobre 1807, p. xix.

(2) *Id.* Lundi 1 novembre 1807, p. 3.

(3) *Id.* du 30 novembre 1807, p. xlj.

» lumière plus pâle ; sa queue n'est pas très-
» étendue, elle n'est que de quelques dégrés ;
» cependant sa lumière et celle de son noyau
» sont assez vives pour faire remarquer la co-
» mète tous les soirs, et pour fixer l'attention
» du public, qui prend toujours intérêt à
» l'apparition de ces astres.

» Le 30 septembre, je fus instruit de l'ap-
» parition de cette nouvelle comète ; le soir
» même, je déterminai sa position avec une
» excellente machine parallactique. Depuis
» cette époque, je l'ai régulièrement obser-
» vée lorsque le tems a été favorable.

» Les élémens de son orbite ont été déter-
» minés par mes observations ; et en em-
» ployant la belle méthode de M. Laplace,
» j'ai trouvé le passage de cette comète par
» son périhélie, le 19 septembre 1807, à 6
» heures 56 minutes du matin, tems moyen,
» à Paris.

» Sa distance périhélie, celle du soleil étant
» prise pour unité, est. . . . . . 0,647,491.

» La longitude du périhélie
» sur l'orbite, de . . . . 270° 56′ 53″

» L'inclinaison de l'orbite, de 63° 39′ 40″

» Sens du mouvement hélio-
» centrique. . . . . direct.

» Cet astre, depuis l'époque de sa dé-
» couverte, s'est éloigné continuellement du
» soleil et de la terre; sa distance à la terre
» surpasse maintenant celle du soleil, et elle
» s'accroît chaque jour. Cette comète sera
» encore pendant quelque tems visible; ce
» qui multipliera ses observations et favori-
» sera aux astronomes le moyen de connaître
» avec une grande exactitude les élémens de
» son orbite, qui ne ressemble à aucune des
» orbites des comètes déjà observées ».

Le 11 novembre, M. Burckardt, autre membre de l'Institut national de France, parla ainsi de la même comète (1).

« La question d'où vient la lumière des co-
» mètes, n'est pas encore bien éclaircie, et
» la comète actuelle offre une occasion très-
» favorable pour l'examiner. Si elle ne reçoit
» pas sa lumière du soleil, nous la verrons
» à moitié éclairée, telle que nous paraît la
» lune dans son premier quartier. Je l'ai ob-
» servée sous ce point de vue le 3 et le 9 no-

(1) Journal du commerce, de politique et de littérature. Vendredi 13 novembre 1807, p. 1258 *et* 1259.

» vembre, avec un excellent télescope de M.
» Carroché, de 2 mètres de longueur et de
» 20 centimètres d'ouverture, et j'ai vu le
» noyau rond et d'une lumière uniforme. Il
» paraît donc que la nébulosité qui enveloppe
» les comètes, est lumineuse par elle-même.
» D'un autre côté, l'observation nous apprend
» que l'éclat des comètes et l'étendue de leurs
» queues augmentent lorsqu'elles s'appro-
» chent du soleil; ce qui prouve que les rayons
» solaires ont une influence chimique très-
» marquée sur cette nébulosité. Quant au
» noyau des comètes, il n'existe qu'une seule
» observation qui paraît indiquer qu'il est obs-
» cur; mais cette observation est peu sûre,
» l'Astronome n'ayant pris aucune précaution
» contre les illusions optiques; quelques or-
» dures tombées par hazard sur l'oculaire de
» sa lunette, expliquent très-naturellement
» les taches que cet astronome n'a vues qu'un
» seul jour, et qu'aucun autre astronome n'a
» remarquées.

» On peut voir la comète, non-seulement
» le soir, mais aussi le matin; elle est actuel-
» lement près et au-dessous de la belle étoile
» de la Lire; elle traversera cette constella-

» tion, l'aile boréale du Cigne, et sera le 17
» janvier près de la tête de Céphée. Il en ré-
» sulte que le voisinage du soleil ne mettra
» aucun obstacle aux observations de cette
» comète, et qu'elles ne seront interrompues
» que par la faiblesse de sa lumière, époque
» qu'on ne saurait prévoir, et qui dépend de
» la beauté du ciel et de la bonté des instru-
» mens qu'on emploie.

» On a soupçonné les astronomes de n'être
» pas trop d'accord sur cette comète. Pour
» prouver le contraire, je publie les élémens
» que j'avais trouvés par mes observations
» des 2, 12 et 19 octobre : ils furent com-
» muniqués, le 22 octobre, à deux savans
» célèbres, et présentés à l'Institut quelques
» jours après, mais avant que mon confrère
» eût publié les siens. J'y ai ajouté des élé-
» mens corrigés de nouveau sur mes observa-
» tions des 2 et 19 octobre, et du 9 novembre.

		Élémens nouveaux.
Passage, 19 septembre	$10^h\ 33'$	19 sept. $6^h\ 43'$
Distance périhélie,	0,64879	0,64700
Longitude du périhélie	$271°\ 19'\ 25''$	$270°\ 56'\ 36''$
Nœud.	266 35 5	266 44 30
Inclinaison.	63 5 15	63 14 12
	Direct.	Direct.

XXV. *Observations sur la Comète de 1807.*

Art. 295. On voit par ces calculs de MM. Bouvard et Burckardt que le périhélie est arrivé le 19 septembre, un jour avant que la comète ait été aperçue pour la première fois, ce qui semble suffire pour dissiper les doutes qu'élève M. Burckardt sur l'origine de la lumière des comètes. Il est clair, comme je l'ai déjà dit, que ces astres sont de véritables planètes, et que l'extrême chaleur qu'ils éprouvent en s'approchant du soleil, rend leur atmosphère phosphorique et les fait découvrir plus facilement.

Au reste, les élémens que ces deux savans ont pris la peine de calculer, prouvent que les astronomes ne s'occupent guère que de ce qui peut servir à faire connaître le cours d'une comète, la direction, la situation et l'étendue de son orbite par rapport au soleil regardé comme le centre de son mouvement. Mais ces observations ne suffisent pas au géologue qui voudrait aussi connaître la direction et la situation de son orbite considéré par rapport à la terre. C'est la terre que nous

habitons, et c'est vers son étude qu'il faut toujours diriger ses recherches. L'instant du périgée et le point auquel il répond sur notre globe, est surtout important à examiner, afin que l'on puisse juger de l'effet que la comète a dû produire tant sur notre atmosphère, que sur les mers vers lesquelles elle s'est dirigée. En attendant que ce travail soit terminé, si quelque savant veut bien l'entreprendre, j'ai cru devoir recueillir les orages et les principales marées qui ont eu lieu pendant le passage de la comète. On observera que le voisinage de l'équinoxe a pu aussi y influer, et que les journalistes paraissent même n'en avoir pas reconnu d'autre cause.

« Le 19 septembre », écrit-on de Copenhague (1), « nous avons eu cette nuit un » orage épouvantable ; le tonnerre est tombé » dans quatre ou cinq endroits de la ville, » mais sans y mettre le feu : un grand moulin » a brûlé à Amak ».

« Le 26 septembre », écrit-on de Londres (2), « une tempête affreuse vient de

(1) Le Publiciste. Dimanche 11 octobre 1807, p. 1.
(2) *Id.* p. 3.

» forcer la flotte du canal à quitter les para-
» ges de Brest et à rentrer à Torbai pour ré-
» parer ses avaries. La même tempête a fait
» périr plusieurs vaisseaux marchands dans
» la mer d'Écosse et dans le Pas-de-Calais ».

« Le premier de ce mois » , écrit-on de Bude le 5 octobre (1), » nous avons essuyé,
» tant ici qu'à Pest, un ouragan qui a causé
» beaucoup de dommages. Le pont de bateaux
» qui établit la communication entre ces deux
» villes, a été rompu en trois endroits. La
» violence des vagues a entraîné et fait cha-
» virer plusieurs bateaux. Dans la ville, un
» grand nombre de maisons ont perdu leurs
» toîts, des murs ont été renversés. Cet ou-
» ragan a duré jusqu'au 3 ».

« On mande de Calais (2) que la marée de
» l'équinoxe, du premier octobre, a causé
» beaucoup de dommages au port de cette
» ville et aux terres voisines de la côte. La
» mer, agitée depuis trois jours par la tem-
» pête, s'est élevée tout à coup à une telle
» hauteur, qu'elle a emporté une partie de

(1) Le Publiciste. Dimanche 25 octobre 1807, p. 1.
(2) *Id.* Samedi 10 octobre 1807, p. 3.

» la jetée à l'Est. Une pièce de canon placée » à son extrémité a été renversée et entraînée à » plus de cent pas ; un mortier de fort calibre » a été égelement déplacé ; une digue a été » rompue en quelques endroits, et un des » faubourgs de la ville a été inondé ».

On voit que cette marée a été extraordinaire, puisque si elle ne s'était élevée qu'à la hauteur commune pendant les équinoxes, on n'aurait pas laissé une pièce de canon exposée à sa fureur. Il paraît aussi que le périgée de la comète a été au nord de l'Europe sur la ligne de l'un des points du zénit de la Manche, où la plus forte marée a eu lieu. Cette coïncidence mérite d'être observée, et devrait exercer les calculs des géomètres. Ceux que j'ai rapportés ci-dessus (*art.* 289) ne portent que sur les marées d'une hauteur prodigieuse ; il serait utile de connaître celles qui ne produisent qu'une élévation extraordinaire de plusieurs piés, afin de bien connaître l'influence commune des comètes sur la terre.

C'est ainsi que M. Caselli, astronome célèbre de Naples, explique d'une manière nouvelle la chaleur extraordinaire de l'été de cette année 1807, qui s'est soutenue à Naples

pendant tout le mois de septembre, et qui a été aussi très-forte en France : il l'attribue à l'extrême pureté de la face du soleil, qui a été tournée cette année vers la terre. Pendant près de deux mois, il n'y a remarqué aucune des taches qui s'y présentent ordinairement. M. Caselli en conclut que les rayons du soleil nous ayant été lancés avec plus d'abondance et sans interruption, il en est résulté cette température ardente qui, en brûlant les campagnes Napolitaines, a cependant augmenté leur fertilité (1).

Il semblerait par l'expression que je viens d'adopter, que la face qui nous a été présentée par le soleil, n'est pas la même en 1807, que celle qui l'a été une autre année ; j'avertis que cette expression serait défectueuse si elle était prise en ce sens. Il paraît prouvé (2) que la rotation du soleil autour de son axe est de 25 jours et 10 heures, ce qui fait que les taches du soleil reviennent par rapport à nous au

(1) Le Publiciste. Dimanche 25 octobre 1807, pag. 3.

(2) Abrégé d'astronomie par Jérôme Lalande. Paris 1795, *art.* 958.

même point du disque solaire, en 27 jours 7^h 37′ 28″. Mais ces taches disparaissent souvent, et le tems de leur apparition n'a rien de régulier : vers l'année de 1611 qu'elles furent découvertes, on ne trouvait presque jamais le soleil sans quelques taches ; il y en avait souvent un très-grand nombre. Scheiner en a compté cinquante tout à la fois ; ensuite elles devinrent plus rares : depuis l'année 1650 jusqu'en 1670, il n'y a pas de mémoire que l'on en ait pu trouver plus d'une ou deux qui furent observées fort peu de tems. M. de Lalande nous assure que depuis 1749, il ne se rappelle pas d'avoir jamais vu le soleil sans qu'il eut des taches sur son disque, et souvent en grand nombre. C'est vers le milieu de 1773 qu'il aperçut la plus grosse et la plus noire : elle avait une minute au moins de longueur, c'est-à-dire près de quatre fois autant que la terre entière, qui, sur le soleil, ne paraîtrait que de 17″ (1).

Il est remarquable en effet que l'hiver de 1763 fut très-froid et occasiona en Provence

(1) Abrégé d'astronomie par Jérôme Lalande. Paris 1795, *art.* 940.

une grande mortalité d'oliviers. C'est ainsi que l'étude du ciel conduit à la connaissance de la terre, et que l'astronomie est nécessaire même à l'historien. Toutes les sciences se touchent, et ne forment, pour ainsi dire, qu'un seul corps dont toutes les parties sont liées entr'elles.

Si la comète a pu avoir, cette année 1807, quelqu'influence sur notre atmosphère, cette influence a dû s'exercer d'autant plus facilement, que l'absence des taches pendant l'été, a permis au soleil d'élever un grand nombre de vapeurs. Aussi le 22 octobre à 11 heures du soir, un orage terrible a eu lieu dans le département de Vaucluse. Il a éclaté avec plus de force encore du côté de Sault, qui est le point le plus élevé de ce département. Le baromètre était à 27 pouces 10 lignes, et le thermomètre à 14 dégrés. Il est tombé de la grêle et 14 lignes d'eau dans cette même nuit (1). Les quartiers bas de la ville d'Avignon ont été inondés les 30 octobre, 1 et 2 décembre; et aujourd'hui 3 décembre, l'atmosphère n'est pas encore bien dépouillée.

(1) Observations de M. Guérin, fils.

M.

M. Nicolaï, astronome de Dresde, a trouvé le 16 octobre, dans l'aiguille de sa boussole, une déclinaison de deux dégrés ouest (de 15 à 17); comme cette déclinaison annonce ordinairement une révolution dans quelque partie du globe, M. Nicolaï a fait publier sa remarque, et désire savoir si d'autres météorologistes ont remarqué cette déclinaison (1).

XXVI. *Appendix sur l'Antiquité de l'Inde, ou Extrait de* l'Essai sur l'Indoustan, *par M. Legoux de Flaix.*

Art. 296. J'ai donné le titre d'un ouvrage curieux qui vient de paraître sur l'Inde (*art.* 270, p. 48). L'extrait que vient d'en publier M. Eusèbe Salverte, me donne le moyen de le faire mieux connaître, et je ne vais guère que transcrire cette curieuse notice.

Le but de cet ouvrage estimable est de rappeler l'attention de la France sur un commerce assez important pour que sa possession exclusive puisse être considérée comme la

(1) Journal de l'Empire, du 15 novembre 1807. *art.* Francfort, du 11 novembre.

principale cause de l'opulence intérieure, de l'influence extérieure et de la prépondérance maritime de l'Angleterre.

L'auteur indique successivement les connaissances et les mesures nécessaires pour s'en ressaisir. Je m'arrêterai peu sur ces mesures, au nombre desquelles M. Legoux place l'établissement d'une compagnie exclusive, institution dont la justice et les avantages ont occasioné tant de discussions. Ses argumens, en général, et particulièrement sur ce point, paraissent d'autant plus forts, qu'ils sont basés sur des faits longtems observés. Mais ne peut-on pas leur opposer qu'à l'époque où les usurpateurs des mers en auront perdu l'empire exclusif, un sistême commercial s'établira probablement, tout autre que celui dans lequel l'auteur a raisonné? Les conjectures politiques diffèrent si absolument de ce qu'elles étaient sous les règnes qui ont vu créer et supprimer les compagnies des Indes, que la théorie la mieux appropriée à ce tems peut se trouver sans application dans le nôtre (1).

(1) Le Publiciste. Jeudi 17 décembre 1807, p. 3.

On ne fera point une objection semblable à la partie la plus considérable de l'ESSAI SUR L'INDOUSTAN, celle où sont énumérées les productions de ce pays que nous devrions naturaliser sur notre sol, les articles qu'il est profitable d'y importer, les objets dont nous pourrions diriger d'une manière plus avantageuse, ou diminuer l'exportation. Ici, plus d'hipothèse; tout repose sur des produits connus et des goûts invariables; le climat de l'Indoustan ne change pas plus que les désirs et les besoins de ses habitans, dont le caractère a pour base une immuable constance. Il est difficile de présenter en moins de pages, et au naturaliste, au médecin, au phisicien, aussi bien qu'au commerçant et au politique, plus de connaissances intéressantes. Dans le nombre des faits, il en est sans doute d'assez nouveaux ou d'assez extraordinaires pour n'être pas admis sans contestation; mais qu'on les examine avant de les nier, nous y gagnerons sous le rapport de l'instruction et de l'intérêt national (1).

(1) Le Publiciste. Jeudi 17 décembre. Paris p. 3 et 4.

Forcé de choisir parmi beaucoup de faits importans, je me bornerai à citer des expériences que la quantité de riz cultivé dans le Piémont et le Milanais, nous permet de vérifier et de mettre à profit. Les Indiens mêlent par moitié la *balle* de riz au charbon des forges. Ce procédé accélère la fusion de la mine, perfectionne la qualité du fer, et est regardé comme nécessaire pour la fabrication de leur acier, connu sous le nom de *Damas*. L'emploi qu'ils font de l'eau de riz pour composer les *chaînes* de coton et de soie, et pour gommer les étoffes fabriquées, plus économique que celui de la colle de farine, lui est en même tems très-supérieur dans ses effets; cette eau leur sert aussi à la composition d'une encre indélébile, et entre avec avantage dans celle de la poudre à canon.

Soigneux de remplir son titre et de plaire à toutes les classes de lecteurs, M. Legoux a commencé son ouvrage par un tableau historique et topographique de l'Indoustan, où l'on trouve plusieurs faits peu connus ou mal éclaircis jusqu'à ce jour. Il rapporte et confirme l'opinion des Indous sur la PRODIGIEUSE ANTIQUITÉ de leur civilisation. Il fait à ce

sujet la réflexion sage que l'exactitude de la chronologie vulgaire, sujète à des discussions interminables parmi nous-mêmes lorsque nous l'admettons, n'intéresse en rien les dogmes religieux, et moins encore la morale; et que c'est chercher gratuitement des adversaires à la cause que l'on défend, que de rejeter opiniâtrement des faits historiques, par la seule raison qu'ils ne s'accordent pas avec une computation aussi contestée qu'inutile.

La perfection des méthodes agricoles dans l'Indoustan, perfection qui n'a pu naître que de l'expérience accumulée de générations innombrables; la quantité de monumens antiques répandus sur ce sol; l'époque assignée, d'une manière positive, de l'élévation de chacun d'eux, par des traditions uniformes, par des histoires écrites, et même par des inscriptions, telle que celle de la pagode de Jagrenat, qui en donnant ONZE MILLE ANS de date à son achévement, rapporte le nom du monarque qui régnait alors; l'immense travail que, dans l'état d'imperfection où fut toujours chez les Indous l'application de la mécanique aux arts, ces constructions ont exigé, et qui doit faire compter par siècles le

tems qu'elles ont duré ; l'alternative d'admettre ce laps énorme d'années, ou de supposer que dans un âge oublié des Indous, et par conséquent bien antérieur à ceux dont ils conservent la tradition, ils ont excellé dans ces arts pour lesquels ils ont aujourd'hui tant d'horreur ; voilà quelques-unes des preuves que l'auteur énonce à l'appui de son sentiment, et qu'il développe avec avantage.

Parmi les notions neuves dont nous lui sommes redevables, on me permettra de ne point oublier une tradition antique qui confirme l'hipothèse du docte et malheureux Bailli. Suivant les Indous, le plateau de la Tartarie, première terre échappée du sein des eaux, fut le premier berceau de l'espèce humaine, et le point d'où descendirent nos aïeux pour peupler le reste du globe et surtout les plaines fertiles de l'Indoustan. Une autre tradition, consacrée également dans leur histoire, nous apprend que la presqu'île de l'Inde forma jadis une île nommée *Zacondive*. M. Legoux observe que le fleuve du *Gangaha* semble en effet avoir remplacé un bras de mer pour former la limite qui sépare la presqu'île de la partie septentrionale de

l'Indoustan, et que le sable blanchâtre et lisse qui forme son lit, provient probablement du *detritus* de coquillages et d'animaux marins.

Sur quelques points de géographie, M. Legoux s'éloigne des idées de MM. d'Anville et Rennel : comme il décrit ce qu'il a vu et observé longtems, son opinion a du poids, et mérite d'être discutée concurement avec celle de ses illustres adversaires.

En général, il n'est pas douteux que les lecteurs de l'Essai sur l'Indoustan n'y reconnaissent l'ouvrage d'un écrivain rempli du sujet qu'il traite, d'un sincère ami de la vérité, et d'un citoyen zélé pour le bien de son pays (1).

XXVII. *Sur les Védas et les Pouranas.*

Art. 297. Puisque je suis revenu sur l'Inde dans l'article précédent, je vais revenir aussi sur les Védas et les Pouranas, livres les plus anciens qui soient au monde, et j'en parlerai d'abord d'après le Bagavadam, livre dont le stile en apparence mithologique est cependant l'ouvrage d'un brame très-instruit. On verra

(1) Le Publiciste. Jeudi 17 décembre 1807, p. 4.

que cet auteur a pour objet de réunir les sectateurs de Chiven à ceux de Vichnou.

« Du cœur du Soleil procède une vive émanation ; quatre actes de l'esprit en ont été
» produits ; de leur réunion sortirent sept
» principes : le mélange de leurs nuances
» produisit les formes lumineuses du Védam.
» Brama les unit à ses quatre visages ; elles
» en émanèrent par sa parole qui est la vérité.

» Viassen, fils de Brama, rassembla et
» divisa le Védam en quatre parties qu'il
» nomma *Roucou*, *Samam*, *Esrou* et *Adarvanam*. Il les enseigna à ses disciples Vaya-
» sambayen, Saymien, Soumanden, et Baï-
» len ; ceux-ci instruisirent d'autres éminens
» personnages.

» Vayasambayen enseigna le Védam nommé
» *Esrou*, à Cartiavélien et à Acgnavalagui.
» Ce dernier, au lieu d'être reconnaissant,
» outragea son maître ; il en fut maudit, et à
» l'instant oublia tout ce qu'il avait appris.
» Ayant depuis senti sa faute, il adressa ses
» prières au Soleil ; celui-ci se montra sous
» la forme d'un cheval, et lui rendit le livre
» divin, dont il avait été privé. Acgnavalagui

» le divisa en soixante sections, dont il fit » part à Vassybaan, et à plusieurs autres.

» Outre ces quatre Védam, il y a dix-huit » Pouranam, qui se nomment *Brahmam*, » *Badmam*, *Vaystnouvam*, *Lingam*, » *Caroudam*, *Naradam*, *Bagavadam* » (c'est celui d'après la traduction duquel je parle ici), « *Acnéam*, *Scandam*, *Cayvaram*, » *Marcandéam*, *Vamanam*, *Varagam*, » *Courmam*, *Brahmandam*, *Baudigam*, » *Vayviangam*, *Matcham*. Ceux qui lisent » ou entendent la lecture de ces livres saints, » seront instruits à fond de toutes les sciences » divines et humaines ; leurs péchés seront » pardonnés.

» C'est par le fruit de ces saintes méditations, que jadis Marcanden, dès l'âge de » seize ans, fixa la destinée, et obtint le don » d'immortalité. Déjà il fesait pénitence de» puis 5,964,000 années divines » (dont chacune en vaut 360 des nôtres) ; « lorsque celui » qui était alors roi des dieux, craignant d'être » supplanté, fit ce qu'il put pour le détour» ner d'une vie aussi méritoire. Il pria le Dieu » qui embrase les cœurs, de rendre le Péni» tent sensible aux charmes de danseuses cé-

» lestes qu'il envoya pour le séduire. Toutes
» leurs agaceries furent inutiles ; Marcanden
» fut victorieux. Vichnou lui rendit visite,
» et lui demanda quelle grace il désirait. Le
» Pénitent le pria de le maintenir ferme dans
» sa dévotion, et de pouvoir le contempler
» lors de la destruction universelle : sa de-
» mande fut accordée.

» Quelque tems après, arriva la nuit de
» Brama ; le monde fut submergé. Marcan-
» den échappa seul à la mort. Pendant un
» tems considérable il fut porté sur les eaux ;
» enfin il rencontra un petit enfant étendu
» sur une feuille d'arbre moins grande que la
» paume de la main. Il parlait à cet enfant,
» lorsque par la respiration de son nez, il fut
» entraîné dans ce petit corps, où il vit tous
» les globes de l'univers renfermés. Un mou-
» vement d'expiration mit Marcanden hors du
» corps de l'enfant. Il reconnut Vichnou,
» l'adora, et depuis s'en alla dans la solitude.

» Chiven, monté sur un taureau, vint
» avec Barvadi son épouse, rendre aussi visite
» au Pénitent. — Quoique vous ne m'ayez pas
» invoqué, lui dit-il, j'ai voulu vous faire
» connaître que Vichnou et moi n'étant qu'un,

» j'ai reçu vos adorations. — Ce Dieu confirma » le don d'immortalité, et se retira (1) ».

A travers ce langage un peu ridicule pour nous par sa misticité, on voit que l'auteur parle de l'antiquité la plus reculée; il serait à désirer que nous sachions ce qu'en a pensé Aboul-Fazel, visir du grand-Mogol Akbar, dont le fils le fit périr l'an 1604 de notre ère. Le savant qui nous a donné quelques détails curieux sur les sectes philosophiques de l'Inde d'après l'Aïn Akberi de cet auteur (2), aurait pu nous rendre ce service d'autant plus aisément que les ouvrages d'Aboul-Fazel sont écrits en langue Persane mieux connue que le Sanscrit. Il vient de paraître (3) un nouvel extrait de William Jones où sont détaillées ses opinions sur l'Inde. Le peu de place qui me reste ici ne me permet pas de le rapporter en entier. Je me contenterai d'en extraire ce qui regarde les livres dont je viens de parler.

---

(1) Bagavadam ou doctrine divine, ouvrage Indien, canonique. Paris 1788, p. 328-331.

(2) Archives littéraires du 30 novembre 1807, p. 193.

(3) *Id.* 30 septembre 1807, p. 309.

Les principaux ouvrages des Indous passent pour avoir été composés par les Dieux, et il en a été fait des extraits par de saints personnages. On ne peut se dispenser de commencer par parler des Védas ; ce sont les livres sacrés qui renferment dans un grand nombre de divisions et de subdivisions, tout ce qui a rapport à la religion, aux sciences et aux arts. Ces livres sont sortis des bouches de Brama ; ils étaient très-nombreux ; mais le sage Viasa, le même que je viens d'appeler Viassen, les réduisit au nombre de quatre ; et leur donna les noms de Reg, Djadjour, Sâma, Atherban (1), selon l'ortographe de Villiam Jones, encore ici différente de celle du Bagavadam. On peut voir la suite de cet article dans l'ouvrage que je cite. Je reviendrai dans un autre volume sur ce sujet intéressant.

---

(1) Archives littéraires du 30 septembre 1807, p. 321.

FIN.



ERRATA ET SUPPLÉMENT

Pour les cinq premiers Volumes de cette collection.

Art. 298. J'ai déjà donné un Errata général, page 254 du volume précédent. Le désir que j'ai de perfectionner cet ouvrage, m'engage à en donner encore ici un Supplément.

Histoire des Saliens.

PRÉFACE, page j. Première ligne de la note. *Après* M. Hennin, *ajoutez une virgule.*

Texte, p. 41, ligne 8. Sur Carmenta, mère d'Evandre, voyez Ammien-Marcellin, livre 30, ch. 4, page 286 de la traduction française; Aurélius-Victor; Plutarque.

p. 65, l. 2. nom, *lisez* non.

p. 86, l. dernière; nomme, *lisez* nomment.

p. 94, l. dernière; dueà, *il faut séparer ces deux mots.*

p. 103. Le texte d'Eschile mérite d'être rapporté.

p. 106. Les endroits où Homère emploie le mot *Kouros*, doivent être cités.

p. 110. Le mot *fort* se trouve deux fois dans une ligne. Il faudra supprimer le second.

Considérations sur l'origine du Globe.

page 42, l. 19, qui : *lisez* elles.
p. 76, fin de l'alinéa ; placées, *lisez* entassées.
p. 82. Avant-dernière ligne des notes. Ne prétends nullement, *lisez* suis bien loin d'.
p. 147, l. 3. globle, *lisez* globe.
p. 168, l. 14. *Après* ombre *au lieu de, on mettra* ;
p. 182, l. 18. Après casan *au lieu de, on mettra* :
p. 201, l. 2. Inverses, *lisez* inverse.
p. 205, l. 14. Ses branches, *lisez* les branches de l'arbre.
id. l. 15. forment ses, *lisez* en forment les.
p. 227. l. 5, dit-il, *lisez* « dit-il ».
id. l. 7. connoissances, *lisez* connaissances.
id. Première ligne de l'alinéa, ajoute-t-il, *lisez* « ajoute-t-il ».
p. 240. Ligne avant la fin de l'alinéa. *après* remarquable, *au lieu de, mettez* ;

Mémoire sur les Celtes.

p. 33, l. 18. Gratianus, *lisez* Gatianus.
p. 34, l. 1. Gratien, *lisez* Gatien.
p. 35. l. 20. Gratianus, *lisez* Gatianus.
id. l. avant-derrière. Gratien, *lisez* Gatien.
p. 58. l. 5. a, *lisez* ont.
p. 171. note 2, l. 3. trouvera, *substituez* lira.

Histoire de la Chine, première Partie.

p. 39. note, l. 3. Kon-ing-ta, *lisez* Kong-ing-ta.
p. 79, l. 1. *après* réussit, *ajoutez* et.
p. 104, l. 8. Colonie *doit être en italique*.
p. 129, l. 13. derrière, *lisez* dernière.
p. 174. Dernière ligne avant les notes, la, *lisez* l'a.
p. 203. Première ligne de l'alinéa, quelques; *lisez* des.

Histoire de la Chine, seconde Partie.

p. 34. l. 15. Cette, *lisez* Pécais, dont les mines de sel sont encore aujourd'hui célèbres, et citez l'Histoire littéraire de la ville de Lyon, par le P. de Colonia, Lyon 1728, t. 1, p. 15.

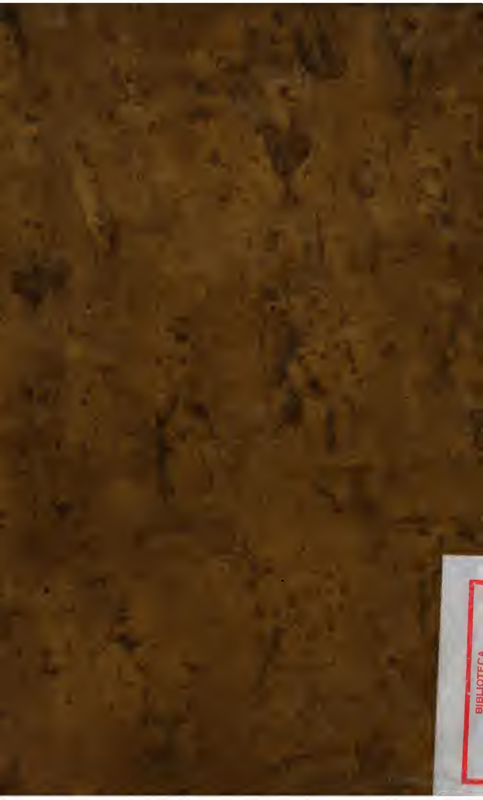
Fin de l'Errata.

TABLE
DES MATIÈRES
Contenues dans ce Volume.

ERRATA ET SUPPLÉMENT pour les cinq premiers volumes de cet Ouvrage.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.




BIBLIOTECA